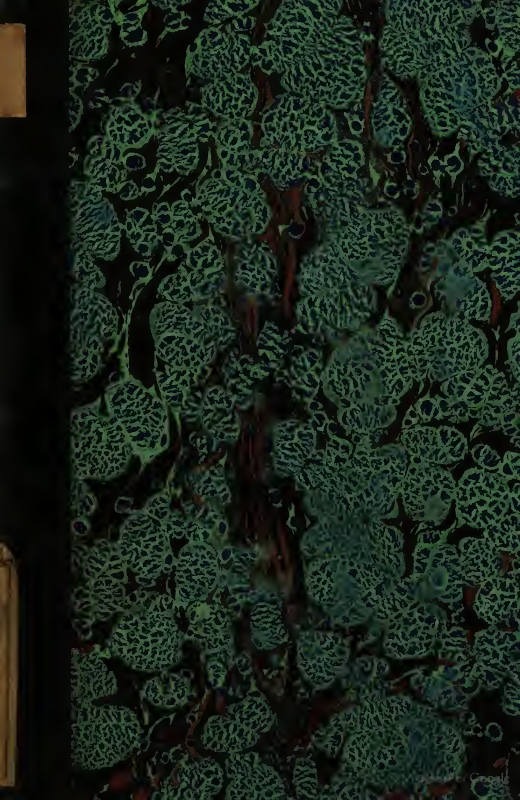


LA FRANCE

SOCIALE,

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON.

LA FRANCE

SOCIALE,

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE,

PAR HENRY BULWER,

Membre du Parlement.

TRADUIT

PAR L'UN DES TRADUCTEURS DES VOYAGES

DE BASIL HALL.

Tome Premier.



BRUXELLES.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1834



La nature et la vérité sont les mêmes partout, et la raison nous montre que partout elles sont une. Mais les accidens et les autres causes qui font naître et grandir les opinions, en théorie et en pratique, sont d'une variété infinie.

BOLINGBROKE.

Reverere conditores deos, numina deorum. Reverere gloriam veterem, et hanc ipsam senectutem quæ in homine venerabilis, in urbibus sacra est. Sit apud te honor antiquitati, sit ingentibus factis, sit fabulis quoque, nihil ex cujusquam dignitate, nihil ex libertate, nihil etiam ex jactatione decerpseris.

PLINIUS *Maximo suo S.*

Dédicace

A

B. G. KING, Esq.

Mon cher King,

On a si peu d'occasions de prouver son estime et son amitié, que je ressens un plaisir inexprimable à vous offrir ce faible gage des sentimens que je vous ai voués depuis long-temps. Cette Dédicace n'est pas seulement un tribut ordinaire offert à l'amitié, mais un tribut offert à un ami que j'estime autant pour ses opinions politiques que pour son mérite privé. Et je l'avoue, c'est une grande consolation pour moi, en entrant dans une nouvelle carrière, de songer, quel que soit mon sort comme auteur, qu'il me restera toujours le plaisir et l'honneur d'avoir attaché mon nom au vôtre. Ne voyez pas ici, mon cher King, des phrases de dédicace; ce que je dis, c'est du fond du cœur, et avec les sentimens les plus sincères et les plus profonds d'estime et d'amitié.

Votre très dévoué,

HENRY LYTTON BULWER.

3. Hill Street, septembre 1834.

INTRODUCTION.

Il y a maintenant près de quatre ans, à cette époque mémorable où les Bourbons repartirent pour l'exil, je conçus le projet d'écrire un ouvrage sur la France : ce n'était point une œuvre telle que j'en pourrais citer plusieurs, se bornant à effleurer légèrement la surface des choses, et s'annonçant comme le résultat d'un séjour de six semaines à Paris, que j'avais alors en vue; je rêvais un travail consciencieux qui rattachât le présent au passé, et qui séparât ce qui n'était que transitoire et accidentel dans la physionomie du pays de ce qui est consacré par les siècles et de ce que verra l'avenir; un travail qui établît jusqu'à quel point l'influence du temps, de la législation et des faits peut modifier le caractère d'une nation; et jusqu'à

quel point aussi le caractère d'une nation résiste au temps, s'infiltre dans les lois et domine les faits. J'ai pensé que cette œuvre pourrait avoir en Angleterre quelque valeur, parce que, tout en nous apprenant ce que nous pourrions imiter de nos voisins, elle servirait à démontrer qu'une sage imitation ne se borne pas à traduire à la lettre la loi et la coutume d'un pays étranger, mais bien à adapter ces mêmes lois et ces mêmes coutumes au caractère national.

J'ai pensé, dis-je, que ce travail aurait quelque utilité, et ne serait pas entièrement dépourvu d'intérêt, s'il était possible de le rendre amusant pour le lecteur. L'écrivain anglais au dix-neuvième siècle est placé dans des circonstances analogues à celles des écrivains français du siècle dernier; non pas en ce qu'il a la même somme d'instruction à donner, mais seulement en ce qu'il lui faut adopter la même forme, pour populariser l'instruction. Cette considération me servira, je l'espère, d'excuse, si parfois j'ai parlé un langage moins grave, si parfois j'ai adopté une forme moins austère que la nature et l'importance du sujet ne semblaient le comporter.

J'avais donc conçu ce travail il y a quelques années; mais à peine avais-je commencé à recueillir des matériaux, que je renonçai à mon dessein. Entraîné par le tourbillon des événemens du jour, appelé à étudier sous toutes ses faces une grande révolution et à aider ses progrès de mes faibles efforts, révolution bien plus importante que ne le pensaient ceux qui l'appelaient de leurs vœux; révolution qu'il n'eût pas fallu commencer à la légère, mais qu'il est sage de compléter alors qu'elle est commencée; membre de deux parlemens réformateurs et d'une chambre réformée, forcé de donner, au moins, huit ou neuf heures par jour aux séances de la Chambre des Communes, où les affaires publiques de la semaine, semblables aux îles fabuleuses de la Méditerranée, voltigent et flottent sans cesse devant vos yeux pour s'évanouir toujours à votre approche; placé au milieu de tant de circonstances défavorables, je ne tardai guère à renoncer à ce projet [1], que j'avais seulement

[1] Une publication récente (*l'Angleterre et les Anglais*), l'œuvre d'un frère dont les succès littéraires ont toujours excité chez moi la plus vive sympathie, a entravé ma route de difficultés nouvelles. Comme il existait, à quelques égards, de l'analogie entre nos deux ouvrages, toute différence pouvait être prise

ébauché, ou plutôt de le réserver pour ce temps de loisirs dorés, que je ne puis cesser d'espérer. Cependant, dans un voyage que je fis à Paris l'année dernière, je repris le dessein que j'avais médité depuis si long-temps, et je continuai avec ardeur mes premières recherches. Quant aux divers matériaux que je recueillis, j'ai presque la certitude qu'ils eussent été plus profitables en des mains plus habiles, et je suis également convaincu que je suis loin d'en avoir tiré tout le parti possible. Plusieurs de ces pages ont été écrites dans la chaleur et la fièvre de la vie de Londres; plusieurs, commencées le matin avant le travail ordinaire de la journée, ont été terminées bien avant dans la nuit, après une longue séance à la Chambre, de sorte qu'indépendamment des fautes où mon inhabileté devait m'entraîner malgré moi, il en reste encore un grand nombre pour lesquelles j'ai à réclamer l'indulgence du lecteur, et la bienveillance de la critique.

pour une critique, toute ressemblance pour une imitation servile. Ce sentiment ralentit d'abord mon ardeur pour un travail que les bienveillantes sollicitations de mon frère, et une prédilection secrète m'ont depuis engagé à risquer. Il est vrai, j'ai osé espérer qu'il me serait possible de traverser sans accident tous les obstacles que je devais rencontrer.

Il est vrai de dire aussi qu'il m'a été impossible de renfermer en deux volumes tout ce que j'avais à écrire. J'esquisse ici le caractère, les coutumes, l'histoire de la France, l'état des partis politiques, les influences dominantes de la société, et la littérature; mais plusieurs grandes et importantes questions qui ont trait au gouvernement, à l'industrie de ce pays, à l'état de la presse quotidienne, et de la propriété; plusieurs problèmes qui intéressent d'une manière spéciale les rapports extérieurs et intérieurs de la France, j'ai été obligé de les renvoyer aux tomes qui suivront ceux-ci. Néanmoins j'ose encore espérer que le lecteur indulgent trouvera, même dans ces pages, de quoi satisfaire sa curiosité.

J'ai essayé de peindre la France telle qu'elle est réellement; ici toute grave et sérieuse, là toute joyeuse et folle : j'ai essayé de la peindre dans ses études, dans ses crimes, dans ses joies, les joies de la guinguette et du salon, les crimes du salon et du bagne. En politique comme dans la vie privée, le bonheur dépend aussi bien des petites que des grandes choses. Et de même, dans son langage sublime, l'Écriture dit du plus sage des hommes : «Son cœur

était comme les sables de la mer », « un des corps les plus grands », observe Bacon, « et constitué par les plus petites proportions. »

Dans les transitions que j'ai établies entre mes sujets divers, je me suis laissé guider par une raison qui est pour moi déterminante, à savoir, que pour faire pénétrer une idée chez les autres, il faut la présenter dans l'ordre et sous la forme qu'elle avait en pénétrant dans votre esprit. C'est une mauvaise méthode de couper et de morceler nos idées, de les tailler et de les condenser pour leur donner une forme géométrique et des proportions exactes; souvent on gâte chaque fragment d'un ouvrage en voulant perfectionner l'ensemble : et votre livre semble alors disposé sur le même plan que ce royal palais, où tous les tableaux d'école italienne avaient été mutilés pour que leurs proportions pussent cadrer avec les dimensions des salles.

Le plan que j'ai adopté a donc sa méthode : cependant, bien que sous certains rapports ce résultat fût à désirer, je n'ai nullement voulu éclairer tout mon tableau par les reflets d'une seule et même idée; je n'ai point essayé de lier tous les effets que j'ai observés à une seule et

même cause. J'avouerai même que, lorsque je me livre à des spéculations de ce genre, je ne marche qu'avec beaucoup de précaution et de doute. Il me semble qu'il y a tant d'anneaux, visibles et invisibles, dans la chaîne des affaires humaines; qu'il y a tant de mystère et d'ambiguité dans le but réel de nos actions, que souvent je me prends à hésiter, malgré moi, alors que je suis le plus enclin à la présomption.

La peste se déclare à Florence. — Toutes les chastes vierges, toutes les pieuses matrones, toutes les saintes sœurs qui s'étaient vouées à la retraite et au culte du Seigneur, se livrent aux excès les plus inouïs de la débauche et de la prostitution, et s'abandonnent au délire de volupté. Le fléau étend ses ravages jusqu'à Aix, et les courtisanes, les plus vieilles prostituées, saisies d'une sainte frénésie, courent aux hôpitaux s'exposer à la mort réservée infailliblement à ceux qui soignent les pestiférés. Dira-t-on alors qu'une éducation toute religieuse mène nécessairement à la débauche? Dira-t-on que les lieux de prostitution sont de vrais séminaires pour la ferveur religieuse et la charité chrétienne?

Un fait qui s'est une fois présenté, peut ne

jamais se représenter; mais ce qui ne saurait fournir de base à une théorie, est souvent intéressant comme fait.

Il me reste à noter une difficulté, contre laquelle il m'a fallu lutter, que je comprenais parfaitement, et que je me fusse épargnée, si j'avais écrit sur l'Angleterre. Lorsque nous parlons de notre patrie, nous croyons pouvoir nous permettre toute espèce de libertés avec nos compatriotes; nous les traitons en amis; nous sommes chez nous, et nous usons du droit de famille. Mais il n'en est plus ainsi à l'étranger; reçus comme étrangers, mais avec bonté et hospitalité, la courtoisie nous ferme la bouche; nous reculons bien loin devant une accusation d'ingratitude. Si, donc, je me soupçonnais moi-même de quelque antipathie nationale qui me fît voir des défauts partout chez mes anciens hôtes; si je les détestais parce qu'ils portent des sabots; si je les méprisais parce qu'ils ne vivent pas de rostbeef et de *plumb pudding;* si je sentais cette haine, ou plutôt cette jalousie, que j'ai souvent remarquée chez mes compatriotes; si je croyais toutes les femmes laides comme des Calmouques, et les hommes roués comme le comte de Fathom; si New-

road me paraissait infiniment supérieur aux boulevards, si je trouvais qu'à côté du palais de Saint-James le Louvre est une vraie baraque; si je croyais tout cela, et si je le croyais en conscience, j'hésiterais long-temps, après toute la bonté que l'on m'a témoignée, de rendre mes convictions publiques. Mais il n'en est pas ainsi: la France est un pays où reposent beaucoup de mes affections; j'y suis venu jeune, et elle tient à mes premiers, à mes plus chers souvenirs; jamais je n'ai posé le pied sur le sol de France sans que les doux souvenirs des premiers jours, des jours plus heureux, ne vinssent voltiger autour de moi. Plusieurs des personnes que j'estime le plus, plusieurs que j'ai le plus aimées, me lient et m'enchaînent à cette terre, et toutes ces affections colorent mes pensées d'une teinte qui n'est certes pas celle de la haine ou de la jalousie. Je me le demande, taxera-t-on d'ingratitude la parole impartiale d'un ami, d'un ami qui, parce qu'il est étranger, voit comme à travers un verre grossissant des beautés et des défauts qu'une longue habitude a rendus imperceptibles à ceux qui finissent par regarder sans voir? Cette opinion d'un ami, si elle n'est pas tou-

jours louangeuse, sera-t-elle regardée comme une infraction à cette amitié que je dois à la France, et que je suis très loin de désavouer? Hercule (grand adorateur des Dieux) s'écria, dit-on, indigné en voyant la statue d'Adonis dans le temple de Vénus, « *Nil sacri es!* » Et certes il est des choses dont un étranger peut hasarder la critique, alors même qu'il les rencontre chez une nation que tout le porte à aimer et à défendre.

Mais laissons ce discours. — Les pages précédentes regardent trop exclusivement l'auteur; les pages suivantes appartiendront au lecteur tout entières. Il m'a semblé qu'il pourrait goûter un court sommaire des matériaux du pays que nous allons parcourir ensemble, il m'a semblé qu'une esquisse rapide des traits de la France ne pourrait lui déplaire.

STATISTIQUE DE LA FRANCE.

La longueur de la France, de Dunkerque à Perpignan, est de 575 milles; sa plus grande largeur, de Strasbourg à Brest, de 499 milles; sa superficie, évaluée en hectares, est de 53,000,000 environ; sa population était, en 1833, de 32,560,934 ames[1]. Cette population est ainsi répartie :

	Habitans.
35,384 communes comptent	23,725,809

[1] La population de la France augmente d'un dixième tous les seize ans. Le rapport entre les naissances des garçons et des filles est comme 16 est à 15, et non pas comme 22 est à 21, rapport anciennement établi. La moyenne de la vie, évaluée il y a cinquante ans à 28 ans, est maintenant de 35 ans.

	Habitans.
1,620 villes (de 1,500 à 50,000 ames) . . .	7,209,855
8 grandes cités (de 50,000 à 800,000 ames). .	1,625,270 [1]

De telle sorte que 23,725,809 individus peuvent être regardés comme formant la population agricole, et 8,835,125 individus la population manufacturière du pays. Ce résultat, comme l'on voit, diffère complètement de celui que donne le recensement de la Grande-Bretagne [2].

	Habitans.		
[1] Paris	774,338		
Lyon	292,370		
Marseille.	145,115		
Bordeaux.	109,470		
Rouen.	88,076		1,625,270
Nantes	87,198		7,209,855
Lille	69,073		23,725,809
Toulouse	59,630	Total.	32,560,934

[2] Le recensement de 1821 distribue ainsi la population de la Grande-Bretagne :

1,350,239 familles	livrées au commerce et aux manufactures.
978,656	aux travaux agricoles.
612,488	aux occupations diverses.
2,941,383 familles.	

46,100 au commerce.
33,100 à l'agriculture.
21,100 aux occupations diverses.

La division de la France, établie par la loi, est la suivante :

86 départemens,
363 arrondissemens,
2.835 cantons,
37,012 communes.

La division naturelle de la surface territoriale est complètement différente; la nature semble avoir divisé la France en quatre vastes plaines, autour desquelles sont groupées des portions de territoire moins importantes, et qui ont moins de conformité avec le caractère général du pays. Chacune de ces plaines ou plateaux est bornée par un réseau de fleuves et de rivières, dont les intersections nombreuses servent en même temps de limites naturelles, et de voies de communications.

Au sud, nous trouvons la Saône et le Rhône, qui s'unissent à Lyon, et se jettent dans la Méditerranée entre Marseille et Montpellier, après avoir reçu, dans leur course, tous les cours d'eau qui parcourent ce bassin.

2.

Au nord est la Seine, qui unit Paris et Rouen.

A l'est, la Loire, qui se jette dans la mer au-dessous de Nantes.

Puis enfin, la Gironde, qui forme la quatrième grande division.

Autour de ces quatre divisions principales, nous trouvons au sud les petits bassins de l'Hérault et de l'Aude; à l'ouest, les Landes, si différentes de tout le reste de la France, le pays qu'arrose la Charente, la Vendée et cette vieille Bretagne avec ses mœurs antiques, sa langue et son histoire particulières. Au nord, la Normandie et le bassin de l'Orne; au nord-est, ce pays borné par le Rhin, pays à moitié français, où trois millions d'habitans parlent encore allemand et flamand, que la France convoite d'un œil envieux, et que l'Allemagne dispute à la France; pays qu'il faudra attaquer et défendre à la première guerre qui se déclarera en Europe.

Telle est la France, dans ses divisions industrielles, ses divisions légales, ses divisions naturelles. La culture établit un quatrième genre de partage, et les 53,000,000 d'hectares qui

constituent sa surface, sont ainsi distribués :

Terrain en culture ordinaire	22,818,000
en vignobles	2,000,000
en fruits, jardins potagers, houblon, châtaigniers, olives, etc.	2,500,000
Parcs et enclos.	39,000
Forêts	6,522,000
Prairies et pâturages	7,013,000
Bâtisses	213,000
Mines, carrières et tourbières	35,000
Canaux	900,000
Routes, rivières, montagnes, rochers . . .	6,550,000
Terrain non cultivé	4,240,000
	53,035,000

Ainsi, sur 53,000,000 d'hectares, qui forment la surface de la France, 27,000,000 sont en culture; la France est peut-être le seul pays au monde dans lequel les dix onzièmes du terrain labourable soient réellement cultivés; mais aussi il est peu de pays dans lesquels 22,000,000 d'hectares en culture suffisent à peine à la nourriture de 32,000,000 d'individus : ces deux faits se trouvent liés par un troisième fait qui est encore plus remarquable : à savoir, la division de la propriété foncière.

En France, environ 10,200,000 propriétés différentes sont imposées; l'impôt foncier est

évalué à environ un sixième du revenu du sol; de ces 10,000,000 d'imposés, il n'y en a pas plus de 34,000 au-dessus de plus de 300 francs; ce qui revient à dire qu'il n'y a pas plus de 34,000 propriétés qui rapportent un revenu annuel de 1,800 fr.

Nombre de propriétés payant de

300	à	400 francs	34,594
400		500	17,028
500		600	9,997
600		700	6,379
700		800	4,254
800		900	3,044
900		1,000	2,495
1,000		1,500	8,634
1,500		2,000	3,313
2,000		3,000	832
3,000		4,000	861
4,000		5,000	939
			55,281

Cependant des propriétés imposées comme distinctes, 14,579 peuvent appartenir au même propriétaire. M. Dupin porte, en prenant cette union en considération, à 5,000,000 le nombre des propriétaires fonciers; et si les sources auxquelles j'ai pu puiser sont exactes, il y aurait 1,400 à 1,500 personnes dont la cote annuelle s'élè-

verait de 4,000 à 5,000, c'est-à-dire qui jouiraient d'un revenu de 24,000 à 30,000 fr., tandis que les propriétés distinctes dans les divers départemens, qui sont ainsi cotées, ne s'élèvent qu'à 939 [1].

Cette division territoriale produit deux effets très remarquables, et qu'il nous suffira ici d'indiquer.

D'abord, à cause de cette grande division de la propriété foncière, il arrive que les villes fournissent douze quinzièmes des électeurs, tandis que la campagne donne les trois quarts de la population totale du pays.

Deuxièmement, ce manque d'une haute aristocratie financière place entre les mains du Gouvernement un pouvoir et des fonctions qui, dans un pays plus aristocratique, appartiendraient en grande partie aux individus; la demande d'un cens électoral moins élevé est donc parfaitement en harmonie avec les intérêts et les besoins de la propriété foncière, tandis que la puissance et la centralisation du gouvernement en France.

[1] Les possesseurs de forêts ne sont pas comptés dans ces calculs.

est la conséquence nécessaire de l'égalité qui existe dans la division de cette propriété, conséquence qui au premier abord paraîtra paradoxale.

Il y a donc en France 32,000,000 d'individus distribués dans les villes et les campagnes. Dans les campagnes il y a 10,200,000 propriétés foncières payant impôt, et au moins 5,000,000 de propriétaires : dans les villes il y a 1,118,500 individus livrés au commerce et payant patente ; ce qui fait un total de 6,118,500 individus.

Si l'on évalue à quatre le nombre des individus dans chaque famille, nous trouverons un total de 24,474,000 habitans qui possèdent, soit des biens-fonds, soit des valeurs commerciales. A ce nombre ajoutez tous ceux qui possèdent des biens en hypothèque ou dans les fonds publics [1], et qui ne ren-

[1] En 1834, l'intérêt ou la dette à 5 pour 100 s'élevait à 197,014,892 francs ainsi distribués :

Teneurs de fonds.	Montant.		Total.
10,000 de	10 à	50 fr. . . .	310,000
36,000	50	99	2,750,000
76,000	100	1,000	30,600,000
15,000	1,000	4,999	42,500,000
5,000	5,000	9,999	27,290,000
10,000	10,000 et au-dessus		36,550,000
152,000			140,000,000

trent pas dans les deux catégories que nous avons établies; puis, au milieu de cette masse immense de propriétaires, de boutiquiers, etc., placez vos 400,000 hommes de troupes [1], vos 55,000 hommes en place, vos 200,000 électeurs.

Telle est la population de la France. — Son revenu est évalué à environ 8 milliards, ainsi partagés [2] :

Agriculture	5,000,000,000
Commerce et manufactures. . .	3,000,000,000
Total	8,000,000,000

De ce produit immense, 696,282,132 fr. seulement sont destinés à l'exportation; les objets exportés sont surtout des étoffes, des draps, des

[1] L'effectif de l'armée, en 1833, était de 406,399 hommes et 93,509 chevaux, à savoir : état-major, 2,586 officiers; gendarmes, 622 officiers, 15,277 soldats, 12,260 chevaux; 89 régimens d'infanterie, 9,864 offic., 263,077 soldats; 52 régimens de cavalerie, dont 24 de grosse cavalerie, 2,885 officiers, 51,043 soldats, et 45,665 chevaux; 11 régimens d'artillerie, 1,190 offic., 32,594 soldats, 29,689 chevaux; 3 régimens du génie, 247 offic,, 7,803 soldats, et 769 chevaux; train, 127 officiers, 4,362 soldats, et 5,126 chevaux; vétérans, 466 officiers, 12,841 soldats.

[2] M. Charles Dupin. Pendant l'empire, le revenu de la France et de ses dépendances se montait à 7,035,600,000 francs, dont 5,031,000,000 étaient le produit du sol.

boissons ; les pays d'exportation sont l'Angleterre, les États-Unis, la Suisse (1832) [1].

Les importations, pendant cette même année (1832), s'élevèrent à 652,872,341 fr. ; les objets importés étaient des peaux, des matières animales, des céréales ; les pays d'importation étaient les États-Unis, la Sardaigne, la Belgique.

Le mouvement des ports de la France, pour l'année 1832, se résume ainsi :

			Tonneaux.
Vaisseaux entrans. . . .	83,663	français . .	2,873,520
	5,651	étrangers . .	714,634
sortans. . . .	82,134	français . .	2,768,307
	4,634	étrangers .	161,704

Les droits perçus furent ainsi distribués : droits d'exportation, 1,421,477 fr. ; droits d'importation, 133,174,809 fr.

La manufacture qui prospère le plus en France et à laquelle la France est surtout propre, est la manufature des soieries. Nous trouvons dans les archives statistiques du département du Rhône,

[1] Voyez, dans les rapports du docteur Bowring, des renseignemens curieux sur le commerce de la France avec l'Angleterre surtout.

que la moyenne de la matière brute employée dans les fabriques de Lyon, se monte à 55,000,000 de fr., dont 25 millions sont le produit du sol, et 30 millions sont importés. Voici les variations qu'a subies la ville de Lyon pendant ces quarante dernières années : En 1786 il y avait à Lyon 15,000 métiers ; — en 1789, 7,000; — en 1800, 3,500; — de 1801 à 1802, 10,720; — en 1827, 30,000.

La Révolution paraît donc avoir diminué la fabrique des soieries d'un quart ; la Restauration l'avoir augmentée des deux tiers[1].

Il y a eu cette année une exposition publique des produits de l'industrie, dont les détails seraient pleins d'intérêt pour tous ceux qui s'efforcent de tracer l'influence du caractère national jusque dans le produit de ses manufactures ; mais il m'est impossible de me livrer ici à des considérations de ce genre ; l'espace ne me permettra même pas de donner plusieurs renseignemens curieux sur le commerce français et qui sont puisés dans les rapports du D. Bowring.

[1] En 1831, la vente diminua de moitié, de 45,835,257 à 26,381,303. Son exportation n'éprouva pas de variation sensible.

Les dépenses du pays (d'après le budget de 1832)[1] s'élèvent à environ 1,106,618,270; — dépenses ordinaires, 962,971,270; — extraordinaires, 143,647,000 fr.; cette somme comprend la dette nationale (344,854,303 fr.)[2], et les frais de perception de l'impôt (114,759,433).

Les ministères publics dépensent une somme de 586,786,672 fr., ainsi répartie :

Ministère de la justice	18,374,700
affaires étrangères	6,939,700
instruction publique et cultes	36,327,883
intérieur	3,889,600
commerce et travaux publics	122,894,589
guerre	309,030,400
marine	65,172,900
finances	24,156,900
	586,786,672

[1] 1834. 1,058,080,547. J'ai choisi 1832, parce que les matériaux que je possède se rapportent à cette année, et que la différence est réellement peu sensible.

[2] La dette publique comprend 56,038,500 fr. de pensions. Le journal statistique de Paris donne le relevé suivant pour 1833 :

	Individus.	Sommes.
Pour la pairie	128	1,564,000
Pour services civils	2,490	1,733,000
en juillet	1,408	632,700
religieux	28,186	4,602,469
militaires	127,011	46,083,2[illegible]
	159,223	55,274[illegible]90

Les dépenses du culte, isolées de celles de l'instruction publique, sont ainsi réparties : aux juifs, 65,000 fr.; aux protestans, 750,000 fr.; aux catholiques, 32,692,600 fr. : somme totale, 33,507,600 fr. Avant la révolution de 89, les frais du culte catholique seul s'élevaient à 135,000,000; cette somme dépasse de 100,000,000 les frais actuels de trois cultes réunis.

Les impôts directs s'élèvent, en France, à 353,136,909 fr.; ces impôts sont : l'impôt territorial (244,873,409), l'impôt mobilier, l'impôt sur les personnes, les portes et fenêtres, les patentes.

Les impôts indirects sont estimés à . .	171,000,000
— enregistrement, timbre, etc.	198,225,000
— droits	160,910,000

La poste donne un revenu annuel de 34,290,000, la loterie, de 8,000,000. Toutes ces diverses sources versent un total annuel de 1,116,323,058 fr.

D'après les calculs du *Journal Statistique*, le rapport existant entre quelques-uns de ces impôts et la population de la France, seraient les suivans (la population de la France est estimée à 33 mil-

lions d'ames, sa superficie territoriale à 53 millions d'hectares).

NATURE de L'IMPÔT.	CHIFFRE du BUDGET 1834.	PAR INDIVIDU PAR AN.	PAR LIEUE CARRÉE.
	francs.	fr. c.	fr. c.
Territorial.	245,511,154	7 44	9,093 00
Mobilier et personnel.	51,165,000	1 55	1,895 00
Portes et fenêtres . .	26,830,000	0 81	993 70
Patentes.	29,818,500	0 90	1,104 37
Liqueurs	87,000,000	2 64	3,222 22
Sel.	62,200,000	1 88	2,303 70
Tabac	68,000,000	2 06	2,518 57
Lettres	32,870,000	1 00	1,217 40
Loterie.	32,000,000	0 98	1,185 18
	635,394,654	19 26	23,533 14

Moyenne par département, 7,383,310 francs à raison de 1,222 individus par 22 lieues carrées.

Comme il est de mon dessein de m'appesantir par la suite sur tous les sujets que je viens d'indiquer, je me bornerai pour le moment à quelques observations sur l'état de l'instruction publique.

Il existe en France 45,119 écoles primaires : le gouvernement consacre annuellement 8,000,000 de francs à l'instruction publique ; avant la ré-

volution de juillet, cette somme ne montait qu'à 800,000 fr.

Voici les principaux articles de la célèbre loi de juin 1834.

COMMUNES.

Chaque commune doit avoir une école primaire;

Toute commune de plus de 6,000 ames doit avoir, outre son école primaire, une école supérieure;

Tous ceux qui n'auraient pas les moyens de faire les frais de leur éducation, seront élevés gratuitement dans les écoles primaires; un certain nombre d'entre eux seront annuellement choisis, par voie d'examen, pour compléter leur éducation dans les écoles supérieures. L'instruction primaire se borne à l'enseignement de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique et du système légal des poids et de mesures.

Dans les écoles supérieures, cet enseignement s'étend aux élémens de géométrie, et à ses applications; aux élémens de chimie et d'histoire naturelle appliquées aux besoins ordinaires de la

vie ; aux élémens de géographie et d'histoire, et plus spécialement de la géographie et de l'histoire de France.

Les écoles communales sont régies par un comité composé du maire, du curé et des principaux habitans de chaque commune, désignés par le comité d'arrondissement.

ARRONDISSEMENS.

Dans chaque arrondissement il existe un comité chargé de surveiller l'instruction primaire.

Ce comité se compose du maire, du juge de paix, du curé, du ministre de chacune des religions reconnues par la loi, d'un professeur nommé par le ministre de l'instruction publique, de trois membres du conseil d'arrondissement et de ceux des membres du conseil général du département qui ont leur domicile dans l'arrondissement.

Le préfet préside les comités de département et le sous-préfet les comités d'arrondissement.

Les comités d'arrondissement doivent, dans leur rapport annuel au ministre de l'instruction publique, indiquer l'état général de l'instruction

publique dans leur arrondissement, et réclamer les améliorations que cet état exige.

DÉPARTEMENS.

Chaque département doit avoir son école normale; — école destinée à l'éducation des professeurs.

SALAIRES.

Les maîtres des écoles supérieures ont un traitement annuel de 400 fr., et le logement.

Dans les écoles primaires, un traitement annuel de 200 fr., et le logement.

Les fonds sont puisés à diverses sources: le gouvernement, la commune, le département, les donations, les legs, etc.

En 1823, sur les 38,149 communes de France, 26,710 seulement possédaient des écoles primaires.

1823.		26,710
1829.		23,919
	Différence.	2,791
1832.		31,420
1829.		27,365
	Différence.	4,055

La table ci-jointe donnera une idée assez exacte de l'état de l'instruction publique en France.

Numéros d'ordre.	DÉPARTEMENS.	Nombre d'individus sachant lire et écrire sur 100 habitans.	Numéros d'ordre.	DÉPARTEMENS.	Nombre d'individus sachant lire et écrire sur 100 habitans.
1	Meuse (maximum.)	74	62	Ardèche (minim.)	27
2	Doubs	73	63	Indre-et-Loire	27
3	Jura	73	64	Tarn-et-Garonne	25
4	Haute-Marne	72	65	Vienne	25
5	Haut-Rhin	71	66	Ile-et-Vilaine	25
6	Seine	71	67	Loire-Inférieure	24
7	Hautes-Alpes	69	68	Lot	24
8	Meurthe	68	69	Var	23
9	Ardennes	67	70	Maine-et-Loire	23
10	Marne	63	71	Creuse	23
11	Vosges	62	72	Haute-Loire	21
12	Bas-Rhin	62	73	Tarn	20
13	Côtes-d'Or	60	74	Maine	20
14	Haute-Saône	59	75	Mayenne	19
15	Aube	59	76	Puy-de-Dôme	19
16	Moselle	57	77	Arriège	18
17	Seine-et-Oise	56	78	Dordogne	18
18	Eure-et-Loire	54	79	Indre	17
19	Seine-et-Marne	54	80	Côtes-du-Nord	16
20	Oise	54	81	Finistère	15
21	Hautes-Pyrénées	53	82	Morbihan	14
22	Calvados	52	83	Cher	13
23	Eure	51	84	Haute-Vienne	13
24	Aisne	51	85	Allier	13
25	Corse	49	86	Corrèze	12
				Moy. du royaume	38

La moyenne des enfans qui reçoivent une éducation publique dans les divers états de l'Eu-

rope et de l'Amérique, comparée avec la population de ces mêmes états, donne les rapports suivans :

Etats-Unis	1	sur	4 habitans.
Pays-Bas	1		6
Wurtemberg	1		6
Prusse	1		7
Bavière	1		10
Angleterre	1		11
Autriche.	1		13
France	1		20
Irlande	1		21
Pologne.	1		78
Portugal	1		88
Russie	1		367

Et maintenant, il me reste à prier le lecteur de me suivre avec bienveillance, à travers ces pages pour lesquelles je me suis efforcé d'éveiller son attention.



Nota. Nous devons prévenir le Lecteur que nous avons fait à l'œuvre de M. H. Bulwer beaucoup de retranchemens, qui portent sur des citations de nos auteurs, sur des documens officiels, sur un appendice où se trouvaient beaucoup de recherches de statistique sur la France, etc. Nous demandons pardon à l'auteur de toutes ces mutilations indispensables; mais nous ne pouvions réimprimer pour des Français des passages qui sont dans leur mémoire, ou des renseignemens consignés dans leurs Journaux. (*Note du Traducteur.*)

LA FRANCE

ET

LES FRANÇAIS.

LA CAPITALE.

« Transportons l'Angleterre au milieu de la France. »
CARUSAC.

PARIS.

Entrée.

Entrée de Londres par la Tamise. — Entrée de Paris par les Champs-Élysées. — Casernes, Guinguettes, Cabinets de lecture, Cafés. — Les Tuileries. — La Chambre des Députés. — La rue de Rivoli. — Mouvement universel tendant au plaisir. — Paris ne montre pas le climat de Paris. — Une soirée d'automne dans la rue de la Paix. — Proverbes sur les Boulevards.

C'est par la Tamise qu'un étranger doit entrer dans Londres. Le vaste sein de ce grand fleuve, les masses énormes qui flottent sur ses eaux, et les couvrent presque entièrement ; les hauts édifices, noircis par le temps, qui bordent ses rives mélancoliques ; l'épais brouillard à

travers lequel vous distinguez ces formes gigantesques ; le merveilleux silence qui accompagne votre passage au grand marché de l'Europe, en glissant à côté de ces sombres fantômes, bases réelles de sa puissance ; le calme, la tristesse, l'obscurité, la grandeur des objets que vous apercevez autour de vous : tout prépare votre esprit à contempler une grave et solennelle magnificence, et le remplit d'impressions analogues au caractère sévère de la ville de l'or, de la capitale d'une nation d'un génie élevé, mais austère. Contemplez les docks de Sainte-Catherine, la manufacture de savon de Walken, les ombres de Hardy ! Là résident la force, l'industrie, le plaisir ; mais le plaisir tel que l'entend un peuple entreprenant, sérieux, avide de richesses. Les ombres de Hardy ! singulier nom pour un lieu consacré aux fêtes ! Telle est l'entrée de Londres par la Tamise.

Changeons la scène, lecteur. Vous êtes à Paris.

On ne peut voir Paris sous un aspect plus favorable qu'en y entrant par les Champs-Élysées. Lorsqu'on visite pour la première fois la capitale d'une nation militaire, il convient de passer sous l'arc édifié à la mémoire de son temps de triomphe ; lorsqu'on vient habiter avec le peuple le plus gai, le plus léger de l'univers, il faut le surprendre au milieu de ses amusemens. Entrez

donc à Paris par les Champs-Élysées : ici vous verrez des monumens qui rappellent les plus grands guerriers ; là, des guinguettes qui montrent les plus grands danseurs de l'Europe. Après avoir passé à côté de l'ancien jardin Beaujon, une caserne placée entre des cafés, des cabinets de lecture, vous donne déjà une idée générale de la nation. Vous voyez les chaises sous les arbres, les espaces ouverts pour les danses ; et si vous vous arrêtez pour lire une affiche, elle vous annoncera *les Chevaux mécaniques, le Bal paré, le Concert des Champs-Élysées.* Le soleil éclaire et la coupole dorée des Invalides, et le brillant accoutrement du jeune et agile soldat ; devant vous sont les Tuileries, avec leurs arbres superbes et leurs terrasses, qu'un monument *déplacé* [1] ne peut cacher entièrement ; à droite, la Seine et la Chambre des Députés ; à gauche, les élégans édifices corinthiens qui forment la rue de Rivoli. Le drapeau tricolore flotte sur les portes du jardin royal ; l'uniforme militaire mêle ses riches teintes bleues et rouges aux couleurs variées des groupes de promeneurs ; des équipages de toute espèce se croisent dans toutes les directions. Le mouvement est universel ; mais, bien différent de celui auquel vous êtes

[1] La pyramide égyptienne.

accoutumé en Angleterre, le mouvement de Paris tend évidemment au plaisir. Une hilarité inexprimable règne sur tout ce qui se présente à vos yeux; et l'active gaîté des Parisiens agit sur vous aussi promptement que le brillant climat de l'Italie. Cet effet est renforcé par les habitudes méridionales de la population parisienne, qui ne se compose point d'une seule race d'hommes, mais réunit les traits, les sentimens propres à diverses régions, à diverses familles humaines. A Paris, vous ne croyez pas être dans le vrai climat de Paris. La France entière envoie à ce foyer d'attraction toutes les variétés de notre espèce qui animent chacune de ses provinces. C'est ainsi que cette ville du nord présente l'aspect gracieux des villes du soleil; c'est ainsi que les mœurs qui appartiennent proprement aux oliviers, aux myrtes de la Provence, se retrouvent sous les ormes des Boulevards et des Champs-Élysées. Londres est la ville des Anglais, Constantinople est la ville des Turcs, Paris est la ville de l'Europe. Il offre plus qu'aucune cité du monde les objets nécessaires aux besoins, aux plaisirs divers d'une infinité de personnes, de différentes classes et de différens pays. Avec la neige, vous avez les traîneaux de Saint-Pétersbourg; en été, vous avez la musique, les promenades nocturnes, les glaces, la limonade, toutes les par-

ticularités de Naples, hors la mer et le ciel.

Je suis maintenant au coin de la rue de la Paix, par une belle soirée d'automne. Quelle éblouissante confusion d'images et de couleurs! Des maisons blanches, des arbres verts, des lumières scintillantes! Un léger équipage brûle le pavé à côté de moi; un promeneur nonchalant marche devant moi en musant à chaque boutique; des groupes se forment autour des cafés; on entend de la musique dont l'éloignement adoucit les sons. Vers le fond de la scène s'étendent de nobles édifices, avec leurs longues lignes de lanternes s'élevant l'une au-dessus de l'autre, interrompues çà et là par d'obscures masses de feuillages. Il est impossible de décrire un tel spectacle; il n'est pas moins impossible de le voir sans respirer quelques parcelles de l'esprit qui le vivifie. Vous vous sentez plus doux, plus serein, plus méridional. Le reflet d'une flamme, jusqu'alors inconnue, se glisse dans les recoins les plus sombres de votre imagination du Nord. C'est là surtout, c'est à cette place que les Boulevards justifient ce vieux proverbe français : « Quand le bon Dieu est de mauvaise humeur, il ouvre une fenêtre du ciel et reprend sa gaîté en jetant un coup-d'œil sur cette longue ligne d'arbres. » Il n'existe assurément rien de semblable aux Boulevards dans aucune ville du monde.

Boulevards.

Les Boulevards comprennent une partie de chaque quartier de Paris, et l'on y voit toutes les classes de ses habitans. — Leur description de la rue Royale à la rue de la Paix. — Terrasses de la rue Basse-du-Rempart. — Échoppes en face. — Chevaux, voitures, etc., etc. — Boulevards de la rue de la Paix à la rue de Richelieu. — Épicuriens. — Joueurs. — Agioteurs. — L'homme de La Bruyère. — Portraits. — Boulevards au-dessus de la rue Montmartre. — Médicis parisiens. — Continuation. — Commerçans plus modestes. — Divertissemens. — Debureau. — Figures en cire. — Boulevard Beaumarchais. — Place Royale. — Éléphant. — Les Boulevards sont la meilleure place pour voir le peuple français et étudier son histoire. — Paris en 1814. — Revue de Louis-Philippe.

La rue d'Oxford montre l'un des aspects de Londres, la rue du Régent en fait voir un autre, le Strand offre un point de vue tout différent des deux premiers. Mais les Boulevards, qui suivent Paris dans sa longueur, présentent les caractères respectifs des divers quartiers de cette ville et de leurs habitans.

Allez de la rue Royale à l'ancien emplacement de la Bastille, vous passerez d'abord à côté de ces maisons irrégulièrement construites sur le

vieux rempart, auxquelles des balcons, de jolies petites terrasses donnent quelque chose de si pittoresque. De ces balcons, de ces terrasses on peut jouir du moindre rayon de soleil, et de la vue des échoppes en face, animées, réjouissantes, en dépit de leur pauvreté. C'est là qu'on achète des souliers, des gants, des cravates au prix le plus modique, des livres à six sous le volume, de la musique, des gravures, des dessins de broderies. Ces échoppes introduisent la démocratie de l'époque au centre de l'opulence et des plaisirs des hautes classes ; elles disent que le peuple achète, se promène, lit, et donnent en même temps une heureuse occasion d'admirer la variété des allures et des équipages parisiens. Pauvres et riches, à cheval, à pied, en fiacre, en tilbury, en demi-fortune, en omnibus, vont aux Champs-Élysées ou en reviennent. Cependant, après avoir laissé derrière vous la rue de la Paix, les bains Chinois, le café de Paris et Tortoni, vous vous trouvez dans un pays différent. Vous ne voyez plus seulement une procession continue; la cavalcade a cessé, du moins considérablement diminué ; une foule plus nonchalante s'offre à vos yeux, assise ou se promenant devant les portes des cafés. Tous ceux qui *mangent leur fortune,* comme l'on dit en France, sont là ; et là sont aussi les joueurs à la Bourse, ceux du *salon* et

de *Frascati*, race passionnée, dont l'existence se condense en un seul jour, qui sent chaque minute de la vie, et qui vient jouir de l'heure qu'elle arrache à l'agitation, en errant au soleil, ou bien en formant des cercles pour causer dans un coin de rue.

C'est là que vous êtes sûr de rencontrer cet heureux homme qui, suivant La Bruyère, est vu partout. Vous venez de l'apercevoir aux Tuileries; il était hier à l'Opéra, et vous vous trouverez, sans doute, avec lui face à face ce soir aux Variétés. Restons une demi-heure assis sur ces chaises, et les types de toutes les classes passeront devant vous. La jolie bonne de la Chaussée-d'Antin, le vieux garçon du Marais, le gros bourgeois de la rue Saint-Denis, la famille anglaise, de deux garçons et de sept filles, tout cela va défiler immanquablement. Mais certaines figures appartiennent exclusivement à la place! Ce vieux monsieur en est une. Il est âgé d'environ cinquante-cinq ans; il est grand, mais légèrement courbé; sa démarche est un peu raide; ses cheveux coupés très courts, et très nettement, sont d'un gris foncé; ses traits effilés et fanés ont quelque chose d'aristocratique; il porte un col noir, et la partie apparente de sa chemise est d'une blancheur éblouissante; son habit, décoré d'un ruban rouge, est croisé sur sa poitrine et laisse voir quatre doigts

d'un gilet jaune-clair ; il tient une canne, et son air moitié hautain, moitié insouciant, indique l'ancien soldat de Bonaparte. Un peu plus loin, deux jeunes gens se tiennent sous le bras ; le chapeau de l'un, ajusté avec prétention, tombe très bas sur le front et sur la nuque, et se relève dans la même proportion sur les côtés ; son gilet, d'une coupe singulière, est extrêmement long ; ses pantalons, très larges vers les jambes, sont collans au-dessus du pied ; il a de grands éperons, d'immenses moustaches ; il brandit un gourdin, crache et vocifère. L'autre personnage, aussi pacifique en apparence que son ami se montre fendant et ferrailleur, porte un petit chapeau rond, un gilet d'été à mouches des plus simples, de légers pantalons et une mince badine, qu'il traîne plus souvent qu'il ne la fait jouer. Le personnage inoffensif ne regarde rien, le personnage fendant regarde tout ; le premier doit faire sa partie de whist et se faufiler modestement dans un salon, tandis que l'autre courra les coulisses à la poursuite d'une actrice.

Maintenant jetons les yeux sur ce grand homme brun dont le visage offre un mélange de rudesse et de dignité. Il se promène seul ; quelquefois il baisse la vue, d'autres fois il croise les bras ; le souvenir de mille chances par lesquelles il a perdu, ou par lesquelles il aurait pu gagner, fait

mouvoir convulsivement de temps à autre ses épais sourcils : il aperçoit un homme de bonne mine, gros et rougeaud, qui marchait depuis un instant sur ses pas, et tous deux, se prenant sous le bras, s'acheminent vers la rue de Richelieu.

Au-delà de la rue Montmartre, le Boulevard change encore d'aspect. L'activité des affaires se mêle ici à l'activité des plaisirs. Ici l'on voit les magasins des Médicis parisiens, et la foule, un peu moins élégante, semble aussi moins inoccupée. Allons un peu plus loin, nous verrons le commerce prendre une apparence plus modeste, et son luxe faire place à la simplicité. Là point de chaises, car personne n'est oisif; mais faites quelques pas, et la gaîté reparait : non la gaîté de la *noblasse,* mais celle de la *populace;* non la gaîté de l'aristocratie de la Chaussée-d'Antin, mais celle de l'aristocratie du faubourg du Temple. Groupée autour de ces tréteaux assez semblables à l'antique théâtre de Thespis, la tourbe populaire de la Grèce moderne rit à cœur-joie des plaisanteries de Debureau [1]. Ici vous pouvez mettre à la loterie pour un morceau de galette ; là on vous dira la bonne aventure pour un sou ; et les grands hommes, les grands hommes de la France,

[1] Comédien en plein vent, qui a fourni le sujet d'un roman de M. J. Janin.

les maréchaux de l'Empire, les orateurs distingués de la restauration, les célébrités littéraires du jour, Masséna, Foy, Victor Hugo sont devant vous, de grandeur naturelle, même un peu au-dessus; car la multitude, rarement satisfaite des choses telles qu'elles sont, aime à voir ses héros bien gras, bien frais et magnifiquement habillés : or il est facile d'accomplir tout cela quand les figures sont.... en cire. Où se montrent actuellement ces grands hommes, on admirait autrefois des faiseurs de tours; mais les amusemens du peuple ont changé, bien qu'il ait toujours le même besoin d'être amusé.

Enfin, vous arrivez au tranquille et silencieux boulevard qui porte le nom de l'agité et turbulent Beaumarchais; derrière vous s'élèvent les antiques palais en briques, et les basses et sombres arcades de la place Royale, asile de la vieille magistrature, du marchand de la vieille roche, de toutes les notabilités parisiennes en retraite; devant vous est le sol mémorable des premiers excès et des premiers triomphes de la révolution. Mais les spectres de ces temps déjà anciens ont disparu; et quand votre œil se repose sur la statue de ce gigantesque et intelligent animal [1], vous tâchez de donner un sens à ce monument,

[1] L'éléphant.

en le considérant comme l'emblême du grand peuple, qui éleva les barricades en juillet 1830, et renversa la Bastille en juillet 1789.

Maintenant, cher lecteur, en vous promenant ainsi de la Madeleine au Temple, je vous ai, je pense, donné l'idée la plus exacte de Paris et de ses habitans. Si vous désirez connaître ce peuple, il faut le voir dehors. Il aime le soleil, le grand air; il aime à courir de côté et d'autre, à passer, ne fût-ce qu'un moment, dans les lieux où la foule abonde, et varie à chaque pas comme les formes fantastiques du kaléidoscope. Les oisifs viennent là pour s'amuser, les gens affairés pour se distraire. Et ce n'est pas seulement le temps présent que je vous ai montré dans notre course. Quelle place est plus favorable pour étudier le passé? Quels événemens la génération actuelle n'a-t-elle pas contemplés de ces mêmes fenêtres? Robespierre, Barras, Bonaparte, la république, le directoire, l'empire, tous ont passé devant elles triomphans ou vaincus.

« A deux heures, les Boulevards étaient remplis de gens de toutes les classes, animés de la joie la plus vive. Le nombre des cocardes blanches allait croissant à chaque instant; quelques personnes portaient des bouts de rubans, des mouchoirs, ou des morceaux de papiers blancs. *Vivent nos libérateurs! Vivent les Bourbons!* »

A ce passage je fermai le livre (Événemens de Paris en 1814), et je sortis pour voir Louis-Philippe passer en revue ces mêmes hommes qui venaient d'envoyer ces mêmes Bourbons en exil. Je trouvai, comme alors, les Boulevards remplis de gens de toutes les classes, animés de la joie la plus vive. En regardant le long de la rue, je vis le plumet rouge et le ceinturon blanc se mêler à l'écharpe flottante, au schall à plis gracieux, et le bonnet rond paraître à côté de l'élégant chapeau. Le nouveau roi, à cheval, souriant gracieusement à son *peuple fidèle,* et derrière lui le prince sur la tête duquel reposent les destinées futures de la France, marchait aussi brillant, aussi gai, aussi rempli d'espérances que l'était le comte d'Artois sous le règne de Louis XV.

Palais-Royal.

Tout ce qu'on voit à Paris offre un caractère de gaîté remarquable. — Une soirée au Palais-Royal en 1830. — Le Jubilé de la Révolution. — Le Roi-Citoyen a son palais soutenu par des boutiques. — Fête napolitaine. — Vicissitudes de l'histoire. — Palais-Royal sous ses diverses phases. — Maisons de jeu. — La civilisation est-elle nécessairement accompagnée de certaines plaies sociales?

Plusieurs contrées possèdent des monumens qui défient la destruction des temps et l'imitation des hommes. En Italie, en Grèce, en Asie, des châsses révérées attirent les pas, fixent les regards du voyageur. Dans le silence de la place Saint-Marc, dans la solitude du Colysée, on se rappelle, en soupirant, les jours brillans de Venise, la gloire, les vertus de l'ancienne Rome. Ce n'est point la magnificence de ces scènes qui vous jette dans une rêverie enchanteresse, c'est leur mélancolie, cette mélancolie, qui a succédé à leur splendeur! Paris n'offre rien de pareil. Tout ce qu'il présente de remarquable, porte l'empreinte de la gaîté. C'est pour cela que j'ai parlé des Boulevards, c'est pour cela que je vais parler du Palais-

Royal. Je n'oublierai de long-temps une soirée que j'y passai au commencement d'août 1830. J'étais venu de l'un des coins les plus paisibles de la ville, admirant, à chaque pas, la tranquillité parfaite qui succédait aux fureurs d'une révolution. A peine pouvait-on dire qu'il existât un gouvernement, et l'on ne paraissait pas en avoir besoin. L'orage avait élevé les barricades, renversé le trône; puis il s'était subitement et totalement calmé. La population pauvre et laborieuse des faubourgs dormait dans un complet oubli de ses récens triomphes, et les rues silencieuses et solitaires que je traversai n'étaient éclairées que par le pâle réverbère. C'est en sortant de cette même obscurité que je me trouvai tout à coup au milieu de la splendeur, du mouvement, du bruit du Palais-Royal. Toutes les chaises, tous les bancs étaient occupés ; des flots de lumière éblouissante tombaient sur de brillantes étoffes, de l'or, des pierres précieuses, des cristaux, des diamans. Parmi cette confusion d'éclatantes magnificences, le *rentier* épicurien, assis dans un doux repos, racontait à sa femme les changemens qu'on allait faire à l'uniforme de la garde nationale, lui montrait, tantôt un élève de l'École polytechnique, tantôt un étudiant de l'École de droit, qui s'étaient particulièrement distingués sur le champ de bataille, où lui-

même avait accompli des prodiges de valeur. Et les garçons couraient d'un côté à l'autre, se précipitant, criant, faisant voler leurs blanches serviettes; et les rires, les accens joyeux avec lesquels le Français conte ses exploits, retentissaient de toutes parts.

Il m'était impossible de ne point comparer cette scène avec celles des trois jours précédens ; il m'était impossible de ne point me dire avec surprise que j'assistais au jubilé du nouveau régime. Je croyais distinguer une expression particulière dans chaque explosion de gaîté qui flattait mon oreille ; et quelle place était en effet plus propre à célébrer les triomphes de juillet? Installé au milieu de toute cette opulence commerciale, le roi-citoyen y résidait alors ; véritable monarque des classes moyennes, son palais était soutenu par des boutiques, sa fortune était liée à la fortune, alimentée par la fortune du tailleur, du bijoutier, du restaurant. La France, en reconstituant sa monarchie, a, sans y songer, substitué le comptoir au bouclier, belliqueux berceau de ses anciens rois. Deux mois auparavant, les fenêtres de ce palais, qui dans ce moment restaient dans l'ombre, étincelaient de clarté. Le royal exilé de Cherbourg, dans tout l'appareil de la suprême puissance, avait daigné, pour la première fois, visiter ce cousin, main-

tenant assis sur son trône ! Plusieurs branches des Bourbons se trouvaient rassemblées dans ces murs, la veille de la catastrophe qui devait déranger l'ordre de leur race. La fête était donnée en l'honneur du roi de Naples. « C'est une fête toute napolitaine, monseigneur, disait au duc d'Orléans M. de Salvandy ; nous dansons sur un volcan [1]. » Ce bon mot donna lieu à une conversation extrêmement intéressante, et dans laquelle le prince montra autant de bon sens et de franchise que Henri IV en montra jamais. Les sentimens exprimés par son altesse, en cette occasion, justifient pleinement sa conduite envers la famille détrônée, et offriraient la meilleure garantie au peuple qu'il gouverne, si nous n'avions pas tant d'exemples de l'influence corruptrice du pouvoir, des changemens produits, et sur le cœur, et sur le jugement, par l'enivrement d'une ambition satisfaite.

Telles sont les vicissitudes de l'histoire. Ce même Richelieu, qui ébranla les colonnes de l'ancienne monarchie, bâtit le palais d'où l'on a tiré la monarchie nouvelle [2]. Emblème et de

[1] *Voyez* le livre des *Cent-Un*, tome Ier, FÊTE NAPOLITAINE.

[2] Le Palais-Royal, construit d'après les plans de Lemercier, fut un des ouvrages de ce règne magnifique, et fut nommé, pendant la vie de son fondateur, *Palais cardinal*.

> Funeste bâtiment autant que magnifique,
> Ouvrage qui n'est rien qu'un effet des malheurs ;

l'homme, chez lequel les habitudes du prince s'unissaient à l'ambition du prêtre, et du temps où les titres de *courtisan* et de *cardinal* ne présentaient rien de disparate, ce monument était orné avec tout le luxe du XVII[e] siècle. On y voyait singulièrement combinées les exigences d'un dignitaire ecclésiastique, d'un grand ministre, et celles de tous les plaisirs mondains. Il avait ses boudoirs, sa chapelle, ses galeries, son théâtre [1].

L'ancien jardin du Palais-Royal comprenait, outre l'espace occupé par le jardin actuel, les rues de Valois, de Montpensier et de Beaujolais : son plus bel ornement était une superbe allée d'arbres antiques et touffus, qui abritaient sous leur

Pavillons élevés sur les débris des mœurs,
Qui causent aujourd'hui la misère publique;
Ordres bien observés dans toute la fabrique,
Lambris dorés et peints de diverses couleurs,
Si trempés dans le sang et dans l'eau de nos pleurs,
Pour assouvir l'humeur d'un conseil tyrannique;
Pompe rouge du feu de mille embrasemens,
Balustres, promenoirs, superflus ornemens;
Grand portail enrichi de piliers et de niches,
Tu portes en écrit un nom qui te sied mal :
On te devait nommer l'Hôtel des mauvais riches,
Avec plus de raison que Palais cardinal.

[1] Louis XIV donna le Palais-Royal au duc d'Orléans, son frère. Dans ce palais habitèrent successivement Richelieu, Anne d'Autriche, Henriette d'Angleterre, et dix princes de la maison d'Orléans, y compris le roi des Français.

ombrage vénérable tout ce que notre sexe avait de plus étourdi, de plus léger, tout ce que l'autre sexe avait de plus dissolu, de plus vénal. 1788, cette époque révolutionnaire, vit abattre ces arbres magnifiques, en dépit des chansons, des épigrammes, de la clameur publique [1], excitées par ce changement. Alors trois côtés du carré de portiques existans maintenant furent bâtis; le quatrième, construit provisoirement en bois, présentait cette bizarre suite de boutiques (d'abord nommée le *camp des Tartares*), que l'on voyait encore dernièrement, et que remplace aujourd'hui la belle galerie élevée par le roi régnant.

Il existe des lieux auxquels une certaine fatalité semble attachée. Dès le temps d'Anne d'Autriche, les troubles se fomentèrent au Palais-Royal. Ce fut là que le parlement, assemblé dans la galerie royale, se déclara pour les vœux du peuple; et ce fut là que, cent cinquante ans après, un jeune homme (Camille Desmoulins), sautant sur une chaise du jardin, harangua la multitude, le soir de la fameuse charge du prince de Lambesc, et entonna les premières notes de cette ré-

[1] Ce fut à ce propos que le duc d'Orléans répondit à quelqu'un qui lui disait que ce monument serait très dispendieux : *Point du tout, car tout le monde me jette la pierre.*

volution, qui commença par l'assaut de la Bastille et finit par l'expulsion du Sénat. Ce fut au Palais-Royal que se forma le club des Jacobins, et ce fut au Palais-Royal que l'on tint le club rival desThermidoriens:il n'est pas un café de ce sol historique qui ne soit consacré par le souvenir de certaines opinions politiques. Le café de Foi rassemblait les *Dantonistes*, celui de Chartres les *Girondins*. Les Cent-Jours eurent aussi leur café, dit *des Patriotes*; et la Restauration, le café des Militaires mécontens des jeunes gens enthousiastes. M. Roc décrit, par un seul fait, l'espèce d'hommes qui fréquente ce lieu, quand il dit qu'on n'y voit pas un hôtel garni [1]; ceux que vous rencontrez là sont des passagers, venus de tous les coins de Paris, de tous les coins du monde. Il ne leur faut qu'une chaise pour se reposer, un journal pour s'instruire, et les facilités offertes par quelques maisons voisines pour s'amuser.

La police, non moins scrupuleuse depuis la révolution qu'elle ne l'était sous le régime dévot, détruit par cette révolution, a complétement purgé la place de ces femmes impudiques, qui offensaient les yeux des honnêtes femmes, en paraissant dans un costume aussi indécent que si

[1] *Voyez* le livre des *Cent-Un*.

elles allaient à quelque bal du bon ton. Il est certain que cette mesure a rendu beaucoup plus respectable la compagnie du soir au Palais-Royal. Mais la vertu a des bornes, et ni les *Jésuites*, ni les *Doctrinaires* n'ont permis à leur moralité de dépasser le point où elle pouvait nuire au revenu : ils n'avaient garde! Aussi les maisons de jeu sont-elles encore ouvertes jour et nuit à toutes sortes d'intrigans, et la Morgue et le trésor public sont remplis par la même invention calamiteuse [1].

Telles sont les scènes du Palais-Royal, de ce lieu fatal, où les vices et la cupidité, l'industrie et les arts, la force et la faiblesse, la puissance et le plaisir, les habitudes molles et voluptueuses, et l'activité morbide de notre race, enfin tout ce qui peut avancer, éclairer, abaisser et dégrader notre siècle, se trouve mêlé dans un espace circonscrit. Faut-il donc que la civilisation entraîne toujours ses malédictions après elle? L'électricité qui crée la foudre nous guide vers le pôle, et le même pouvoir terrible qui trouble le monde conduit les connaissances et la religion dans ses profondes et mystérieuses voies.

[1] Dans *la Peau de Chagrin*, roman de M. de Balzac, une de ces iniques sources de la fortune de l'État est décrite avec une effrayante vérité.

Les Quais et les Tuileries.

Irrégularité des quais. — Paris, pendant une belle journée, offre le tableau de la civilisation moderne.— Différence entre les quais de Londres et ceux de Paris. — Moulin à poudre remplacé par le Panthéon.— Tuileries.—Changemens. — Les arts devraient être aussi inviolables que les lois. — Les Tuileries, dernier refuge de l'aristocratie. — Population des Tuileries. — Les Tuileries ont vu commencer une ère nouvelle. — Description de cette époque. — Les Tuileries la représentent encore.

Les quatre grands traits matériels de Paris sont : les Boulevards, le Palais-Royal, les Tuileries et les Quais. Les quais sont peut-être plus animés que les boulevards, mais ils le sont d'une manière différente. Vous y retrouvez encore le charme de la variété, de l'irrégularité. Quoi de plus irrégulier et de plus pittoresque que ces îles qui se projettent dans la Seine, mêlant leurs basses et misérables habitations aux magnifiques palais du Louvre et des Tuileries? Quoi de plus irrégulier que cette foule de toits grimpant les uns sur les autres, que ces maisons de toutes formes, ces dômes de toutes dimensions ? Quoi de plus diver-

sifié que ce mélange de bateaux et de voitures, d'eau et de pavé, de mâts et d'hommes, de blanchisseuses et de soldats, d'échoppes, d'églises, de manufactures, de mausolées ? Paris, vu de l'un de ses ponts, par un beau jour d'été, est une peinture fidèle de la civilisation moderne, brillante, confuse, gaie, variée ; mais ses couleurs, en harmonie avec celles de notre siècle, sont broyées à l'aquarelle ; les ombres, les clairs en sont peu tranchés ; on n'y retrouve pas les tons riches et vigoureux des Rembrandt et des Murillo. La splendeur des scènes du midi n'éclaire pas cet aspect d'une teinte vaporeuse ; mais je ne sais quelle apparence de sérénité déguise la nature septentrionale du climat.

Si la foule qui se presse sur les boulevards se compose de la partie oisive des habitans de Paris, celle des quais représente l'activité industrielle. Les premiers respirent l'aisance élégante, les derniers le mouvement du travail. Là chacun a quelque chose à faire, quelque chose à vendre, à acheter, quelque endroit où il doit aller ; et derrière ces vagues vivantes qui se succèdent continuellement l'une à l'autre, cette masse mouvante de bonnets blancs, de chapeaux noirs, de plumets rouges, de casquettes brillantes, s'étendent la vieille et noire cité et le noble faubourg Saint-Germain. Là-bas s'élève Sainte-Geneviève,

plus près de vous Notre-Dame; la tombe de Voltaire et le monument de Maurice de Sully[1], vus d'un même coup-d'œil, unissent le présent au passé, le douzième siècle au dix-huitième siècle, la puissance des lettres à la domination de l'église. Il règne aux alentours du pauvre fleuve de cette belle capitale un air de bien-être, de bonheur, que toute notre opulence, toute notre grandeur, n'ont pu donner à la superbe Tamise. Les larges quais par lesquels les rives de la mesquine rivière de Seine sont ennoblies, trahissent sa misère comme canal de commerce, comme moyen de transport pour cette richesse qui remplit les boutiques et les magasins. Mais une autre richesse, une autre grandeur naît de la culture des arts, de la connaissance et de l'amour du beau; cette grandeur qui charme le voyageur, et qui devrait être appréciée par l'homme d'état, est la véritable grandeur de la France, devant laquelle on s'incline en voyant le Louvre sur le sol de l'ancien port aux charbons, et le Panthéon remplaçant le moulin à poudre!

Contemplons maintenant ce palais, où, comme dans la fable du derviche, tant de voyageurs ont été hébergés, ce palais où les rois et les porteurs d'eau ont si récemment pris leurs

[1] Évêque de Paris, l'un des fondateurs de Notre-Dame.

ébats[1] ! Bien peu de temps s'est écoulé depuis qu'une alarme soudaine fut répandue dans tout Paris, à l'apparition d'une longue palissade derrière laquelle se tramait, disait-on, une conspiration contre le peuple. Enfin les planches tombent, le mystère est découvert, et l'on voit, au lieu des remparts présumés, un parterre, et des fossés remplis d'arbustes en fleurs. Pour cette fois la monarchie ne s'exposa qu'au reproche de mauvais goût, et la seule charte insultée était celle de Lenôtre. Le chef-d'œuvre de Philibert Delorme fut également dégradé, mais non sans impunité. Le jeune homme, le bras tendu, montrait avec des exclamations de colère, et le vieillard regardait en croisant les bras, en haussant les épaules, les colonnades remplies, qu'ils considéraient l'un et l'autre comme quelque chose de plus révoltant qu'*une fournée de Pairs;* et tous deux déclaraient qu'en France les arts devaient être inviolables comme les lois.

Une particularité distingue ces jardins, derniers refuges des prétentions aristocratiques. Le peuple, le peuple! ne peut s'y montrer sans chapeau et sans habit! Les usages survivent aux

[1] La chambre à coucher du roi était pleine de porteurs d'eau, qui se faisaient rebondir en riant sur les matelas de son lit. (*Chron. de la Rév. de Juillet.*)

régimes politiques ; et la même population qui assiégea bravement en juillet les troupes aguerries, par lesquelles les Tuileries étaient défendues, se retirait docilement, en août, devant la sentinelle placée aux portes de cette enceinte.

Les habitans des Tuileries varient naturellement selon les heures et la température. Le matin on y voit des hommes âgés et sérieux ; à midi viennent les bonnes et les enfans ; l'après-dînée, le beau temps attire une foule plus brillante, plus ambitieuse, qui revoit ensuite, dans ses rêves de la nuit, ces allées, ces orangers, théâtre de sa gloire. C'est sur ce théâtre qu'un chapeau neuf doit débuter ; c'est sur ce théâtre qu'un compliment d'un genre nouveau doit être essayé : là on vient faire parade de l'élégance d'une maîtresse; là on s'efforce d'éclipser un rival. Mais si les Tuileries sont remarquables comme le rendez-vous des gouvernantes, des mamans, et de nos modernes *tueurs de temps*, qui cherchent plutôt à se faire voir qu'à s'amuser, ce jardin n'est pas moins remarquable comme le berceau d'une ère de la civilisation, qu'il représente encore, l'ère de la galanterie et des arts ; le temps de Catherine de Médicis et de Marot ; de Marot, qui disait avec tant de grâce :

. . . . Si j'étais roi d'Asie,
J'aimerais mieux quitter mon sceptre que ma mie.



L'homme peut aisément, dans ce mortel séjour,
Vivre sans un royaume, et non pas sans amour.
Ah! le jour et la nuit coulent pleins de tristesse
A celui, fût-il dieu, qui languit sans maîtresse.

Alors Rabelais et Montaigne écrivaient; alors commencèrent les assemblées qui réunissaient les deux sexes, ces royales assemblées que Brantôme défend comme un système de libertinage plus honnête que celui qui florissait du temps du roi des Ribauds [1]. Alors Pierre Lescot ressuscitait la noble science de l'architecture. Goujon naturalisait, dans son pays, l'art classique de la sculpture; et les évêques, fiers de leurs barbes [2] illégales; les dames, cachées sous le sanctuaire voluptueux du masque, remplissaient les églises, erraient dans les rues étroites, obscures, peuplées de magiciens [3], de sorcières et de diables. En ce temps, célèbre par l'invention des fourchettes d'argent et des bas de soie, la nécromancie, l'idolâtrie, le plaisir, la dévotion

[1] *Voyez* Brantôme, tome V.

[2] La coutume de porter de longues barbes date du règne de François Ier, qui laissa pousser sa barbe pour cacher une blessure. Cette coutume devint bientôt générale. Adoptée par le clergé, elle fut défendue par le peuple, dont les membres respectables persévéraient dans l'usage de se raser. Vers la fin du même règne, les masques devinrent à la mode.

[3] L'Estoile, en parlant d'un prétendu magicien du temps de Charles IX, dit que, selon ce magicien, il existait alors à Paris 30,000 sorciers.

régnaient tour à tour. On représentait la farce *du débat d'un jeune moine et d'un vieil gend'arme, par-devant le dieu Cupidon, pour une fille.* L'imagination, encore adonnée à la magie et à la superstition, commençait à orner la débauche; et la cruauté, et la luxure, ces passions que la nature semble avoir entremêlées, avaient chacune leurs horribles sacrifices. Tantôt la maîtresse d'Henri II, tantôt la mère de Charles IX, demandaient des holocaustes pour leur divertissement, et mêlaient aux accens du plaisir des cris féroces qui appelaient le sang des protestans. Avec les arts arrivèrent les vices de l'Italie. On vit le roi de France parcourir les rues de Paris couvert d'un sac, le chapelet au cou; d'autres fois, déguisé en femme, la poitrine nue et parée de colliers, les cheveux teints, le visage fardé, il distribuait à ses infâmes favoris les saintes reliques qu'il avait obtenues du pontife romain! A côté d'un bûcher, on dressait les tables d'un festin! A côté d'un temple consacré au culte sacré du Sauveur, s'élevait la colonne [1] destinée aux impiétés d'une profane astrologie! Et cependant, lorsque, du haut de ce monument, Catherine regardait la cité enveloppée d'une om-

[1] Érigée par Catherine de Médicis pour ses observations astrologiques.

bre mystérieuse qui s'étendait à ses pieds, elle voyait occupé d'opérations magiques, ou d'assassinats fanatiques, le même peuple que nous voyons maintenant paisible, et que nous avons vu naguère, sous les costumes burlesques du carnaval, renverser, dévaster le palais de son archevêque [1].

Le 4 juillet 1548, les écoliers armés se sont jetés avec fureur sur l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, l'ont assiégée, ont fait brèche dans ses murailles, abattu les arbres, les treilles, démoli les maisons du voisinage. En janvier 1549, en mai 1550, des séditions semblables ont lieu, mais les écoliers n'y figurent pas seuls; les *ouvriers*, les commis marchands (varlets de boutiques) prirent part à l'émeute. En 1557, les troubles devinrent plus sérieux [2]. Les mêmes agitations précédèrent le règne de Louis XIV, car toute période d'avancement est une période d'agitation, et la brave et capricieuse populace, l'indocile et tumultueuse jeunesse de Paris, toujours prêtes à

[1] L'émeute du 14 février 1831, la plus formidable et sans aucun doute la plus pittoresque des émeutes modernes. Ici l'on voyait une multitude exaspérée arracher les fleurs de lis, et piller le palais épiscopal ; là se promenaient gaîment Arlequin, Polichinelle, et toutes les figures bouffonnes des mascarades parisiennes.

[2] DULAURE, *Histoire de Paris*.

se battre, toujours avides de changemens, toujours impatientes du joug, recevant le caractère de chaque phase de la civilisation, tout en conservant celui qui leur est propre, ont toujours été vaillantes, frivoles, insolentes et gaies.

C'est au milieu de ce mélange de luxe barbare, de licence effrénée, de rites mystérieux et de superstitions sanguinaires que les arts, comme je l'ai dit, prirent naissance, et que l'amour, cessant d'être le prix réservé à l'aventureuse chevalerie, récompensa l'aimable sourire, le doux compliment murmuré à l'oreille, les manières gracieuses. Nées à cette époque, les Tuileries en conservent le caractère. Les ombres des Médicis semblent encore se plaire à errer dans ces jardins, et, parmi les statues de l'antique Grèce, se meut une foule qui n'aurait pas déparé les bosquets d'Épicure.

J'ai voulu donner une idée générale de l'aspect de Paris, parce qu'il me semble que ces sortes de descriptions peuvent indiquer le caractère d'un peuple aussi bien que des recherches philosophiques. Toutefois je n'ai point l'intention de parler de tout ce que cette capitale renferme d'intéressant et de curieux : qui n'a pas été fatigué de détails sur le Jardin des Plantes, le Luxembourg, le Louvre, et les etc., etc. sans fin de nos modernes *touristes ?*

Divisions.

Divisions de Paris établies en 1702.—Nouvelles divisions établies par la Convention. — Les mœurs forment des lignes de démarcation encore plus déterminées. — Chaussée-d'Antin. — Faubourg Saint-Germain, pays latin. — Marais. — Faubourg Saint-Antoine. — Cité.

Cette ville a subi, à différentes époques, différentes divisions. Sous Louis XIV, en 1702, elle fut divisée en vingt quartiers; et, en 1789, on subdivisa ces quartiers en sections, pour l'élection des députés aux États-Généraux; enfin, par un décret de la Convention, Paris forma douze municipalités, chacune desquelles comprenait quatre quartiers ou sections, et cette division subsiste encore. Mais c'est bien plus par ses mœurs que par ces distinctions administratives, que Paris est divisé. Tel quartier diffère autant de tel autre par les idées, les habitudes, l'apparence de ses habitans, que par les dimensions et la structure de ses maisons, la largeur et la propreté de ses rues. A la Chaussée-d'Antin on respire l'atmosphère de la Bourse, du Palais-

Royal, des Boulevards : c'est le quartier des banquiers, des agens de change, des généraux de l'empire, des riches négocians ; c'est un mélange de notre Russel-Square et de notre Mayfair. La Chaussée-d'Antin est le quartier le plus animé, celui où l'esprit de progrès se montre le plus actif, où le luxe, l'élégance se déploient avec le plus de variété. C'est là que vous trouvez tous les nouveaux édifices, tous les nouveaux passages ; c'est là que paraissent toutes les inventions nouvelles ; c'est là que s'ouvrent tous les nouveaux magasins ; là se donnent les bals les plus brillans ; là on se couche tard, on fréquente les spectacles, on a sa loge aux Italiens, à l'Opéra, on fait recrépir sa maison tous les ans, et repeindre à neuf ses voitures ; là vous rencontrez le parvenu insolent, à la lèvre épaisse et dédaigneuse, auquel le propriétaire de ce vaste hôtel du faubourg Saint-Germain rend son mépris avec usure. Nous voici dans cet autre quartier, le quartier des rues longues et silencieuses, des repas modestes, des grands jardins, soigneusement entretenus, des immenses cours, des escaliers larges et mal éclairés. C'est le quartier de l'administration et de l'ancienne noblesse : l'on n'y voit aucun signe de changement, point d'élargissement ou de rétrécissement des rues, point de passages nouvellement percés ; l'on y

compte à peine un restaurant de marque, et son unique et beau théâtre est presque désert. Non loin de là on trouve le quartier des étudians, quartier populeux et pauvre, au milieu duquel s'élève le Panthéon, monument qui appartient essentiellement à la division habitée par cette brave jeunesse, qui sut vaincre pour ses principes en juillet, et souffrir pour ses principes en juin; et par les éloquens et illustres professeurs qui donnent à la France une gloire supérieure à celle des armes. Là vous trouvez l'Observatoire, le Jardin des Plantes, et les souvenirs de Cuvier.

Passons au Marais, la retraite des juges du vieux temps, des marchands du vieux temps, où les mœurs ont été presque aussi peu changées que les maisons, par la philosophie du XVIIIe siècle. Là, point de voitures, point d'équipages, pas un solitaire cabriolet dans les rues! tout est calme, silencieux; vous êtes au milieu des habitudes d'une petite ville, et des grands hôtels du règne de Louis XIII. Vient ensuite le faubourg Saint-Antoine, où résident ces masses formidables, qu'un événement peut tout à coup faire mouvoir, ces masses qui régnèrent sous Robespierre, et que Bonaparte ne voulut pas appeler à son aide. Et voici l'ancienne cité de Paris, la chère Lutèce de Julien, entourée par

la Seine, et remplie par une population nombreuse et misérable ! Là, fière et glorieuse, au milieu des humbles toits environnans, s'élève la superbe et gracieuse cathédrale de Notre-Dame, ce temple du XIIe siècle, qui n'a pas été surpassé par le XIXe, en dépit de la Madeleine. Là on voit l'Hôtel-Dieu, cet ancien hôpital, auquel Philippe-Auguste fit don de la paille qui avait couvert les chambres royales de son palais ! Et le Palais-de-Justice, où siégea le parlement de Broussel, si remarquable dans les mémoires de Retz.

Et caetera, etc., etc., etc.

Une nation change perpétuellement, et cependant ses traits essentiels restent les mêmes. — Lettre d'un gentilhomme sicilien du temps de Louis XIV. — Ressemblance entre le Paris d'alors et celui d'aujourd'hui. — On peut voir ce que des idées et des lois nouvelles ont changé, et ce qu'elles ont laissé intact. — Caractère des Français manifesté en diverses circonstances. — L'aspect de Paris est resté le même sous plusieurs rapports. — Mœurs du peuple démontrées par des faits. — Résultats de la Révolution. — Les mœurs de l'ancienne aristocratie ont eu plus d'influence sur les mœurs des classes moyennes que les mœurs de celles-ci n'en ont eu sur les premières. — Personnages qu'on ne retrouve plus. — Ce qu'on voit à leur place. — En plusieurs lieux du monde on peut vivre aussi économiquement qu'à Paris; mais nulle part on ne vit aussi magnifiquement avec si peu. — M. Bontin. — Peu de riches et peu de pauvres à Paris. — Climat. — Le héros d'un beau jour. — Le lion. — L'étudiant. — Avenir de Paris. — Son passé.

J'AVOUE que j'ai été souvent frappé de la ressemblance que le temps (qui touche et altère, pièce à pièce, tous les objets dont se compose l'existence d'un peuple) laisse subsister entre un siècle et un autre. Pendant la vie d'une nation, de même que pendant la vie d'un individu, toutes

les particules dont se compose le corps changent plus d'une fois ; mais les traits principaux, les proportions fondamentales, ce qui constitue la ressemblance, reste. Ainsi vous pouvez déterminer à quelle phase de la civilisation un peuple est arrivé, en regardant la date des journaux étalés sur votre table ; de même que vous reconnaissez, d'après la position de l'aiguille d'un cadran, l'espace déjà parcouru par le soleil. La lettre d'un gentilhomme sicilien, du temps de Louis XIV, décrit Paris de la manière suivante : « Dire que Paris est un vaste hôtel garni, n'est pas une exagération. Partout vous voyez des estaminets, des cafés, des tavernes, et ceux qui les fréquentent. Les cuisines fument à toute heure, on mange à toute heure. Le luxe de Paris est énorme, extravagant, et son opulence enrichirait trois villes. De tous côtés on est entouré de brillans magasins où l'on vend tout ce dont vous avez besoin et tout ce dont vous n'avez que faire. Chacun aspire à vivre splendidement, et le plus pauvre gentilhomme, jaloux de son voisin plus riche que lui, veut l'imiter dans sa dépense. Les rubans, les miroirs sont des choses sans lesquels les Français ne sauraient vivre. La mode est le démon de cette nation ; les hommes sont aussi vains, aussi envieux de plaire que les femmes ; et si celles-ci ne sortent jamais sans

leur miroir de poche, on voit ceux-là peigner et rajuster leur perruque en pleine rue. Il n'existe pas un peuple aussi impérieux, aussi audacieux que ces Parisiens. Ils sont fiers de leurs défauts, de leur légèreté ; ils prétendent qu'eux seuls au monde peuvent manquer à leur promesse avec honneur. C'est en vain que vous chercheriez parmi eux de la modestie, de la sagesse, des personnes qui n'aient rien à faire (c'est un Sicilien qui parle) ou des gens qui soient devenus vieux ! Mais si vous ne trouvez ni modestie, ni sagesse, ni maturité, vous aurez en récompense des égards, de la politesse, de la galanterie. Allez dans une boutique, on vous enjôlera pour vous faire acheter mille choses auxquelles vous n'avez jamais songé, avant que vous puissiez obtenir celles dont vous avez besoin. Les manières des hautes classes sont réellement charmantes. Des maîtres enseignent en ce pays la civilité, et l'autre jour une jolie demoiselle m'offrit de me *vendre des complimens.* Les femmes sont folles des petits chiens ; elles commandent à leurs maris et n'obéissent à personne : elles se parent avec une grâce parfaite. On peut les voir à toute heure, et la conversation leur plaît infiniment. A l'égard de l'amour, elles aiment et prêtent une attention favorable à leurs amans avec assez de facilité ; mais rarement elles aiment

long-temps et jamais assez. Je n'ai pas vu un seul mari jaloux, pas un homme qui se crût malheureux ou déshonoré par l'infidélité de sa femme.

« Pendant le carême, on va le matin au sermon, le soir à la comédie avec un égal empressement. Les abbés sont en grand nombre, et sont ordinairement la ressource des dames affligées. Les jeunes gens quittent peu les jeux de paume ; les vieux passent le temps à jouer aux cartes, aux dés, ou bien à causer des nouvelles du jour. Les Tuileries sont le rendez-vous des oisifs, de ceux qui veulent s'amuser sans prendre la moindre peine. Là on rit, on plaisante, on fait l'amour, on jase sur ce qui se passe à la ville, sur ce qu'on fait à l'armée, on décide, on critique, on dispute, on trompe. Le chocolat, le thé et le café sont en grande vogue; mais le dernier est préféré aux deux autres : on pense qu'il dispose à la gaîté. Une dame apprit l'autre jour que son mari avait été tué dans une bataille. Ah! malheureuse que je suis! s'écria-t-elle; vite, qu'on m'apporte une tasse de café! Les habitans de Paris se logent sur les côtés des ponts et jusque sur le faîte, sur les toits des maisons. Bien qu'il ne pleuve pas souvent, on ne peut éviter de marcher dans la crotte, car toutes les immondices de la ville sont jetées dans les rues; en sorte qu'il est impossible aux magistrats, en dépit de leurs

soins, d'y maintenir la propreté. Les dames vont sur des mules, les hommes portent de larges et hautes bottes. Les voitures de place sont vieilles, délabrées et couvertes de boue. Les chevaux qui les traînent n'ont que la peau sur les os. Les cochers sont brutaux; leur voix est si rauque, si terrible, et le claquement de leur fouet augmente si horriblement le bruit quand la machine se met en mouvement, qu'on imaginerait que toutes les furies se sont déchaînées pour donner à Paris l'apparence de l'enfer. »

Tel était Paris il y a plus d'un siècle. Réfléchissons maintenant sur les immenses changemens qu'il a subis depuis cette époque. Songeons qu'il eut depuis, Law, Voltaire, Rousseau, les orgies et la banqueroute du régent, le règne de Louis XV, le supplice de Louis XVI, les guerres et la terreur de la république, la tyrannie de l'empire, la longue lutte de la restauration; songeons que, depuis ce temps, les doctrines de liberté, d'égalité, probablement destinées à changer les destinées du monde, ont apparu. Ne perdons point de vue tout cela, et voyons, en relisant le passage ci-dessus, si la ressemblance n'est pas encore très grande entre le passé et le présent; si l'on ne retrouve pas dans la physionomie de Paris, sous Louis-Philippe, les principaux traits du portrait tracé dans le temps de Louis XIV?

Paris sans doute est changé : les dames ne vont plus sur des mules, les messieurs ne rajustent plus leur coiffure dans les rues ; les marchands ont perdu leur excessive politesse, la noblesse n'a plus le charme de ses anciennes manières ; on ne voit ni maîtres de civilité, ni jeunes demoiselles qui vendent des complimens. Sous un gouvernement sérieux, les Parisiens sont devenus moins frivoles. Leur vanité, qui se bornait jadis à la toilette, au boudoir, a pris un plus noble essor ; elle caracole au Champ-de-Mars, ou pérore à la Chambre. Les passions sont les mêmes, mais un nouveau mécanisme leur donne une forme nouvelle, et produit un autre tissu avec les mêmes matériaux. Les changemens amenés par d'autres lois, d'autres idées, sont évidens; et le même esprit qui éleva le caractère du peuple [1] a civilisé les cochers de fiacre, élargi les rues, et sauve chaque année la vie d'une centaine de sujets [2] de Sa Majesté. Mais si ces changemens produits par

[1] « Nous voyons », dit Mercier, qui écrivait avant la révolution de 89, « nous voyons à chaque pas que nous imprimons dans la boue, que les gens qui vont à pied n'ont aucune part dans le gouvernement. »

[2] « Le nombre moyen des personnes écrasées chaque année dans les rues de Paris avait été porté à deux cents. Dans les derniers temps de l'ancien régime, faire courir des voitures à bride abattue, à travers les rues les plus fréquentées, était un amusement fort à la mode. »

les lois, les idées nouvelles, sont évidens, on ne voit pas moins clairement ce que les lois, les idées nouvelles ont laissé intact. Le désir de dépasser les autres, le désir de plaire, le goût de la parure, la transition facile d'une passion à une autre, *l'amour-propre*, la frivolité des Parisiens, sont encore aussi visibles que du temps du grand roi; et même, hélas! les mœurs de société (si j'ose le dire) rappellent toujours cette phrase de Montesquieu : « Le Français ne parle jamais de sa femme, parce qu'il a peur d'en parler devant des gens qui la connaissent mieux que lui. » J'ai dit que le Parisien avait perdu bien peu de sa légèreté. Sous l'ancienne hiérarchie des rangs et des professions, il ne pouvait être léger que dans ses plaisirs. La carrière qu'il devait suivre du berceau à la tombe était invariablement tracée, et s'il était né laquais, il devait espérer tout au plus de mourir valet de chambre. La vie du Parisien a changé, on s'en aperçoit même dans l'aspect de la ville. Un nouvel esprit, l'esprit de commerce, de luxe, d'entreprise, rend la cité et les citoyens différens de ce qu'ils étaient. La Bourse est le monument de l'époque, et il n'est pas jusqu'aux feux d'artifice et aux danses qui n'aient été chassés de leurs anciens asiles : Beaujon, Tivoli, sont détruits ou menacés par des spéculations de bâtimens. Mais le

même caractère qui présidait aux amusemens, se mêle aux affaires de ce peuple inconstant, versatile ; et parmi les causes de la détresse qui se fit sentir si tristement en 1830, on compte la disposition variable, irréfléchie, insouciante, qui induisait les capitalistes à s'aventurer dans une affaire sur laquelle ils n'avaient aucune connaissance, puis à transporter leurs capitaux, aussi promptement, aussi inconsidérément, d'une branche d'industrie à une autre, impatiens qu'ils sont de tout délai et sans cesse tourmentés par un besoin stérile de nouveautés et d'aventures [1]. Du reste, Paris peut encore passer pour une vaste auberge. On y compte huit cents cafés, et mille restaurans. Là vous êtes servi en argenterie au milieu des glaces et des dorures, et le garçon vous dit : *Que veut Monsieur ?* et présente une carte sur laquelle sont écrits plus de cent articles [2]. Là vous trouverez encore des cafés, des estaminets, des tavernes, et ceux qui les fréquentent. Et c'est le soir, quand ces places sont brillamment éclairées, pleines de consommateurs, et entourées de bâilleurs, que vous pouvez voir le caractère parisien tel qu'il est

[1] BERES. *Causes du malaise.* 1831.

[2] *Voyez*, dans l'Appendice, la note au-dessous de l'article PARIS, les principaux articles alimentaires avant la révolution, et une carte de restaurant.

maintenant, et tel qu'il était dans l'autre siècle, alors qu'il était séduit par les descriptions de la Louisiane, où l'on montrait comme le beau idéal de la félicité, des gens riches sans travail, et jouissant, sous un climat propice, de tous les plaisirs des sens [1]. Il existe en cette ville cent quatre-vingt-douze lieux d'amusemens publics [2], d'amusemens populaires, sans compter les innombrables guinguettes hors des barrières, où les ouvriers les plus pauvres vont prendre leurs ébats le dimanche. Ceux qui aiment à conclure d'après des faits peuvent juger des mœurs parisiennes d'après les suivans :

Vingt mille personnes assistent chaque soir aux divers spectacles; cinq bibliothèques publiques sont constamment remplies, ainsi que cent cabinets littéraires. Le nombre des maîtres à danser à la mode et celui des bons professeurs de mathématiques est à peu près égal [3], et la ville dépense pour ses fêtes un tiers de plus qu'elle ne dépense pour son culte [4].

[1] Une des inventions de Law en faveur de son système, fut la distribution de ces prospectus, dans lesquels les passions du peuple qu'il voulait séduire étaient habilement flattées.

[2] Ce calcul date de 1817; depuis, le nombre a beaucoup augmenté.

[3] J'ai tiré ceci du *Livre d'Adresses*, le livre qui, suivant l'expression de Fontenelle, renferme le plus de vérités.

[4] Rapport du préfet de la Seine.

Le besoin de jouir, le mépris de la vie sans les plaisirs, le défaut de moralité, de religion, remplissent les maisons de jeu, la morgue et l'hospice des *Enfans-Trouvés*. Tels ont été, dit-on, les effets de la révolution !... Non, la révolution ne participe qu'à un très léger degré à ces maux. Avant la révolution, on avait dans Paris quarante mille prostituées [1]; il en existe maintenant six mille. Avant la révolution, il y avait quinze maisons de jeu, avec permission de la police ; il y en a maintenant huit. Avant la révolution, Mercier disait que « tout l'argent des provinces passait à la capitale, et tout l'argent de la capitale passait aux courtisans. » Avant la révolution, Chamfort disait : « Je me rappelle avoir vu un homme qui renonça aux filles d'Opéra, *parce qu'elles n'avaient pas plus d'honneur que les femmes du grand monde*. » On ne doit donc pas se plaindre des changemens dans les mœurs, auxquels les événemens politiques ont, sans doute, contribué, mais qui se préparaient déjà pendant les derniers jours de l'ancien régime, par l'effet du temps et du caractère des Français. La fusion graduelle des diverses classes que d'anciens usages séparaient, aurait naturellement donné à une classe les idées et les habitudes de

[1] Ce calcul a été donné par Mirabeau.

l'autre, même sans le choc violent qui confondit tous les rangs. On ne voit plus à Paris la noblesse vivre de crédit et se vanter de sa ruine avec ostentation [1]. Les familles anciennes qui habitent encore les hôtels du faubourg Saint-Germain sont plus économes, plus rangées, plus morales. Mais comme chez une nation voluptueuse les habitudes se propagent de bas en haut, chez une nation vaniteuse elles passent, au contraire, des hautes classes aux classes inférieures. Les manières de l'ancienne aristocratie ont donc influé sur celles des classes moyennes, beaucoup plus que ces dernières n'ont influé sur les premières. Parmi les magnats de la bourse, des administrations et du comptoir, il règne présentement un luxe pour lequel les personnes de ces états soupiraient quelquefois jadis, mais qu'elles atteignaient rarement. Si vous avez besoin de preuves, le théâtre vous en offre une irrécusable de ce fait. On a rejeté les anciennes décorations qui représentaient les appartemens des nobles et des bourgeois de l'ancien régime, comme trop magnifiques pour les premiers et trop mesquines pour les seconds, et l'on a mis à leur place de nouveaux salons où M. Magnan, le notaire, et

[1] « On vit sur le crédit.... on publie avec ostentation qu'on est ruiné. » MERCIER, *Tableau de Paris.*

M. de Montmorency déploient tous deux une élégante opulence sans pompe. La richesse n'étale plus un faste éblouissant ; mais, en prenant des formes plus bourgeoises, elle se distingue par le complet, le fini des détails.

« De mon temps, me disait un vieux gentilhomme, on avait un plus grand état, plus de chevaux, plus de valets et d'argenterie ; mais le linge était moins fin, moins blanc, les appartemens n'étaient pas aussi bien éclairés. » Les bourgeois d'alors étaient tout-à-fait différens des bourgeois d'à présent ; ils vivaient frugalement et accumulaient leur argent, non dans l'idée de devenir gentilshommes eux-mêmes, mais dans l'espoir de faire des gentilshommes de leurs petits-fils. On s'élevait par degrés. Le fils d'un marchand achetait une charge, son fils en achetait une plus considérable, et, petit à petit, la famille qui avait commencé par une boutique arrivait à la magistrature, au parlement. La propagation plus générale des connaissances, la division des fortunes, ont fait descendre certains goûts anciennement plus exagérés et moins répandus. Le petit nombre a perdu l'habitude des extravagantes prodigalités, le grand nombre a pris celle de la dépense. Peu de gens se ruinent, peu de gens économisent. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, le trait saillant de

Paris, en 1834, est une sorte d'uniformité qui règne partout. La grande masse des Parisiens, soit qu'on les observe sous le rapport des manières, des habitudes ou du langage, semble frappée au même coin. On dirait que la dernière révolution a exécuté le décret de Procuste, tant chacun paraît alongé ou raccourci à la même mesure.

Le grand seigneur, sur son cheval richement caparaçonné, avec ses habits chargés de pierreries, qui lui coûtent le prix d'une élection (57,000 fr.), ne se voyait déjà plus, passé les premières années du règne de Louis XIV. L'archevêque, avec sa pompe ecclésiastique, et le courtisan avec son carrosse à six chevaux, ses brillantes livrées et ses coureurs, disparurent bientôt après 89. Le maréchal de l'empire, avec sa rude familiarité, ses chevaux fringans, sa magnificence militaire, fit ses adieux à Paris en 1817. Le vieux noble de province, se tenant bien raide dans son équipage à superbes armoiries, fier de sa longue généalogie, de ses discours écrits, des sourires du ministre et des éloges de la Quotidienne, s'est évanoui depuis 1830. Et voici devant vous, une masse de quatre-vingt mille gardes nationaux et de quinze mille électeurs. Dans cette masse indistincte se confondent les journalistes, les généraux, les banquiers, les barbiers,

les plus riches capitalistes et les plus pauvres patentés. Enfin toutes les classes sont comprises en une seule et immense moyenne classe ; non semblable à la moyenne classe en Angleterre, qui n'est occupée qu'à gagner de l'argent, et qui vient de parens dont la vie s'est écoulée à la poursuite du même objet ; mais une moyenne classe composée de tous les degrés, de toutes les professions, qui ne se tient pas entre la noblesse et le peuple, mais entre le bas-peuple et le roi. Dans les rues, aux promenades, au spectacle, on voit les gens de cette classe; ils papillonnent sur les boulevarts, rient aux éclats aux Variétés, vont en négligé à l'Opéra, déploient partout leurs airs sans façon ; et Paris est fait à leurs manières, comme il l'était jadis aux habitudes du noble prodigue, et du parcimonieux et modeste bourgeois. La même cause qui donna plus de sérieux à une partie de la société, a permis plus d'amusement à une autre. Peu de gens à Paris sont pauvres et peu de gens sont riches; la plupart sont avides de jouissances, et tout est arrangé dans ce coin de terre pour cette combinaison de la pauvreté et du plaisir. En plusieurs autres lieux on peut vivre avec aussi peu d'argent qu'à Paris, nulle part on ne vit aussi magnifiquement avec peu. Ce ne sont pas les choses de première nécessité qui y sont bon marché, ce sont les superfluités.

M. Bontin, vieux garçon dont la chevelure déjà fort éclaircie est arrangée avec un soin particulier, préfère jouir de sa rente de soixante napoléons sans rien faire, que de gagner six fois autant par un emploi, une occupation quelconque. De là vous conclurez tout d'abord que M. Bontin est un philosophe, un philosophe pratique, un exemple de simplicité, de sobriété dans les habitudes, et qu'il lui est parfaitement indifférent de dîner au restaurant avec un volaille fine ou de grignoter solitairement une croûte de pain sec. Mais en cela vous êtes dans l'erreur; M. Bontin ne dîne point chez Véry, mais sur la place des Petits-Pères; c'est là toute la différence que l'exiguité de sa fortune met entre lui et des gens plus riches. Il donne vingt-deux sous au lieu de huit francs, pour sa soupe, ses deux plats, son vin et son dessert. Vous me direz que la viande est mauvaise, le vin aigre, le dessert pauvre; cela peut être, il n'entre point dans ces détails. Son dîner se compose du même nombre de plats, il a la même apparence que s'il était six fois plus riche; c'est tout ce qu'il sait, et c'est tout ce qu'il faut pour le contenter. A-t-il le désir de se baigner pour ranimer son pouls languissant et pour se maintenir dans la douce persuasion qu'il n'est pas encore ce qu'on appelle *âgé;* vous croyez peut-être qu'il sera forcé de s'abstenir du bain

parce qu'il est pauvre ? Non, il est seulement forcé de s'abstenir des bains Chinois où il faudrait donner trois francs, et d'aller aux bains de la rue Montmartre où il aura la même quantité d'eau chaude pour dix sous. Est-il disposé à la tendresse, il ne va point soupirer dans les foyers, dans les coulisses, il bannit de ses rêves la volupté de la danseuse d'Opéra, l'agaçante coquetterie de l'actrice, il ne cherche point ses bonnes fortunes dans les bals du banquier, dans les *conversazioni* de la duchesse ; mais il fait partager sa flamme à la belle lampiste en face, ou bien il repose dans les bras complaisans de la jolie frangiste [1], dont l'habitation aérienne touche à la sienne. A-t-il ce penchant ambulatoire qui distinguait nos ancêtres nomades [2], a-t-il dans une égale abomination la tranquillité de son quartier et l'exercice de ses jambes, et doit-il opter nécessairement entre ces deux alternatives, par la raison qu'il n'a ni chevaux, ni cabriolet, ni jockei à lui appartenant? Le ciel l'en préserve ! et même il n'a point recours au cabriolet de louange, à la voiture de place, ce qui serait d'abord trop cher, ensuite fatigant, puisqu'il faudrait aller chercher ces

[1] Classe d'ouvrières très nombreuses dans les hautes régions des maisons de Paris.

[2] *Mira diversitate naturæ cùm iidem homines sic ament inertiam et oderint quietem.* (TACITE.)

véhicules. Il se tient tout bonnement devant sa porte avec six sous dans sa main, et le premier omnibus qui passe le conduit du Jardin des Plantes à Tivoli. On sait que Paris, malgré l'avancement de la civilisation, est encore misérablement fourni d'un certain objet nécessaire dans l'intérieur des appartemens; mais notre moderne Pétrone ne peut se plaindre, sous ce rapport, des inconvéniens de la pauvreté. La magnifique vespasienne prévient ses besoins et supplée au défaut que l'architecte a laissé subsister dans son humble demeure. De quel agrément, de quelle jouissance de la vie est-il privé? Ils sont tous à son service. Est-il une passion qu'il ne puisse satisfaire? Celle qui appartient essentiellement à l'homme opulent, la seule peut-être que celui-ci éprouve avec force, cette passion qui chargeait de pensions la liste civile de Louis XVI et qui abaissa l'orgueil de notre noblesse, est elle-même à la portée de notre sybarite au petit-pied. Ne peut-il pas se ruiner s'il lui plaît? Ne peut-il pas, entraîné par l'avarice, jeter tout ce qu'il possède sur les monceaux d'or étalés devant ses yeux? Ici l'État pourvoit à ses désirs, et la maison de jeu, le bureau de loterie sont ouverts à l'ambitieuse prodigalité de sa misérable bourse. J'ai dit qu'à Paris peu de gens sont très riches, et peu de gens sont très pauvres. Un ouvrier employé

ne gagne pas moins de huit cents francs par an. Il est rare qu'un ouvrier qui a la volonté de travailler manque d'ouvrage; et le terme moyen du revenu annuel de chaque Parisien, l'un portant l'autre, a été estimé à mille francs. Sur ce fait repose l'égalité qui nous frappe, et le règne de cette classe moyenne dont j'ai décrit l'aspect et le domaine. M. Millot a divisé ce revenu de mille francs, et, d'après ses calculs, la blanchisseuse coûte au Parisien plus que le maître d'école, les étrennes plus que l'accoucheur; les théâtres deux fois plus que la nourrice ou la bonne d'enfans; le cabinet de lecture et le libraire la moitié autant que le théâtre; le bain autant que les livres; et l'argent dépensé en objets de luxe ou en amusemens dépasse de beaucoup celui qui est employé à l'achat des combustibles, l'article le plus coûteux de l'existence parisienne. Et n'imaginez pas que le Parisien doive entièrement sa gaîté au climat de Paris. Ceux qui, dans ce moment, consultent tristement le baromètre dans notre pays de brouillard, ne seront peut-être pas fâchés d'apprendre que les Parisiens aussi ont quelques plaintes à faire sous ce rapport.

Paris n'a, dans l'année (d'après un calcul pris

sur vingt années), que cent vingt-six jours passablement beaux [1].

Mais que de choses on peut dire de ces cent vingt-six jours ! Ils contiennent l'histoire de la France. Le soleil brille ; voyez apparaître, et suivez de l'œil cet important personnage qui a si souvent décidé du sort de Paris. Voyez-le dans sa blouse noire et tachée, avec son bonnet de papier et son tablier vert. Il est là sur les quais, sur les boulevarts, au Palais-Royal, dans tous ces lieux où Paris est le plus essentiellement Paris. Il est là, riant, courant, criant, se démenant, mangeant. Il assiste à la fête, à l'enterrement, à la noce, surtout à la révolution. Écoutez comme il crie : *Vive la France! Vive la liberté!* Et il se rue sur les baïonnettes, il saute sur le canon, il rit à la mort, il ne craint rien, rien, qu'une ondée de pluie ; et on l'a toujours trouvé invincible jusqu'au jour où le maréchal Lobau fit marcher contre lui une pompe à incendie. Tel est le gamin de Paris, qui jouit

[1] 234 jours de vent froid et humide,
142 de pluie,
180 de brouillards,
148 couverts,
181 nébuleux,
58 de gelée,
12 de neige.

en commun, avec les dieux, du privilége d'une éternelle jeunesse. Jeune au temps de la Ligue, jeune au temps de la Fronde, jeune en 1789, jeune en 1830, toujours jeune, toujours le premier quand il s'agit de folies ou de dangers; car le caractère du Parisien est le caractère de la jeunesse. Gai, sans soucis, brave à tous les âges, il est encore plus gai, encore plus sans soucis, encore plus brave quand il est jeune [1]. Tel est donc le gamin de Paris; et malgré ses folies et sa légèreté, on trouve dans ses guenilles noircies par la poudre, déchirées par l'épée, percées par les balles, quelque chose qui attire le respect de l'étranger. Mais quel est ce jeune homme, bizarrement accoutré, bouffon en carnaval, jockei aux courses, favori des prostituées, parasite glouton, souillé de la fange des lieux les plus immondes? Quel est ce moderne Polémon, auquel la philosophie s'adresserait en vain? Quel est ce *Bassompierre bourgeois*, ce Richelieu de bas étage, qui singe les vices sans avoir l'esprit, qui aspire à l'insolence sans avoir la noblesse du siècle passé; qui pourrait être l'un des roués du régent s'il n'était pas si sot, ou l'un des cour-

[1] C'est ainsi que les jeunes garçons, prenant avec énergie le pas sur tous les autres, dirigent presque généralement les mouvemens populaires à Paris.

tisans de Louis XV s'il n'était pas si trivial ; qui espère déguiser la stupidité de ses idées sous la grossièreté de son langage, et faire oublier l'obscurité de sa naissance par l'éclat de ses extravagances [1] ? On trouvait du moins de l'esprit, de la grâce, parmi les élégans de Versailles, et la force de caractère qui leur manquait à la cour ne leur a pas manqué sur l'échafaud.

Mais détournons la vue de ces fenêtres, où brillent tant de lumières, où la musique, le champagne, le tumulte, font couler les heures, sans qu'on ait la conscience de leur durée, et portons nos regards sur cette place doctement solitaire ombragée par l'antique Sorbonne ! En face du réduit misérable où J.-J. Rousseau rêva son Héloïse dans les bras de sa grisette Thérèse, est un petit, mais propre et appétissant restaurant. Le nom inscrit sur la porte est celui de *Flicoteau*, nom célèbre pour les dîners à bon marché, et servis de bonne heure ; nom sacré parmi ces jeunes hommes, l'espoir de la science et de l'é-

[1] Tel est le type de cette clique de jeunes gens vulgairement nommés *lions*, qui passent leur vie au bois de Boulogne, dans les théâtres, dans les maisons de jeu, et les autres repaires de vices. Leur conversation est le récit de leurs dégoûtantes orgies; leur mauvais goût, leurs manières impudentes avec ostentation, n'ont pas même l'excuse de la mode, et leur naissance est ordinairement aussi basse que leurs sentimens et leurs principes.

loquence française. Entre trois ou quatre heures, venez vous asseoir à l'une des petites tables dont un grand nombre est déjà occupé. A votre droite est un jeune homme pâle ; de longs cheveux blonds, en tombant négligemment sur son visage, ajoutent à l'expression, un peu sauvage, de ses yeux, auxquels des veilles prolongées ont donné un mystérieux éclat; ses habits sont propres, mais l'étoffe en est usée et fanée ; son habit est trop court pour ses bras, son pantalon trop court pour ses jambes ; sa cravate noire, d'un tissu grossier, serre à peine deux immenses cols de chemise, et laisse à découvert un cou maigre et anguleux. A votre gauche est l'enfant du Midi, pâle et basané; ses longues boucles noires séparées sur le front, descendent sur ses épaules ; sa lèvre est bordée d'une moustache légère, et une apparence de barbe donne à sa physionomie réfléchie un tour antique et apostolique. Rangés autour de la salle, avec leur chétive part de viande et de pain, et leur carafe d'eau claire devant eux, vous voyez ces étudians, qu'une jeunesse passée dans les privations et la pauvreté prépare à une vie laborieuse et scientifique. L'avenir du pays est là [1]; mais où est le passé?

[1] J'ai esquissé, comme portraits caractéristiques du lieu, deux jeunes gens appartenant à ce qu'on appelle *la jeune France.* La peinture ne serait pas fidèle si elle pouvait s'appliquer géné-

Suivez-moi, lecteur, ce sera notre dernier pélerinage; venez avec moi sur ce sol où règne une gaîté profane, dont l'œil se détourne avec dégoût, comme il se détourne de la livide flamme produite par la corruption. Venez voir ces tombes fantastiquement ornées, où de frivoles affections se déploient misérablement en suspendant,

ralement. Tous les étudians ne sont pas aussi sérieux, aussi savans que mes deux modèles. Plusieurs ne vont à l'École de Droit que pour remplir une formalité, et ils suivent les cours, comme nous séjournons à l'université, sans aucune intention de profiter des instructions qu'on y reçoit. Ceux-là sont principalement les fils des familles opulentes, et leur pension de 4 à 800 francs par mois leur permet de mener joyeuse et paresseuse vie. Ils déjeunent volontiers au café du carrefour de l'Odéon, fameux par la jolie dame qui tient le comptoir, et là ils psasent deux ou trois heures à manger, à lire les journaux et à faire l'amour. Le soir ils passent les ponts, dînent au Palais-Royal, et se régalent souvent d'un spectacle. Le temps que ces diverses distractions laissent vacant, ils le remplissent par le cigare, la causerie (ce dernier amusement n'étant pas encore étranger aux Français), et la lecture des romans du jour, qui abondent dans les innombrables cabinets littéraires du quartier des Écoles. C'est une circonstance en effet très remarquable, que l'on ne trouve jamais un jeune Français entièrement oisif, entièrement illettré, entièrement ignorant. Dans nos universités, la plupart de ceux qu'on appelle les *gais*, en opposition aux *studieux*, la plupart de ceux-là, dis-je, n'ouvrent jamais un livre, ne touchent jamais à un journal, n'ont jamais lu trois lignes, même de Byron ou de Walter Scott; ils chassent, vont à cheval, conduisent des voitures, et s'ils ne peuvent fournir à la réalité de ces divertissemens, ils se contentent de leur ombre; on les voit chasser au tir en veste courte, flâner dans les écuries parmi les palefreniers

sur le tombeau d'un amant qui fut adoré, une guirlande artificielle qu'on achète à la porte pour deux sous. Là gisent Abeilard, Héloïse! le moine et sa maîtresse! Combien de pensées, de coutumes, de doctrines, d'événemens, de révolutions, sont rappelés par ce vaste sépulcre. Là repose Masséna, général de l'empire; ici Foy,

ou, nonchalamment appuyés sur une fenêtre, faire claquer un fouet de postillon. Le théâtre, qui pourrait offrir à cette espèce d'écoliers quelque instruction, est positivement défendu, bien qu'il fût très facile, en le soumettant à de sages réglemens, d'inspirer par lui le goût de la littérature en élevant l'esprit de ceux qui se refusent à d'autres moyens d'éducation. A Paris, les plus indolens, les plus dissipés de ces jeunes gens que je viens de décrire, ont encore une certaine délicatesse de goût, un certain amour des lettres. Ils lisent, ils admirent, ils adorent quelquefois les talens remarquables du moment, et leur jeunesse ne s'écoule pas sans produire quelques unes de ces émotions élevées, poétiques, par lesquelles les derniers passages de la vie sont ennoblis. Mais c'est pour un bien petit nombre d'étudians que la littérature peut être un simple amusement : bien peu sont les heureux possesseurs de 400 francs par mois. Les élèves en médecine surtout appartiennent en général à de pauvres parens, luttent péniblement pour se faire un état, et se trouvent fréquemment dans un dénuement presque absolu : 40, 50 ou 60 fr. par mois sont quelquefois l'unique ressource de ces jeunes hommes, qui doivent, sur cette modique somme, se loger, se nourrir, se chauffer, s'habiller comme ils peuvent. La mauvaise nourriture, les logemens malsains, les études forcées, produisent une proportion effrayante de mortalité parmi ces malheureux jeunes gens. La seule consolation qu'ils reçoivent dans leur misère leur est offerte par la grisette. Cette sorte de personne, qu'on ne peut dire tout-à-fait malhonnête, quoique trop indul-

l'orateur politique de la restauration; car ce cimetière, ouvert seulement depuis vingt ans, renferme déjà deux dynasties. Mais passez à travers cette foule d'obélisques, de colonnes, de mausolées qui vous entourent de tous côtés; laissez les tombes récentes et venez contempler de oette éminence les monumens où les siècles

gente, et qui n'a point de parallèle dans notre société, est le génie tutélaire des étudians. Il existe entre la grisette et l'étudiant une espèce de fraternité; ils habitent souvent la même maison. Si l'étudiant est malade, la grisette le soigne; si le linge de l'étudiant est en désordre (ce qui arrive fréquemment), la grisette le raccommode. L'étudiant, à son tour, protège la grisette; il lui donne le bras, le dimanche, au Luxembourg, ou bien il paie le son exigé, et lui fait passer le pont des Arts, pour aller voir les boulevards de l'autre côté de la ville. Également pauvres, également privés de soins, d'appui, de tendresse, ils mettent en commun leur mutuelle détresse, et forment naturellement un nouveau lien social.

Toute cette partie de Paris qui avoisine le Luxembourg porte l'empreinte du caractère de ses jeunes habitans. Ils le sentent, ils sentent qu'ils sont là dans leurs domaines; ils marchent la tête haute, leur chapeau ou leur bonnet relevé de côté. Les plus pauvres, les plus studieux portent un livre sous leur bras; les plus riches, les plus aventureux brandissent une canne.

Dans le même quartier vit un grand nombre de jeunes littérateurs, journalistes, auteurs de romans, de drames, de mélodrames, de nouvelles, de revues, etc.; moins sérieusement occupés que les plus pauvres étudians, et moins oisifs que les plus riches, ils forment l'anneau qui lie les uns aux autres, et sans doute contribuent à leur inspirer à tous cet amour du savoir élégant, cette passion pour la littérature amusante, dont la jeunesse française est maintenant imbue.

se confondent! Quelle masse de souvenirs historiques se rattachent à ces monumens! Voyez les ruines de ce palais bâti pour le roi de Rome, l'église construite par Saint-Louis, la statue de Bonaparte! Cherchez le site du temple de Jupiter, la maison de Ninon, celle de Danton, le palais Richelieu! C'est le temps qui donne à l'espace de la magnificence; c'est la mémoire qui rend le temps vénérable!

Figurez-vous ce fleuve obscurci par l'ombre des bois consacrés aux horribles mystères druidiques; faites circuler à travers les rues sombres de cette île les processions brillantes de Bacchus et de Cérès! Peuplez cette cité de moines encapuchonnés, de guerriers couverts d'acier. Représentez-vous les troubles de la ligue, le massacre de la Saint-Barthélemy, la Seine rouge du sang protestant! Voyez le parlement, triste et morne, se rendant à pied au palais Cardinal, pour délivrer Broussel; et le reste de la ville, distrait par les fêtes, les duels, l'ambition, les querelles des nobles chevaliers de ce temps de galanterie. Maintenant, voyez la dégradation de la chevalerie de France, dans les marchés de la rue Quincampoix! Voyez Mirabeau à la tribune! Lafayette sur son cheval blanc au Champ-de-Mars! Napoléon revenant d'Égypte et se rendant à l'Institut! la Grande-Armée défilant sur la place du Carrousel!

les Cosaques campés aux Champs-Élysées! la garde royale fuyant du Louvre ! et la garde nationale passée en revue sur les boulevarts!

LIVRE PREMIER.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES.

« La nature montre partout la lutte de l'ombre et de la lumière. »

VICTOR HUGO, *Littérat. et Philos.*, etc.

Il est de fait que ce ne sont pas les plus hauts exemples qui instruisent le mieux, comme l'exprime fort bien le conte si connu de l'astrologue qui se laisse choir dans un puits en regardant au ciel; car s'il eût regardé à ses pieds, il aurait pu voir les étoiles dans l'eau et il ne pouvait voir l'eau dans les étoiles. C'est ainsi qu'il arrive souvent que de basses et petites choses en expliquent de très grandes, beaucoup mieux que les grandes ne peuvent expliquer les petites. »

BACON.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES.

Politesse.

Mendians; leur ressemblance avec les courtisans du temps de Louis XV. — Arrivée à Calais. — Un donneur d'adresses à Calais. — Un aubergiste à Rouen. — Comparaison entre l'hôtel garni de Paris et celui de Londres. — Manières des domestiques, des artisans et des boutiquiers dans les deux pays. — Nos idées sur la civilité. — Les manières, entremêlées d'insolence et de souplesse en Angleterre, manquent d'urbanité en France. — On ne voit plus en France l'air noble, les grandes manières, qu'on y trouvait autrefois. — La bonne grâce fait partie du Credo du père Enfantin. — Citation d'un vieux seigneur.

« Je me recommande à vous », me dit l'autre jour un vieux monsieur couvert d'habits tout rapiécés, qui sollicitait un sou de cette façon polie. Ce vieillard était à peindre ; ses longs cheveux blancs flottaient avec grâce sur ses épaules ; l'âge avait donné à sa taille élevée la

courbure nécessaire pour prendre, sans aucune affectation ignoble, la position convenable à l'état dans lequel il s'était placé. Une de ses mains était serrée sur son cœur, de l'autre il tenait son chapeau. Sa voix, douce et plaintive, n'était pas dénuée d'une certaine dignité. Un grand seigneur de la cour de Louis XV aurait pu, dans cette même attitude, avec ce même son de voix, supplier le duc de Choiseul de lui accorder une pension. J'avoue que je fus d'autant plus frappé de l'air du vénérable suppliant, qu'il formait un parfait contraste avec les manières actuelles de la plupart de ses compatriotes. Il est rare aujourd'hui de rencontrer un Français d'aussi *bon air*, de cet air qu'on appelait jadis l'air français *par excellence*, et dont notre Laurent Sterne fut si charmé pendant le premier mois, et si fatigué à la fin de la première année de son séjour en France. Cette mine, ces gestes, cette élégance étudiée, qui d'abord affectée par les seuls courtisans devint enfin naturelle à la nation entière, n'existe plus, sinon chez deux ou trois grands seigneurs du faubourg Saint-Germain, et autant de mendians habitués des boulevarts. Demander avec grâce, demander avec aussi peu d'humilité que possible, telle est peut-être l'idée qui a produit les mêmes résultats dans les deux extrêmes de la société ; mais des

choses vicieuses dans l'origine sont quelquefois agréables dans la pratique.

« Salut, douce aménité, petites et douces courtoisies, vous aplanissez devant nous la route de la vie; et de même que la beauté dispose à la tendresse dès le premier regard, l'étranger accueilli par vous suit avec joie un si aimable introducteur. » J'avais en main le *Voyage sentimental* ouvert justement à ce passage, quand je débarquai naguère sur le quai de cette ville qui causa plus d'étonnement à Horace Walpole que tout ce qu'il avait vu dans ses voyages, la ville de Calais! « Salut, douce aménité, petites et gracieuses courtoisies, » disais-je encore, tout en repoussant un petit effronté qui m'avait presque écorché le nez et poché un œil avec des adresses de l'hôtel M.... J'essayais de passer outre et de gagner l'auberge de M. Dessin. *Nom de Dieu!* cria le petit commissionnaire, lorsque je le touchai légèrement pour me faire passage, *nom de Dieu, monsieur! je suis Français; il ne faut pas me pousser, moi! je suis Français!* et il dit cela en fronçant le sourcil et en relevant une moustache à laquelle il ne manquait que quelques années et de la cire noire pour être vraiment formidable. Je pensai qu'il allait m'offrir sa carte au lieu de celle de Meurice; et le fait n'eût pas été beaucoup plus singulier que ce qui arriva l'an passé à l'un

de mes amis. Il allait de Dieppe à Paris, et s'arrêta à Rouen pour y passer la nuit. Le lendemain, en examinant le compte qui lui fut présenté, il trouva quelques articles d'un prix exagéré. « Sans doute il y a ici quelque erreur », dit-il en montrant le papier. — « Qu'appelez-vous erreur, monsieur? » dit l'aubergiste en se posant carrément de l'air d'un homme qui se prépare à soutenir une querelle; « qu'entendez-vous par là?.... Supposez-vous que je demande un sou de plus qu'il ne m'est justement dû? Est-ce là ce que vous voulez dire? *Je suis officier, monsieur, officier français! et j'insiste pour que vous me rendiez raison de cette insulte.* » Or c'était bien la proposition la plus choquante qui pût être faite à un Anglais, dont les maximes sur les duels étaient analogues à celles que professait certaine marquise française sur les amans, lorsqu'à son lit de mort elle disait à sa petite-fille : « Je ne vous dis pas, ma chère, de ne point avoir d'amant : je me rappelle ma jeunesse; il faut seulement n'en prendre jamais qui soient au-dessous de votre état. »

On peut imaginer alors combien ce gentilhomme anglais, auquel il importait fort peu de se battre ou non, mais auquel il importait beaucoup de ne point se mesurer avec un inférieur, dut être mortifié de voir son hôte lui présenter, d'une main son mémoire, de l'autre un pistolet.

Dans une des îles que nous devons un jour découvrir, quand le roi éternue, tous ses courtisans sont tenus d'éternuer ; et comme le reste du pays imite naturellement la cour, l'empire est affecté tout à la fois d'un rhume général. Éternuer devient en cette contrée un art, une perfection ; l'on se pique d'éternuer avec plus de grâce qu'un autre, et l'on s'accorde unanimement à considérer les peuples qui ne savent pas faire vibrer leurs narines d'une façon harmonieuse, comme des barbares, des sauvages grossiers. Il est évident que ces insulaires doivent raisonner ainsi d'après leurs usages ; et nous avons également raison, quand nous regardons comme incivilisés et insociaux les peuples qui diffèrent de nous par leurs manières. Nous sommes donc décidément la nation la plus polie du monde.

Par exemple .... vous arrivez à Paris ; quelle différence entre la réception qui vous est faite à l'hôtel où vous descendez, et celle qu'on vous ferait à Londres ! A Londres, vous arrivez dans votre voiture (cette condition est essentielle, je l'avoue), et l'hôte vient vous recevoir à sa porte, entouré de ses zélés suivans ; il salue profondément quand vous descendez, demande à grands cris tout ce dont vous pouvez avoir besoin, et paraît souffrir à la seule pensée que vous puissiez attendre un seul instant la moindre

des choses qu'il vous plaît de désirer. Essayez maintenant de l'hôtel parisien. Vous entrez dans la cour ; et si le maître du logis se trouve là, il vous reçoit et vous accompagne lui-même en sautillant, ou bien il ordonne à l'un de ses gens de vous montrer l'appartement qu'il a jugé devoir vous convenir, au premier coup d'œil jeté sur votre personne. Il serait inutile d'espérer en voir un autre. Si vous trouvez quelque chose à redire à cet appartement, si vous exprimez le désir qu'il ait telle petite chose, qu'il n'ait pas telle autre petite chose, n'imaginez pas voir votre hôte vous assurer avec empressement qu'il tâchera d'arranger cela, qu'il fera tout pour être agréable à un gentilhomme aussi respectable. Bref, ne supposez pas qu'il soit homme à débiter une seule de ces petites civilités flatteuses qui coulent si abondamment des lèvres de nos aubergistes anglais ; attendez-vous, au contraire, à voir celui-ci regarder en l'air, hausser les épaules (non pas à la manière des marquis du bon vieux temps), et vous répondre sèchement : « L'appartement est comme vous le voyez ; c'est à Monsieur à décider s'il lui convient ou non. » C'est votre affaire ; et il n'y prend pas plus de part que s'il n'y était naturellement intéressé. La maîtresse de l'hôtel n'est pas, il est vrai, tout-à-fait aussi fière ; mais vous devez son sou-

rire à la coquetterie d'une jolie femme plutôt qu'à la civilité d'une hôtesse. Elle vous dira, en ajustant sa coiffure devant la glace qui orne la cheminée du petit salon qu'elle vous recommande.... « que Monsieur s'y trouvera fort bien; qu'un mylord anglais, un prince russe, ou un colonel du *** de dragons, a occupé ces mêmes pièces; qu'on a tout près de l'hôtel un excellent restaurant et un cabinet de lecture. » Puis, ses cheveux remis en ordre, la dame ouvrant les bras avec une petite mine gracieuse, ajoute : « Mais, après tout, c'est à Monsieur à se décider.» Voilà pourquoi nos voisins, quand ils viennent de nous visiter, louent si hautement la politesse anglaise. L'autre jour encore un Français de mes amis s'extasiait sur les manières admirables des Anglais.

« J'allai, me disait-il, chez le duc de Devonshire, *dans mon pauvre fiacre;* je n'oublierai jamais le respect avec lequel un grave personnage, vêtu splendidement, ouvrit la portière, baissa le marche-pied, et poussa ses soins polis jusqu'à débarrasser ma chaussure des pailles malpropres de l'équipage ignoble qui m'avait amené. » Voilà ce qui est arrivé à un Français chez le duc de Devonshire. Maintenant, qu'un Anglais se présente chez un *grand seigneur* français : il entre dans l'antichambre après avoir

traversé la cour et l'escalier sans avoir été introduit ; il trouve les valets jouant aux dominos ; son entrée les dérange à peine, et il est trop heureux si l'un d'eux veut bien le conduire d'un air dédaigneux, jusques au salon. De même si vous allez chez Boivin, chez Howel, chez James, avec quelle politesse, avec quelle célérité, avec quel respect on reçoit vos ordres ! Et par contre, avec quelle nonchalance aisée êtes-vous traité dans la rue de la Paix ! Tout cela est exactement vrai ; mais il est des choses encore plus choquantes. Un de mes compatriotes se trouvait l'autre jour chez une dame française de sa connaissance ; elle était entre les mains de son coiffeur. L'artiste en cheveux était là, armé de pied en cap, dans toute la gloire du *garde-nationalisme*, brandissant son peigne avec la grâce, la dextérité qu'il avait mises à manier son épée, et racontant pendant l'opération de la toilette, tantôt une histoire sur *monsieur son capitaine*, tantôt une anecdote, non moins intéressante, sur *monsieur son colonel*, ou bien un conte sur *monsieur son roi*, cet exellent homme, qu'il devait garder le soir même. En me détaillant cette scène, le visage de mon pauvre ami portait l'empreinte de la tristesse. « Par le ciel ! disait-il, voilà bien le pays qu'il vous faut. Les propriétés, dans un tel pays, ne peuvent être assurées un seul mo-

ment. Il ne peut y avoir ni religion ni morale, avec de telles mœurs. Je vais sur-le-champ demander des chevaux de poste. »

Je ne m'étonnai point de ce discours, je comprenais parfaitement quelle horreur avait dû lui faire éprouver une aussi effrayante familiarité ; car ce n'est pas en vain que nos parens nous ont tant de fois répété, et sans doute très sagement : Il faut, mon cher, savoir tenir *ces sortes de gens* à la distance convenable.

Dans aucune circonstance on ne nous voit oublier cette importante leçon. Que le tonnerre gronde sur nos têtes, que le monde s'écroule autour de nous,

Si fractus illabatur orbis,

l'Anglais bien élevé, de même que le vertueux Romain, restera lui-même, surtout il ne déviera jamais de l'imperturbable dédain qu'il montre à ses inférieurs, comme par une sorte d'obligation féodale. Lady D...., en passant en Écosse, fut accueillie par une tempête violente. Sa seigneurie attachait tranquillement ses cheveux, quand son intendant, frappant à la porte de sa cabine, lui dit : « Milady, je crois devoir vous avertir que nous sommes en grand danger d'être noyés. — De quoi venez-vous me parler, impertinent ? dit sa très aristocratique seigneu-

rie, sans paraître émue le moins du monde, ces choses-là ne me regardent pas, c'est l'affaire du capitaine. »

L'idée fondamentale de notre civilité, est qu'une personne pauvre doit être excessivement civile envers une personne riche ; et c'est en cela que nous différons de nos voisins. Un Français ne reconnaît qui que ce soit pour son égal en toutes choses, bien loin de reconnaître aucun supérieur ; un Anglais révère tous ceux qui sont plus riches que lui, et se regarde comme incontestablement leur inférieur. Si l'on nous juge d'après nos domestiques et nos boutiquiers, nous sommes le peuple le plus poli du monde. Les domestiques qui sont bien payés, les marchands qui vendent cher, sont prodigues de courbettes, de sourires, d'attentions obséquieuses. Il n'existe aucun pays où ceux qui ont de la fortune soient traités avec plus d'égards par ceux dans les mains desquels passe cette fortune ; mais en même temps il n'existe aucun pays où ceux qui se trouvent dans l'aisance vivent entre eux avec autant de froideur, de méfiance, de malveillance, d'incivilité.

L'homme riche qui traverse la France murmure à chaque auberge, à chaque boutique où il s'arrête. Non seulement il n'est pas mieux traité parce qu'il est riche, mais souvent il est

traité plus mal, dans l'idée qu'il pourrait *se donner* des airs à cause de sa richesse. Mais si les classes inférieures sont plus grossières en France envers les classes supérieures qu'elles ne le sont chez nous, les Français des premières classes sont moins grossiers les uns envers les autres, que les gens du même état en Angleterre. Le dandy qui tourne le dos à son ancienne connaissance, ou qui regarde insolemment un étranger, recevrait en France une nasarde, un coup d'épée, ou une balle de pistolet, avant la fin du jour. Où chaque individu aspire à devenir plus qu'il n'est, on est insolent avec ses pairs et l'on exige une déférence respectueuse de ses inférieurs; où les hommes ne reconnaissent aucun supérieur, ils ne sont ni révérencieux pour ceux qui sont plus riches, ni impertinens pour ceux qui sont moins riches qu'eux, ni très courtois, il faut le dire, avec leurs égaux. Les manières entremêlées d'insolence et de souplesse, dans l'un de ces pays, manquent, en général, d'urbanité dans l'autre. Il fut un temps en France, et l'Angleterre a passé plus récemment par la même époque, il fut un temps où la politesse consistait dans l'art de mettre tout le monde à son aise. Comme chacun se sentait sûr de la dignité qui lui appartenait, on n'était pas en garde contre un oubli même accidentel de cette

dignité. Il restait encore une ombre de l'ancienne chevalerie, qui mettait la courtoisie au rang des vertus. La civilité d'alors, toute contraire à celle d'aujourd'hui, n'était point la civilité du marchand, du valet, dont le but est de flatter, par intérêt, l'orgueil d'un maître, d'une pratique; c'était la civilité du noble, du gentilhomme, qui tendait à encourager la modeste timidité, à se faire bien venir de tous, en montrant une disposition obligeante. Corrompus par les largesses d'une cour intrigante et prodigue, les grands seigneurs, après le règne de Louis XIV, devinrent ultra-polis, et serviles envers ceux qui se trouvaient au-dessus d'eux. Sous les étoiles chevaleresques du ministre français, battait le cœur d'un mercenaire anglais; et le haut personnage souriait complaisamment à celui duquel il pouvait attendre quelque grâce. Cependant, comme les habitudes de Versailles passaient bientôt à la rue Saint-Denis, quand les courtisans prirent l'air et le maintien de solliciteurs, chaque classe singea à son tour l'air des courtisans; et la nation entière, exprimant d'une main une requête, de l'autre la reconnaissance pour qui voudrait bien accorder la chose demandée, se trouva dans l'attitude du vieux mendiant gracieux, dont l'abord fit tant d'effet sur moi.

Cependant une nouvelle noblesse commençait

à lutter de prépondérance avec l'ancienne, et à mesure que les positions sociales devenaient plus compliquées, plus incertaines, on vit une civilité exagérée pour quelques uns, à côté d'une insolence insultante pour d'autres; enfin il se fit une révolution complète dans les manières, révolution qui aigrit autant qu'elle accéléra celle des opinions. Ainsi les manières françaises, du temps de Louis XVI, avaient un trait de ressemblance avec nos manières actuelles. Une aristocratie financière s'élevait alors en France, de même qu'une aristocratie financière gagne maintenant de la puissance en Angleterre. C'est cette sorte d'aristocratie qui demande une obséquieuse civilité de ses inférieurs; c'est cette aristocratie qui craint toujours qu'on ne lui manque de respect, qui se montre toujours altière, arrogante, qui rêve sans cesse des affronts faits à sa dignité, et qui ne les épargne à personne. C'est cette aristocratie qui mesure d'un œil indécis la hauteur d'une connaissance. C'est cette aristocratie qui tourne le dos et sourit avec mépris. Mais cette aristocratie, bien qu'elle soit celle de la révolution de juillet, est maintenant trop impuissante en France pour que ses prétentions aient rien d'offensant; elles sont simplement vulgaires. En résumé, si les manières françaises ne sont pas extrêmement aimables, elles ne sont pas du moins

insolentes. Les nôtres manifestent malheureusement toute l'insolence, et ne représentent point l'esprit et les grâces de la société qui présidait aux derniers soupers de l'ancien régime. Nous n'avons pas un M. de Narbonne, qui s'arrête au moment le plus chaud d'un duel, pour ramasser la rose qui tombe de sa bouche. Nous n'avons pas un M. de Fitz-James, qui pouvait passer sa vie au milieu d'un ruisseau sans attraper une seule éclaboussure, comme le disait une jolie femme de son temps. Mais on ne retrouve plus en France cet air noble, ces *grandes manières,* comme on les appelait, par lesquelles l'ancienne aristocratie s'efforça de maintenir, jusqu'à la fin, la distinction entre elle et ses émules parvenus, et que ces derniers tâchaient d'imiter avec un soin assidu.

Ces manières n'existent plus. A mesure que les institutions changent, les manières changent aussi, quoique avec plus de lenteur. Les Français de nos jours sont loin d'être un peuple poli; ils manquent de cette aisance, la partie la plus essentielle de la politesse. Vous les voyez toujours occupés à tenir leur rang. Chacun vous parle de sa position, et fait des efforts évidens, je ne dirai pas pour paraître mieux que d'autres, mais pour paraître *tout* ce que *vous êtes,* pour ne laisser supposer à personne qu'il se croit moins que vous.

Les gens, n'étant plus classés, prennent eux-mêmes leur place dans la société. Ce sont des atomes qui ne forment pas un tout harmonieux. Ils sont trop enclins à s'avancer isolément, à se détacher des groupes de leurs semblables, à dire avec une grande emphase, je ne suis *rien*, collectivement parlant, je suis *moi*. Les Français ne sont plus en effet un peuple poli : toutefois en France, comme partout ailleurs, il existe un certain respect traditionnel pour le passé; et parmi les merveilles de la France moderne, on peut compter une religion qui rangeait un sourire agréable, un salut gracieux, dans les vertus essentielles de sa croyance.

Et le père Enfantin n'est pas seul de cet avis. J'ai trouvé quelque chose d'extrêmement touchant dans le langage du vieux seigneur qui, placé entre deux époques, et regardant en arrière et dans l'avenir, les grâces du temps passé et les vertus des temps nouveaux, s'exprime ainsi :

« Les progrès de la lumière et de la liberté ont certainement fait faire de grands pas à la raison humaine ; mais aussi dans sa route n'a-t-elle rien perdu ? Moi qui ne suis pas un de ces opiniâtres prôneurs de ce bon vieux temps qui n'est plus, je ne puis m'empêcher de regretter ce bon goût, cette grâce, cette fleur d'enjouement et d'urbanité, qui chassait de la société tout ennui, en per-

mettant au bon sens de sourire, à la sagesse de se parer. Aujourd'hui beaucoup de gens ressemblent à un propriétaire morose qui, ne songeant qu'à l'utile, bannirait de son jardin les fleurs, et ne voudrait y voir que du blé, du foin et des fruits. »

Galanterie.

La petite pièce intitulée *Pourquoi.* — Les Français ne doivent point s'attendre à trouver dans leurs femmes la douceur unie à la chasteté. — Différence sur ce point en faveur de l'Angleterre. — Les irrégularités dans les rapports d'un sexe avec l'autre ne produisent en France ni honte ni malheur. — Observation de Ninon. — L'amour en France n'a rien de passionné. — Un poète est irrésistible sur les bords du Rhin ; un lord est irrésistible sur les bords de la Tamise. — La femme italienne, anglaise, française. — En France, on fait sa cour à une femme par une suite de *bons mots.* — Femmes non mariées. — Mariages *au XIII*[e] *arrondissement.* — Nombre des naissances illégitimes. — On voit plus de libertinage en France qu'ailleurs ; mais il conduit peut-être moins qu'ailleurs à d'autres vices. — La galanterie et la dépravation des mœurs ne datent pas en France de la révolution. — L'amour français n'est pas fait pour la solitude ; il est tel qu'il doit être pour se prêter aux habitudes sociales. — Galanterie nationale en France. — Le Français honore la mémoire de ses grands hommes et celle de leurs maîtresses.

On joue maintenant sur un des petits théâtres de Paris un vaudeville intitulé *Pourquoi.* Cette pièce est en grande faveur ; chacun veut la voir, et chacun s'écrie après l'avoir vue : *Comme c'est*

vrai! Voici la fable cachée sous ce titre mystérieux :

Deux amis mariés demeurent ensemble. La femme de l'un est du caractère le plus aimable; toujours prête à obéir à son mari, à lui complaire; on ne la voit jamais de mauvaise humeur. Ce couple est heureux, le mari surtout n'a rien à désirer. L'autre ménage est bien différent. Là, vous entendez sans cesse quereller, maugréer; la femme, qui veut faire sa volonté dans les plus petites comme dans les plus grandes choses, s'emporte quand on la contredit et secoue la tête avec dédain quand on cède à ses caprices; bref, cette bonne dame est aussi désagréable que possible à son époux soumis, mais grondant. Ainsi le bonheur et le malheur domestiques paraissent côte à côte dans ces deux familles. Or, pourquoi l'une des femmes est-elle un modèle de douceur et de soumission? pourquoi l'autre est-elle une si détestable mégère? vous allez savoir le *pourquoi*.

La femme qui vous inspire une si juste horreur et la plus fidèle des épouses; celle que vous regardez comme un ange consolateur est une friponne qui trompe son mari.

Écoutez bien ceci, maris français: N'espérez pas trouver dans vos femmes la douceur unie à la chasteté: ces qualités sont incompatibles. Si

on ne vous arrache pas les yeux, votre front fertilisé....., il n'y a pas de milieu ! Telle est la farce qui fait fureur à Paris ; telle est la peinture de mœurs que l'on trouve *si vraie!* Malheur à l'époux dont les lèvres pressent des lèvres pures ! malheur à lui si l'épouse de son choix a la bizarre fantaisie d'être fidèle ! On peut dire, à la louange de l'Angleterre, que si les hospices des provinces fourmillent d'enfans anonymes, si les rues de la capitale sont infectées de femmes dégradées, si Grosvenor-Square et Saint-James-Square, Hill-Street et Charles-Street, sont témoins de mystérieux désordres conjugaux, les fautes de ce genre excitent autant d'horreur que les actes criminels qui peuplent Newgate. L'autre jour encore, une pauvre femme accusait un ramoneur de l'avoir maltraitée: il l'avait battue. Quelle fut la défense du ramoneur? a-t-il nié le fait? Non pas; mais il a demandé à la plaignante s'il n'était pas vrai qu'elle avait un commerce criminel avec certain savetier de sa connaissance. Et quand cette malheureuse circonstance fut prouvée, le ramoneur, se tournant vers le tribunal, s'écria d'un air de triomphe : « Eh bien, mon « magistrat, qu'avez-vous à me dire après ça ? »

En France, aucune idée humiliante ou fâcheuse n'est attachée à ces infractions à la règle. Suivant La Bruyère, « la femme qui n'a qu'un amant dit

qu'elle *n'est pas coquette;* en a-t-elle plusieurs, elle n'est que *coquette.* » Avoir un amant est une chose toute simple, toute naturelle : une grande passion n'est pas nécessaire pour justifier cette faiblesse. Ninon de l'Enclos, dont la doctrine est conservée dans son intégrité par la génération actuelle, Ninon de l'Enclos disait :

« Ce qui nous attache à un amant n'est pas toujours de l'amour, mais une certaine conformité de pensées, de goûts, l'habitude de se voir, le désir d'échapper à soi-même, la *nécessité d'avoir quelque galanterie.* » Galanterie ! c'est un mot dont, en dépit de notre raffinement social, nous avons à peine une juste idée. Je me rappelle une scène d'un roman de Crébillon fils, dans laquelle une dame repousse doucement les tentatives d'un homme (tentatives qui passeraient chez nous pour des violences), en lui disant qu'elle ne l'aime point. « Et mais », reprend le monsieur sans se déconcerter, « si vous n'accordez vos faveurs qu'à l'amour, que gardez-vous donc pour l'amitié ? » La galanterie est une sorte d'amitié légère, tendre et *non platonique,* parfaitement assortie au caractère aimable et frivole des Français.

Il ne s'y mêle pas l'ombre de passion ; jamais elle ne fera faire de folie. Sur cent femmes, on n'en voit pas une quitter le mari qu'elle trompe

pour l'amant qu'elle adore (*soi-disant*). Quant aux hommes..... écoutez, l'histoire est de fraîche date : Madame***, qui détestait son mari plus qu'il n'est ordinaire de détester un mari, ou qui aimait son amant plus qu'on n'a coutume d'aimer un amant, proposa au sien de l'enlever. L'amant, dès qu'il fut un peu remis de la surprise où le jeta une proposition si étrange et si inattendue, et qu'il se fût bien convaincu que sa maîtresse était de bonne foi, prit un air plus sérieux que d'habitude.

— « Ma chère, » dit-il, « vous savez que votre mari est mon ami intime. Je vivrai avec vous, je vous aimerai tant qu'il vous plaira, chez lui, ça ne fait pas de tort à l'amitié ; mais vous enlever! Ah! je ne puis traiter si cruellement un ami [1]. » En Italie, l'amour est impétueux, passionné, brûlant comme le soleil. En Angleterre et en Allemagne, il est tout sentiment, tout idéal ; il ne vient pas du cœur, mais de l'imagination. Un poète, sur les bords du Rhin, est irrésistible ; un lord est irrésistible sur les bords de la Tamise. Le lord est vraiment une espèce de poète, un être sacré et mystique pour les femmes qui ne rêvent que milords, et qui visent au titre de ladies. Pour les dames et les demoiselles anglaises, le monde de l'imagination est le monde de la mode; pour la plus orgueil-

[1] Historique. (*Note de l'auteur.*)

leuse, la plus hautaine, *Almack* et *Devonshire-house*, c'est la « fée Morgane. » — Chaque village même a « sa coterie, » autour de laquelle est tiré un cercle magique, et les charmes de ceux qui sont dedans, charmes secrets, indéfinissables, auxquels souvent on ne peut atteindre, ont pour ceux qui sont dehors une merveilleuse puissance de séduction. Jamais, en Angleterre, vous n'apprenez que la fille d'un ministre ait été séduite par le fils d'un boulanger; jamais que la fille d'un boulanger ait été séduite par le fils d'un ramoneur.

C'est au gai procureur que cède la fille du boulanger; et c'est par l'honorable Auguste *** que se fait enlever la fille unique du ministre. Quand l'Italienne prend un amant, elle s'abandonne à une passion invincible; l'Anglaise en prend un pour contenter sa soif de titres et d'honneurs, et la Française, le plus souvent, pour avoir un compagnon agréable et amusant. L'Italie est le pays des émotions désordonnées, l'Angleterre celui des prétentions aristocratiques, la France est par excellence le pays de la conversation. Une cour assidue est très souvent une suite de bons mots. C'est sans doute l'élégance polie qui se glisse dans ces rapports qui donnent aux Français cette singulière indulgence. Chez eux, jamais d'accidens tragiques par fureur jalouse; jamais de mari ou

d'amant poignardé dans une rue sombre [1]; d'enlèvemens, de dommages-intérêts; jamais l'honneur du lit conjugal ne vous apparaît sous la forme claire, palpable et matérielle de 20 mille livres. Vous voyez un monsieur fort bien mis, rempli de politesses et d'attentions pour une dame fort bien mise; vous venez un matin, et vous le trouvez assis près de sa table à ouvrage. Reste-t-elle chez elle un soir de *migraine*, vous le trouverez encore assis tout près de son sopha; si vous la rencontrez dans le monde, vous l'apercevez faisant la conversation avec le mari. « Quel parent M*** est-il donc à madame***? » demande un étranger ou un provincial; on lui répond tranquillement : M*** est l'amant de madame***. Cette galanterie, qui n'est ni plus ni moins qu'une grande sociabilité, un grand amour pour la compagnie et la conversation, se fourre dans toutes les classes, et produit, sans aucun doute, des conséquences que l'amour de la conversation peut difficilement justifier.

[1] Néanmoins, ces liaisons engendrent plus de crimes qu'on ne le jugerait au premier abord. Nous montrerons qu'il y a beaucoup d'empoisonnemens par suite de l'adultère. Mais c'est la femme qui tue son mari, non par jalousie, mais par dégoût; non parce qu'elle aime, mais parce qu'elle a besoin d'être débarrassée de lui. (*Note de l'auteur.*)

Dans un pays où les fortunes sont petites, le mariage, bien que beaucoup plus fréquent que chez nous, est limité, et n'a lieu qu'entre des personnes qui peuvent se faire ensemble un revenu suffisant. Reste donc une classe nombreuse de femmes non mariées, sans fortune, qui d'ordinaire se sont laissé aller à un amant, quoiqu'elles n'aient pas d'époux à tromper. Beaucoup de ces femmes ne peuvent être appelées des prostituées; elles sont honnêtes à leur manière, elles ont un *attachement* auquel elles sont passablement fidèles, tant que dure la liaison. Le jeune homme tranquille, commis de banque, courtier, avocat, vit dans des liens pareils, jusqu'à ce qu'il soit assez riche pour épouser. Consacrés par l'usage, ces mariages de la main gauche se rencontrent dans toutes les classes, et sont jusqu'à un certain point *respectables*. Tels sont pour les ouvriers les fameux « *mariages au XIII*e *arrondissement*. » L'ouvrier et la femme qui blanchit ou fait de la toile trouvent meilleur marché et plus confortable (les Français aussi ont leur idée du confort) de vivre ensemble; ils louent une chambre, mettent leur mobilier en commun (un lit pour deux); la dame fait la cuisine; ménage commun, bourse commune, et l'attachement du couple dure d'ordinaire au moins un terme. Les gens

qui vivent ainsi sont mariés au XIII[e] arrondissement, quoique lui s'appelle M. Thomas, et l'autre mademoiselle Claire, et leur union, tant qu'elle dure, est regardée par leurs amis et leurs voisins comme respectable à tous égards.

La proportion des enfans naturels aux légitimes est, pour le département de la Seine, d'un à deux [1]. Ajoutez à ce nombre les enfans nés dans le mariage et illégitimes!....

Les hôpitaux des « enfans trouvés », qui, sous les réglemens actuels, ne sont rien moins qu'un sacrifice humain à la débauche, écartent le seul frein au déréglement des mœurs qui peut exister dans un pays sans religion. Il y a donc beaucoup plus de libertinage en France que dans aucune contrée civilisée de l'Europe, mais moins qu'ailleurs il conduit à d'autres vices. N'étant pas regardée comme criminelle, l'incontinence n'abaisse pas l'ame au niveau du crime ; c'est purement une affaire de goût, et très peu de gens, en jugeant du caractère d'une femme, prendront même sa vertu en considération. Cette manière de voir entraîne sans doute beaucoup de maux, mais elle a aussi ses avantages. En Angleterre,

[1] Relevé du département de la Seine, par M. Chabrol :

Naissance par mois, en mariage 20,782
hors mariage. . . 10,139

où la probité, l'honneur, la charité, ne sont rien chez une femme sans la chasteté, une seule faute perd à jamais ; et souvent entre la fille honnête, de parens respectables, et de belles espérances, et la prostituée, associée à des filous, et fouettée à Bridewell pour ses désordres, il n'y a que six mois d'intervalle.

Le lien *quasi* légitime, consacré par le nom de XIII[e] arrondisement, c'est la galanterie française sous sa forme moderne et républicaine ; elle date probablement de la révolution de 89 ; tandis que le style de galanterie plus délicate et plus polie, que vous trouvez également aux Élysées de Belleville et de la Chaumière [1], et dans les magnifiques hôtels du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin, se confond avec l'histoire de l'ancienne France, et, comme on devait s'y attendre d'après le caractère français, a pris depuis long-temps racine dans les mœurs.

Commençant avec François I[er], elle succéda à cette adoration chevaleresque, et presque surperstitieuse, qu'on avait eue jusqu'alors pour la beauté. Le voile sous lequel on cachait le sexe était de cette nature aérienne et pure, qui convenait à la barbarie d'un âge auquel on ne

[1] *Voyez* la caricature excellente, *le diable hors barrières*. (*Note de l'auteur.*)

pouvait permettre de voir les choses à l'œil nu. En cessant d'être une divinité, la femme devint un peu plus qu'une fille de joie, et au milieu des mystérieuses débauches des Médicis, le caprice de la passion ne se parait pas même du masque du sentiment. Il y avait plus de raffinement et de délicatesse dans la galanterie de la Fronde, lorsque, soutenu encore par le souvenir de la passion romanesque de Buckingham, on bravait son souverain pour un sourire de sa maîtresse, et lorsque le cavalier, dont le nom nous est arrivé comme celui d'un sage, disait si gracieusement à la reine de ses pensées :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Non, monsieur le chevalier de Saint-Louis ! ces doux péchés que vous déplorez si consciencieusement, ne datent pas de la destruction de la Bastille. J'oublie le nom du cardinal que le conclave aurait dû élire pour se trouver d'accord avec les tablettes de la mère du grand Condé et de cette belle duchesse de Longueville [1], à qui les vers cités plus haut étaient adressés. N'est-ce pas madame de Motteville qui raconte d'elle

[1] Mademoiselle Charlotte de Montmorency.

l'anecdote suivante ? Elle se trouvait avec Anne d'Autriche et les dames de sa cour, quand on lui apprit que le cardinal (dont le nom ne me revient pas) avait échoué dans sa candidature à la chaire papale. « Ah ! » dit la bonne princesse, « j'en suis fâchée; il ne me manquait qu'un pape, pour dire que j'avais eu des amans... pape, roi, ministres, guerriers et simples gentilshommes. »

L'excellente Ninon, qui vivait alors pour l'amour, comme elle vécut long-temps après pour l'amour, nous a laissé, dans sa lettre d'adieu à M. de Sévigné, un modèle charmant de cette galanterie qui existait de son temps, et qui s'est perpétuée jusqu'au nôtre. « C'est fini, marquis; il faut que je vous ouvre mon cœur sans réserve : la franchise, vous le savez, a toujours été ma qualité dominante; en voici une nouvelle preuve. Quand nous nous jurions par tout ce que les amans ont de plus sacré que la mort seule pourrait nous séparer, que notre amour durerait éternellement, nos sermens, les miens du moins, étaient sincères ; mais voyez la bizarrerie de ce cœur et les contradictions infinies dont il est, hélas! capable. Je vous écris aujourd'hui avec la même bonne foi qui respirait dans mes premiers sermens pour vous assurer que l'amour que j'avais.... je ne l'ai plus. Au lieu de chercher

à vous tromper, et à me tromper moi-même, j'ai cru qu'un aveu sincère serait plus digne de nous deux. Quand la chose est vraie, pourquoi ne pas se dire : *Je ne vous aime plus*, aussi franchement qu'on disait : *Je vous aime?* » Cette légèreté dans l'amour n'était-elle pas le trait distinctif du caractère de Ninon? Madame de Sévigné raconte une petite histoire où le gentleman se conduit merveilleusement à la Ninon. « Le chevalier de Lorraine vint l'autre jour chez la F***; elle voulut jouer la *désespérée*. Le chevalier, avec ce bel air que vous savez, tâcha de se tirer de ce pas délicat. « Qu'y a-t-il, mademoiselle, » dit-il, « d'où vient ce désespoir? qu'y a-t-il d'extraordinaire dans ce qui nous arrive? Nous nous aimions..... nous ne nous aimons plus : la constance n'est pas la vertu de notre âge; nous ferions mieux d'oublier le passé, et de prendre le ton et les manières du monde. *Quel joli petit chien vous avez!* » « Et, » ajoute madame de Sévigné, « ainsi finit cette *belle passion*. »

Que je sais d'anecdotes plus nouvelles, qui serviraient de pendant à celles-ci! L'autre jour, une dame arrive chez une de ses amies; elle la trouve au désespoir, et criant après l'inconstance des hommes. Surprise de cette dépense extraordinaire d'affliction, « Console-toi, ma chère, »

lui dit-elle, « console-toi, je t'en prie : de pareils malheurs s'oublient bien vite. Tu te rappelles M. C***; il m'a traitée tout de même. La première semaine j'étais inconsolable, c'est vrai.... mais maintenant.... *mon Dieu!*.... à peine si je me souviens qu'il ait jamais existé. » — « Ma chère, » reprit l'autre, qui était une beauté sur le déclin, et que ces douces paroles ne pouvaient calmer, « il y a par malheur une différence entre nous deux : M. C*** était votre premier amant, M. R*** est mon dernier! » Ne cherchez pas en France cet amour du cœur, cet amour où les deux ames n'en font plus qu'une, et que nos poètes anglais ont chanté en si beaux vers. Dans l'amour français, vous êtes accablé par les mots; on vous aime, on vous adore, on vous idolâtre; et dans les poses gracieuses du galant, comme dans le déluge de ses paroles, il manque cet air calme et simple, ce ton profond, tendre et touchant, cette voix qui vous fait tressaillir, et qui vous dit à n'en pouvoir douter : Ce cœur qui cède à ton cœur, il est vraiment à toi; il t'appartient tout entier. L'amour que vous trouvez en France est un amour fait pour la société, et non pour la solitude; cet amour qui convient dans un salon éblouissant, dans un boudoir de satin; qui se mêle à la politique, à l'intrigue, aux affaires; qui plaît et jamais n'absorbe; qui ne se bâtit point

un palais de fée, mais qui sème des fleurs sur le sentier de la vie.

L'histoire de France est pleine de cet amour ; il est tellement national, que les rois les plus galans ont toujours été les plus populaires. Le nom de la belle Gabrielle est aussi historique que celui de Henri IV. A-t-on jamais songé à rendre moins de respects à ce monarque sage et adoré, parce que sa maîtresse l'accompagnait au conseil, l'embrassait en public, devant la cour, et recevait publiquement ses caresses? Non pas ; les Français ne voyaient là-dedans que ce qui était *tout français :* le point important pour eux était que la belle Gabrielle fût vraiment *belle*. Ils sont inexorables sur ce chapitre, parce qu'ils regardent la maîtresse de leur souverain comme leur maîtresse ; et rien ne contribua plus à dépopulariser Louis XIV, que son intrigue conjugale avec la veuve de Scarron, qui était vieille et laide. Et ce n'est pas aux amours de leurs rois seulement que les Français s'intéressent. Est-il en France un *grand homme* dont le nom ne soit associé à celui d'un être plus délicat, plus tendre, qui n'a pas occupé son existence tout entière, mais qui a poli et adouci les aspérités de sa vie publique et littéraire?

Au nom de Voltaire se rattache celui de madame du Châtelet; et cependant de quelle nature

était l'amour du poète qui, pleurant au lit de mort de sa maîtresse, s'écriait : « Ce grossier Saint-Lambert l'a tuée en lui faisant un enfant ! »

Où est Mirabeau sans Sophie ? et cependant quelle était la passion du patriote pour sa maîtresse, lui qui sacrifiait son amante au paiement de ses dettes ; lui qui mêlait à cette adoration d'incroyables débauches d'esprit, véritables cauchemars d'une ame de Satyre [1] !

Que d'épisodes amoureux jettent une teinte plus douce sur les sanglantes superstitions de la Ligue, sur les troubles de la Fronde, sur les horreurs infernales de la Révolution ! Gracieuse comme pour braver Robespierre, la galanterie, qui embellissait la cour, survécut dans les prisons, et elle exhala son dernier soupir sur l'échafaud......

J'aurai à parler ailleurs de l'influence que les femmes exercent encore en France sur les affaires. Remarquons seulement ici, que, sans être aussi grande qu'autrefois, elle est considérable ; et si nous venons à parler du pouvoir de notre aristocratie anglaise, il ne sera pas mal de nous rappeler que des influences semblables, et

[1] *Voyez* l'ouvrage écrit en même temps que les *Lettres à Sophie*. (*Note de l'auteur*.)

aussi illégitimes, peuvent exister chez un peuple d'égaux, lorsque la cause s'en trouve dans les anciennes mœurs et dans le caractère national.

Vanité.

Histoire de Victor Escousse et de Lebras. — La vanité française n'est pas ridicule *seulement*. — Cause d'union. — On fait tout ce qu'on veut des Français en leur disant : Français, soyez Français ! — La France est folle d'égalité, parce que la France est « toujours marquise. » — Histoire d'un voyageur, il y a soixante ans. — Un prince heureux, aisément despote en France. — Force d'une passion nationale ; Bonaparte ; sa proclamation de l'île d'Elbe. — La vanité fait les grands hommes : elle fut le lien des anciennes corporations, elle est le lien des associations modernes. — Chez une nation la vanité n'est pas ridicule, elle l'est chez les individus. — Les vieillards et les vieilles femmes se plaisent à jouer l'amour. — Le moyen de faire sa fortune est de la dépenser. — Effets généraux de la vanité.

La belle chanson qui commence par ces vers :

Quoi ! morts tous deux ! dans cette chambre close,
Où du charbon pèse encor la vapeur ! etc. [1]

est un tribut payé par Béranger à la mémoire

[1] *Voyez* les dernières chansons de Béranger : *le Suicide*, sur la mort des jeunes Victor Escousse et Auguste Lebras. Février 1832.

de deux jeunes poètes, qui se donnèrent la mort après la chute d'un de leurs drames à la Gaîté! « Je t'attends à onze heures et demie, » écrit Victor Escousse à son ami Lebras; « le rideau sera levé, pour que nous puissions précipiter le *dénouement*. » Au reçu de ce petit billet théâtral, Lebras va tranquillement chez Escousse, et se place avec lui auprès du fourneau de charbon qui a été préparé pour précipiter le *dénouement*. Escousse laissa ses adieux à la vie en prose et en vers. « Je désire, » dit-il, « que les journaux qui annonceront ma mort, ajoutent à leur article cette déclaration : Escousse s'est tué parce qu'il sentait que sa place n'était pas ici, parce qu'il manquait de force à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, parce que l'amour de la gloire ne remplissait pas assez son ame, » si ame il avait. — « Malheureux! » dit le journaliste, qui obéit à son désir; « vous vous tuez, non pas parce que la gloire vous manque, mais parce que vous manquez à la gloire. »

Victor Escousse laissa aussi des vers après lui. « Je désire que ceci soit l'épigraphe de mon livre :

Adieu, trop inféconde terre!
Fléaux humains, soleil glacé!
Comme un fantôme solitaire
Inaperçu j'aurai passé!

Adieu, palmes immortelles,
Vrai songe d'une ame de feu!
L'air manquait, j'ai fermé les ailes.....
Adieu! »

L'air du monde était trop pesant pour les ailes poétiques de cet infortuné dramaturge, et..... [1]

Ainsi périrent ces deux jeunes poètes, victimes d'une vanité qui, à l'heure de la mort, ne leur inspirait pas d'idée plus solennelle que celle de leur mince réputation. Si je dis : « les Français sont le peuple le plus vain de la terre, » tout le monde fera chorus avec moi; mais je ne sais si tout le monde envisagera sous le même point de vue que moi cette vanité nationale.

Il ne faut pas croire qu'elle soit *seulement* ridicule ; en elle réside une force que bien de hautes et sérieuses qualités ne sauraient donner. Avec cette vanité, on est capable de grandes choses; avec elle se combine une hauteur de vues, une audace d'exécution rare parmi les nations pâles et froides du Nord. Elle est la sauvegarde de la France; car de cette vanité vient l'union; elle sert de lien et de centre à un peuple différent de mœurs, d'origine, de climat, et même de lan-

[1] Un jeune homme s'est tué il y a peu de temps; il laissait plusieurs articles sur le suicide et sur lui-même, et il priait, en mourant, ses amis de les faire insérer dans les journaux.

(*Note de l'auteur.*)

gage. C'est elle qui donne à *trente-trois* millions d'individus *un* cœur et *un* pouls. Allez dans une partie de la France, n'importe où, excepté peut-être quelques départemens de la Bretagne, rassemblez les habitams! Faites-leur un discours pous les exciter ou pour les calmer, criez : «Vive la liberté! » Il y a des jours où l'on ne vous écoutera pas. « Vive le roi!... Vive la charte!... Vive la république! » Ces cris de ralliement seront tantôt sifflés, tantôt applaudis; mais criez : « Vive la France!... Vive la belle France!.. Songez que vous êtes Français! » Et à peine ces mots seront-ils sortis de votre bouche, que votre voix se perdra dans un tonnerre d'applaudissemens; un frisson courra dans l'assemblée, les cœurs vibreront de sympathie, et des larmes couleront de tous les yeux. Si vous alliez dire à un Anglais : « Donnez-moi votre bien, votre liberté, votre vie pour l'Angleterre, » il vous répondrait : « Un instant! Que me fait l'Angleterre, sans mon bien, sans ma liberté, sans ma vie? ma liberté, mon bien, ma vie, voilà mon Angleterre à moi! » Il n'en est pas de même du Français; parlez-lui de la France; dites-lui que ce que vous demandez est dans l'intérêt et pour la gloire de la France, et il vous laissera élever des échafauds, et il enverra ses enfans à la guillotine et au feu. Dans le paroxysme de sa

fièvre de liberté, il s'arrêtera pour fléchir le genou devant la plus terrible dictature, et il plantera le bonnet rouge sur trois têtes de tyran, Robespierre, Couthon et Saint-Just. On fait de lui tout ce qu'on veut avec ces mots magiques : « *Français, soyez Français!* » « L'Anglais, a dit dernièrement un auteur[1], est fier de sa patrie parce qu'elle *lui appartient,* le Français est fier de lui-même parce *qu'il appartient* à sa patrie. »

Cette observation est vraie, et elle l'est parce que la vanité porte le Français à mettre avant lui-même les liens qui l'attachent à plus grand que lui ; ainsi le mérite est plus honoré en France qu'en Angleterre, parce que le Français accole son nom au nom du sage ou du guerrier illustre de son pays, et *qu'il tient à la réputation* de son compatriote comme sienne. « Ce n'est pas ! » dit Bacon, « avec une barre de fer, mais avec la pointe d'une aiguille que nous avons découvert le grand mystère de la nature ; » et de même, l'étude de ces passions, qui semblent à l'observateur les plus petites et les plus mesquines, nous donne souvent la clef des causes de la grandeur d'une nation.

Les traits les plus inintelligibles dans les insti-

[1] *L'Angleterre et les Anglais.*

tutions d'un pays s'expliquent souvent aussi par la connaissance du caractère national. L'autre jour, un farouche républicain demandait à un de mes amis, de lui faire avoir l'ordre de Sainte-Anne de Russie. Conciliez l'amour de l'égalité avec la soif des distinctions qui dévore les Français. Croyez-vous à l'une de ces passions, et doutez-vous de l'autre? Toutes deux existent réellement, et elles existent parce que le Français est vain. La France est républicaine, parce que, selon l'expression de madame de Staël, la France est *toute marquise ;* le désir général des honneurs est un obstacle au privilége.

J'ai dit que le mérite est plus honoré en France qu'en Angleterre, parce que le Français s'associe le plus possible à la gloire de ses compatriotes.

Par cette raison, un gouvernement fort et heureux trouvera peu d'entraves à ses volontés. Au lieu d'être effrayé ou jaloux de son pouvoir, le Français en sera vain. Plus un gouvernement est grand et redoutable, plus il se croira redoutable et grand. « Je m'arrêtai une nuit dans une auberge de campagne, dit un voyageur anglais, dont le tour en France remonte à soixante ans. Je m'y trouvai de compagnie avec un grand seigneur qui se rendait dans son gouvernement du midi. La cour était remplie par ses équipages, et la cuisine par sa suite. Ma chambre

n'était pas fort éloignée de la sienne. Au moment où j'allais me coucher, j'entendis un bruit affreux, et des cris confus de menaces et de supplications. Qu'est-ce que cela? me demandai-je avec l'inquiétude d'un voyageur qui est dans un pays étranger ; je jetai un manteau sur mes épaules, et je sautai dans le corridor obscur qui parcourait l'auberge d'un bout jusqu'à l'autre. Je fus bien vite au fait. Devant moi, en robe de chambre à fleurs d'or, était mon illustre voisin de nuit, armé d'une badine, qu'il appliquait sur le dos de son infortuné valet, et avec laquelle il lui dessinait merveilleusement les formes. A ma vue le grand seigneur termina son opération par un dernier coup effroyable, et se retira dans son appartement. Je ne pus m'empêcher de m'approcher du pauvre diable, qui se tenait devant moi gémissant et tremblant. « Consolez-vous, mon brave garçon, lui dis-je, votre maître vous a indignement traité, et, j'en suis sûr, la loi fera justice de sa brutalité. » « Mon maître, » reprit le valet, se redressant aussitôt avec dignité, « mon maître est trop haut seigneur pour que la loi puisse l'atteindre ; et quant à ma réclamation, tous mes anciens maîtres me répondraient par une lettre de cachet. » Maudit laquais ! n'était-il pas fier de ce que son maître eût le droit de le rosser impunément ? Oui justement. Il était plus sensible

à la vanité d'avoir pour maître un gentilhomme, qui pouvait battre impunément ses valets, qu'il ne l'était au désagrément d'être dans les battus... Un prince heureux peut toujours, en France, être despote : mais malheur à celui qui voudrait imiter cet exemple sans avoir pour lui la fortune! En Angleterre, la sympathie s'attache d'ordinaire au parti vaincu, et après un certain temps il doit compter sur un retour dans l'opinion publique : c'est tout le contraire en France; réussissez, vous serez « un grand homme; » mais vous êtes un « scélérat, » un « coquin, » un « parjure, » etc., si vous êtes coupable de... malheur. Ce n'est ni méchanceté, ni ingratitude de leur part; mais leur vanité ne peut souffrir être du côté perdant, et ils se donnent grand mal pour se convaincre qu'ils doivent le quitter. Le règne de Bonaparte fut peut-être le plus éclatant exemple de la force d'une passion nationale. Le Français contemplait ses ponts, ses canaux, ses ports, ses arcs de triomphe, et chacun se disait : « Dieu! que je suis grand d'avoir un empereur qui a fait tout cela ! » Épuisée, décimée, mourante, la nation le suivit à l'apogée de sa fortune, et l'abandonna..... à la première défaite. Et maintenant que la statue de leur ancienne idole est debout, est-ce la justice qui l'a relevée? Demandez à ceux qui sont encore dans l'exil ! Demandez à Lucien ou à Louis

Bonaparte !.... Ils pourront vous dire que la justice refuse une patrie au « citoyen , » tandis que la vanité restaure le monument du « héros. » Les *Cent-Jours* sont un fait miraculeux dans l'histoire. Si le maréchal, dont la punition est une tache à notre drapeau national, avait simplement lu pour sa défense cette sublime proclamation, qui le rendit parjure malgré lui, la Chambre des Pairs elle-même n'aurait pu prononcer sa condamnation. « Ceux que nous avons vus pendant vingt-cinq ans parcourir toute l'Europe pour nous susciter des ennemis , qui ont passé leur vie à combattre contre nous dans les rangs des armées étrangères, en maudissant notre belle France, prétendraient-ils commander et enchaîner nos aigles? Souffrirons-nous qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux ? Soldats , dans mon exil j'ai entendu votre voix ; je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls. Votre général, appelé au trône par le choix du peuple , et élevé sur vos pavois , vous est rendu. Venez le joindre ! Arrachez ces couleurs que la nation a proscrites , et qui pendant vingt-cinq ans servirent de ralliement à tous les ennemis de la France ; arborez cette cocarde tricolore, vous la portiez dans vos grandes journées. Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin , d'Italie , d'Égypte , et de l'Ouest , sont humiliés ,

leurs honorables cicatrices sont flétries! Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef; la victoire marchera au pas de charge; l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. » Je ne connais rien dans l'histoire d'aussi éloquent que cette proclamation, pour l'armée et le peuple à qui elle s'adressait. Aucune expression n'est omise qui pût prendre la nation par son faible; car nul mieux que Napoléon ne savait qu'un *grand homme* doit personnifier une *grande passion*. Il se présentait à la France comme l'image de sa vanité et de sa gloire.... On sait comment il fut accueilli.

Mais de même que le Français cherche à se rattacher par le plus de liens possibles à ce qui est au-dessus de lui, de même il tâche de donner un vernis d'importance et de grandeur à ce qui est au-dessous. Dans aucun pays les choses les plus ordinaires ne se décorent de noms plus pompeux : le plus mince cabinet de lecture est un *salon littéraire;* le perruquier à quatre sous, un *artiste;* l'apothicaire, un *pharmacien;* l'écrivain public, un *homme de lettres*. Chaque classe, en France, a pour elle-même une haute considération. « J'ai l'honneur de vous présenter mes respects, » dit un boueur. — « Et comment se porte *madame?* » reprend le chiffonnier. Le

garçon de café salue le garçon de café, et le dernier des ouvriers parle chapeau bas au compagnon qu'il rencontre. C'est ce qui fit autrefois la force des ordres et des corporations qui existaient en France; c'est ce qui donne aux associations actuelles une force qu'on chercherait vainement ailleurs; telle est la source du pouvoir immense que possédait l'ancienne magistrature et l'ancienne noblesse, et de l'influence énorme qu'exercent aujourd'hui les institutions et les hommes littéraires de la France; enfin, surtout, c'est ce qui donne aux Français, comme peuple, cet esprit d'ensemble et d'unité, si important pour une nation militaire. Ainsi, appliquée à la France, la vanité française n'est pas ridicule; appliquée aux Français individuellement, elle le devient, je l'avoue, très souvent [1]. Voyez ce vieillard, au front chauve, podagre et boitant, qui n'a plus qu'une dent noire; l'autre jour, dans un salon, il disait à une dame de ma connaissance : « Je suis très malheureux, madame; certes, je ne connais pas les usages de la société!... Je suis un

[1] Voici un bon trait de cet *aplomb* français:
Sir S. Romilly et le général S.... discutaient un point de législation anglaise. Sir S. Romilly développait son opinion. « Pardonnez-moi, » dit le général français, « vous vous trompez étrangement, mon cher Romilly; je le sais, *car* j'ai lu Blackstone ce matin. » (*Note de l'auteur.*)

homme d'honneur. Ces jeunes créatures » (et il montrait deux ou trois des plus jolies femmes) « ces jeunes créatures..... des pleurs dans les yeux..... percées au cœur par un regard.... Je me dis.... *Si je me lance*, c'est fini; mais je me retire, j'ai pitié de ces belles fleurs, qu'une douce erreur pourrait flétrir pour toujours; oui, j'ai pitié d'elles : je suis un homme d'honneur; mais ce qui me désole, c'est de voir que tout le monde n'est pas comme moi. » Le vieux gentilhomme parlait de fort bonne foi. Par une sorte de sympathie mutuelle pour leurs faiblesses, les deux sexes en France tombent joyeusement d'accord, que la vieillesse n'est point un obstacle à l'amour... et elle n'en est pas un, si la vieille femme ou l'homme âgé ont, à part leurs attraits personnels, de quoi satisfaire l'amour-propre de l'adorateur.

Que l'infame duc de Richelieu ait, à soixante-dix ans, désolé une province par ses intrigues, c'est parfaitement concevable pour qui a vu comment les femmes françaises se donnent froidement et sans pudeur à une réputation. Même aujourd'hui, lorsque cette excuse n'existe point, et seulement d'après le proverbe écossais, « gratte-moi, je te gratterai; » vous voyez souvent dans un coin retiré du salon, caqueter et roucouler deux amans sexagénaires; avec toute l'a-

dresse de vieux praticiens ils épuisent toutes les formes d'une galanterie qui, sans doute, doit s'arrêter à la forme : n'est-on pas alors tenté de se croire dans cette île dont parle Thomas Moore,

Où les lèvres ne répandent le miel qu'à soixante ans,
Et où les grand'mamans valent leur pesant d'or;

ne se serait-on pas imaginé être dans cette île, lorsqu'on vit M. de C..........d (à soixante ans) amoureux fou d'une duchesse (de même âge), tandis que madame R......r (qui n'est plus jeune), fuyant la France par jalousie de M. de C........d, complétait le malheur de son vieil amant B. C......t, qui était tourmenté à la fois par les reproches de sa vieille femme, et les dédains de sa vieille maîtresse.

Quand un peuple a une passion dominante, il est merveilleux de voir comment elle se glisse partout : nous avons remarqué l'influence de la vanité française sur le gouvernement, l'histoire, la société de la France; nous la retrouvons encore dans le commerce. Grâce à elle, s'est établi ce principe, certainement fort agréable... « Le moyen de faire sa fortune, c'est de la dépenser. » Demandez à l'éditeur de certain journal pourquoi il a des chevaux de course, il vous répondra

qu'un cheval de course est une *annonce*. Sa voiture est une *annonce;* ses dîners, *annonces;* sa maîtresse, *annonce;* et plus elle est infidèle, meilleure est *l'annonce*, bien entendu. C'est un système : un Anglais travaille à s'enrichir pour augmenter ses conforts, un Français déploie son extravagance pour faire fortune. Ainsi, la vanité se retrouve comme caractère dominant, à la cour, dans les camps, dans la boutique; elle règne partout également, à la Bourse, à la Morgue, dans les prisons. Le Français veut vivre avec ostentation [1]; sans cette condition, peu lui importe de vivre. Cette vanité est comme la plupart des passions, bonne et mauvaise, petite et grande, tantôt sublime, tantôt ridicule : somme toute, elle paraît en France plutôt bonne que mauvaise, plutôt grande que petite, plutôt sublime que ridicule. Absurde dans les salons, funeste sur d'autres théâtres, elle a fait de l'armée française l'armée la plus fameuse du monde, et de la France la nation la plus unie. Mais aussi elle a fait des Français un peuple éminemment volage, ami des changemens qui promettent beaucoup; un peuple

[1] En 1810 un clerc de notaire se tua, laissant un papier où il déclarait qu'après un examen sérieux de lui-même, s'étant senti incapable de devenir aussi grand que Napoléon, il avait mis fin à ses jours.

qui préfère le brillant au solide, et dont l'impatience ne saurait s'accommoder des systèmes qui marchent d'un pas lent et tranquille à leur perfection.

Esprit.

Mot de M. de Talleyrand. — Combien d'événemens en France ont été préparés par un *bon mot!* — La vanité est la première passion, l'esprit est le premier talent des Français : il anime presque tous leurs plaisirs ; ils rient de tout. — Le ridicule chez eux ne mène au mépris que lorsqu'il les rend eux-mêmes méprisables. — Définition de Chamfort de l'ancien régime. — Puissance de l'esprit contre un gouvernement. — Discours d'un roi citoyen, 1830. — M. Philippon et la *poire*. — Béranger, *Nain jaune*, etc. — Caricatures dramatiques. — Bons mots dans toutes les classes, à tous les âges. — Rapports entre la langue, l'esprit et les mœurs des Français. — Combien il est maintenant porté loin dans la littérature et dans la société!

« C'EST bien, c'est très bien, et tout ce qu'il faut maintenant, ce sont des feux d'artifice et *un bon mot pour le peuple.* » C'est, dit-on, avec cette phrase que M. de Talleyrand a clos une de ces révolutions qu'il a été à même de décider. *Un bon mot pour le peuple!...* parole bien digne de Périclès, lorsqu'il captivait ce peuple poli de la Grèce, auquel ressemble d'une manière frappante la nation gaie, inconstante, frivole et spirituelle, dont j'esquisse les mœurs.

Que d'événemens dans ce pays ont été préparés ou complétés par un *bon mot!* une série de *bons mots,* commencée par Voltaire, augmentée par Diderot, recueillie et systématisée par Helvétius, a détruit l'ancienne religion, sapé les fondemens du trône et bouleversé les destinées de la monarchie que Louis XIV croyait avoir fixées pour des siècles, par l'ascendant de son puissant génie. « Ce ne sont pas les dépenses générales, ce sont les états généraux qu'il nous faut, » dit d'Esprémenil; et un *bon mot* mit en mouvement la machine énorme qui roula pesamment sur cette cour de France si gaie, si élégante! — « Je ne veux pas être un cochon à l'engrais dans le château royal de Versailles, » dit le premier consul avec la rudesse et l'énergie de son caractère, et, avec les rieurs de son côté, il culbuta la pyramide spéculative de l'abbé Sieyes. — Le mot « *ce n'est qu'un Français de plus* » est mis dans la bouche du comte d'Artois, et à mesure qu'il traverse Paris, le peuple le suit enchanté de la restauration [1]. La révolution de 1830 a eu aussi

[1] Le soir de la rentrée du comte d'Artois, les membres du gouvernement provisoire, et les conseillers intimes de Son Altesse Royale, sentant la nécessité de faire quelques-uns de ces mots populaires qui pussent réussir dans l'opinion et calmer les méfiances, se réunirent en conseil. Chacun d'eux composa de son mieux une de ces phrases d'apparat, une de ces réponses

son mot : « C'est un vieux garde national qui va visiter son vieux général, » dit Louis-Philippe se rendant à l'Hôtel-de-Ville ; et ceux qui prêtèrent à Lafayette cette malheureuse phrase : « La monarchie de juillet est la meilleure des républiques, » ont fondé sur un *bon mot* nouveau, une dynastie nouvelle. Vous ne pouvez passer deux fois dans les environs du Palais-Royal, ni aller une seule fois aux Variétés, sans être frappé de cette observation, que l'esprit est le premier talent des Français, comme la vanité est leur première passion, et qu'il anime presque tous leurs plaisirs. Il leur faut de l'esprit, et non pas seulement au grand monde, non pas seulement aux beaux esprits et aux gens de lettres, mais aux prolétaires, aux classes ouvrières, hor-

qui pussent se répandre dans Paris et la France. Les uns voulaient que Son Altesse Royale parlât comme lieutenant-général du royaume, et promît des institutions ; les autres qu'elle se renfermât dans ces mots vagues et alors à la mode : « Drapeau sans tache ; panache blanc ; fils de Saint-Louis, etc. » Mais enfin une rédaction commune à MM. Beugnot et Talleyrand fut adoptée. On l'envoya à Son Altesse Royale, qui l'approuva, et elle fut consignée au *Moniteur* du lendemain, dans les termes suivans : « Messieurs les membres du gouvernement provisoire, je vous remercie de tout le bien que vous avez fait pour notre pays. Plus de divisions ! la paix et la France ! Je la revois cette France ! et rien n'est changé, excepté qu'il *y a un Français de plus*. » Cette réponse eut le plus grand succès.

(*Note de l'auteur.*)

logers, charpentiers, maçons, au peuple des métiers et des mécaniques : il leur faut de l'esprit, sous une forme ou sous une autre ; une plaisanterie, voilà l'opium qui les calme ou les inspire; qui leur donne, au retour au logis, bonne nuit et songes agréables. Pour le plaisir de rire, il n'est rien que les français ne cherchent à tourner en ridicule : mais il faut ajouter que chez eux ce ridicule ne mène au mépris que lorsqu'il les rend eux-mêmes méprisables. Malheur au gouvernement, au général, au roi, qui *sont* ridicules, car ce ridicule rejaillit sur l'armée ou la nation Française, et c'est une offense impardonnable; mais quelque ridicules qu'on les *fasse,* n'importe, ils ne perdront pas pour cela dans l'opinion.

Cet amour du quolibet n'est donc redouté que des rois et des hommes publics : ce qui fait rire les autres ne les fait pas rire. Le gouvernement en France a toujours tremblé devant une épigramme, et pâli devant une caricature ou une chanson. Lemercier dit dans son discours à l'Académie : « L'Histoire de France est écrite par ses chansonniers ! » Chamfort définissait spirituellement l'*ancien régime* « une monarchie absolue tempérée par des chansons. « Le roi et le gouvernement actuel n'ont pas été plus épargnés que d'autres. Tout le monde connaît cette

pièce de plus de quarante vers, où Jemmapes rime toujours avec Jemmappes, et Valmy avec Valmy.

Vous souvenez-vous de Jemmapes ?
Vous souvenez-vous de Valmy ?....
C'était en hiver à Jemmapes,
C'était en hiver à Valmy....
Et quoique je fisse à Jemmapes
Ce que je faisais à Valmy,
Je ne reçus, comme à Jemmapes,
Aucune blessure à Valmy, etc.

La plume ne suffisait pas pour l'attaque ; on prit les pinceaux, et on prétendit trouver de la ressemblance entre la tête de Sa Majesté et une poire : grande rumeur à la cour ; l'affaire était sérieuse, et dernièrement on poursuivit un chapelier comme prévenu d'insulte à la personne du roi, parce qu'il vendait des *casquettes* dont la forme se rapprochait du fruit séditieux. M. Philippon, l'auteur de cette comparaison diabolique, est devenu le Béranger de la révolution, et ses deux journaux, *le Charivari* et *la Caricature,* sont un peu plus à craindre que les deux chambres.

Le seul mérite de beaucoup de ces caricatures est de ramener éternellement la poire proscrite, de faire des poires avec tout, chapeau, bonnet, perruque, etc. Quelques-unes cependant ont un mérite plus relevé ; plusieurs portraits des *musiciens de la chapelle* (les députés) sont d'une

ressemblance frappante, et plusieurs autres sont des charges excellentes, vrais tableaux de mœurs, qui expliquent parfaitement la réputation de M. Philippon, et le succès de ses journaux.

Outre ces feuilles, il y a une foule d'autres petits journaux qui sont bourrés d'épigrammes, et que redoute souvent beaucoup le malheureux ministre qui achète leur silence par tous les moyens possibles. Ainsi l'on m'a dit que le premier préfet, nommé par M. G....t, était un des éditeurs du *Figaro;* et par une coïncidence singulière, le premier acte de pouvoir de ce ministre de l'intérieur fut de réclamer sa loge aux Variétés. Voilà un trait de caractère !

De même que personne ne sait mieux que M. Philippon enfoncer le poignard au sein du roi des Français, la restauration n'eut pas de plus dangereux ennemi que Béranger, le *Nain jaune* et les *Tablettes politiques.* Moins redoutables étaient les chansons sérieuses du poète, et les odes élevées où il rallumait le feu sacré de la liberté. C'étaient ses chansons légères, ses satires qui, en blessant *la vanité,* excitaient *la haine* de la nation contre des maîtres bigots et impuissans...

J'ai dit que le ridicule devient fatal seulement à ceux qui, par leur ridicule, blessent la vanité de leurs compatriotes; on en voit tous les jours une preuve singulière. A peine une pièce a-t-elle

réussi sur un grand théâtre, qu'on en fait la parodie sur un petit. Cette parodie attire la foule; on rit, on est enchanté; mais la réputation de l'auteur de la pièce n'en souffre aucunement, et le ridicule qu'on a jeté sur lui glisse sans l'atteindre.

Ces *Caricatures dramatiques*, faites sous l'inspiration du moment, ne manquent pas d'une certaine habileté. Dans l'une d'elles, qui s'attaque rudement aux dramaturges de l'école moderne, on lit :

A croire ces messieurs, on ne voit dans nos rues
Que des enfans trouvés et des femmes perdues.

Je me rappelle avoir beaucoup ri à quatre vers de *Cricri et ses Mitrons*, parodie de Henri III, une des meilleures pièces modernes, mais dont toute l'intrigue roule sur un mouchoir que la duchesse de Guise a perdu :

Mesdames et messieurs, cette pièce est morale ;
Elle prouve aujourd'hui, sans faire de scandale,
Que si chez son amant on se rend sur le soir,
On peut oublier tout.... excepté son mouchoir.

Presque tous les grands hommes de France étaient remarquables par leur esprit. Henri IV régnait par ses bons mots...... Bonaparte lui-même en faisait. Aujourd'hui c'est M. de Talley-

rand qui en a le monopole. Le caractère de M. de S.......e est bien connu : un matin il n'était pas venu à la Chambre des Pairs. « Pourquoi M. de S. n'est-il pas ici? » demanda M. de Talleyrand. — « Il est malade. » — « Ah! ah! M. S. est malade! » reprit le vieux diplomate branlant la tête; « mais qu'est-ce donc qu'il *gagne à être malade?* » — « Qui aimez-vous le mieux de moi ou de madame de....? » lui disait un jour une dame. La réponse n'était pas tout-à-fait aussi prompte que la belle questionneuse s'y attendait : « Eh bien . ajouta-t-elle, supposons que nous tombions dans l'eau toutes les deux, qui sauveriez-vous la première? — Oh! madame , » répliqua le prince, « je suis bien sûr que vous savez nager. »

Delillene pouvait souffrir qu'on écrivît les vers inédits qu'il était dans l'habitude de déclamer. Un jour que ce poète, aveugle, récitait ses compositions, madame Dubourg, qui était avec lui sur le pied d'une grande intimité, prit une petite plume de corbeau et se mit à écrire tout doucement, mais pas assez pour que Delille n'entendît la plume gratter sur le papier. Au lieu des vers qu'on attendait de lui, il continua sans changer de ton :

Et tandis que je dis mes chefs-d'œuvre divers,
Un corbeau devient pie, et me vole mes vers.

L'esprit de repartie existe en France dans les plus basses classes, comme dans les plus élevées : un jour, je me rappelle (c'était à l'époque où M. de Villèle était à l'apogée de son impopularité et où l'on croyait à tous les fantômes de tyrannie de la cour), il faisait du verglas ; je vis un pauvre diable tomber sur le pavé, et une bande de jeunes gens bien mis s'arrêter pour se moquer de lui. « De quoi riez-vous, messieurs? » dit le malheureux en se frottant les côtes, « dans ce pays-ci les pauvres gens sont toujours par terre. » Cet esprit d'à-propos se rencontre même chez les enfans. M. de Ségur nous raconte l'histoire d'un petit garçon qui assistait à la représentation de Castor et Pollux : le prince Henri de Prusse (frère du grand Frédéric) lui demanda ce que c'étaient que Castor et Pollux. « Ce sont, répondit-il, deux frères jumeaux qui sont sortis de la même coquille. — Et vous, mon garçon, êtes-vous aussi sorti d'un œuf? » — L'enfant répliqua sur-le-champ :

« Ma naissance n'a rien de neuf :
J'ai suivi la commune règle.
Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,
Car vous êtes.... un aigle. »

Sans doute on ne trouve pas tous les jours des enfans qui aient autant d'à-propos et de poésie

que Master Sebran. Mais à cet âge, il y a souvent prétention à l'esprit, lors même qu'il n'y a pas d'esprit réel ; il y a un désir d'étonner et de produire de l'effet, qui manque à nos enfans anglais. Je demandais à deux petits paysans, l'un de sept ans, l'autre de huit ans, ce qu'ils feraient quand ils seraient grands. « Moi, » dit l'un, « je serai le médecin du village. — Oh ! si mon frère est médecin, moi je serai curé ; il tuera les gens et je les enterrerai : à nous deux, nous aurons tout le village. »

Pour qui veut étudier avec soin la langue française, il est facile de voir l'action réciproque exercée par l'esprit sur les mœurs, et sur les mœurs par l'esprit. Dès que la société fut formée, dès que les deux sexes purent se mêler librement comme aujourd'hui, le mérite qui réussit le mieux en société, celui qui donna à l'amant le plus de chance de gagner le cœur de sa maîtresse, fût le mérite de la conversation ; ce fut cet heureux tour, ce choix des mots, ce piquant, ce brillant des idées, cette manière vive et gaie de mêler le sérieux à la satire, talens qui, à l'époque où éclata la révolution, étaient portés à une si haute perfection ; et ils avaient été portés si loin, parce qu'ils faisaient le charme de la société, et que par la société seule on arrivait aux honneurs. L'ambitieux de talent allait à une

soirée ou à un souper avec l'intention de briller par son esprit, comme nos orateurs vont à la Chambre des Communes pour briller par leur éloquence : il mettait à sa conversation l'attention que nous mettons à nos discours ; un bon mot menait aussi loin qu'un succès à la tribune anglaise, et la position que Pym avait conquise dans le Long parlement par ses discours, La Rochefoucauld l'avait gagnée dans la Fronde par ses épigrammes. Mais le talent qu'un sexe cultivait pour monter au pouvoir était justement celui que devait imiter et polir l'autre sexe qui, pendant le règne des maîtresses royales, fut le distributeur du pouvoir. Les femmes, à force de se mêler aux gens d'esprit du temps, finissaient par briller elles-mêmes par leur esprit ; le courtisan et la *courtisane* se formaient l'un sur l'autre. Une phrase faisait la fortune d'un homme : on regorgea de phrases remarquables ; applaudies, répétées, elles devenaient populaires, et passaient dans la langue, Ainsi, le langage s'enrichissait continuellement ; ainsi, il prenait son allure épigrammatique et sentencieuse; ainsi, il embrassait tant de bons mots et de saillies toutes faites, que bien parler français et être spirituel étaient synonymes. Cette méthode avait ses avantages,... car le mal cache toujours un germe de bien qui le corrige, ... ce genre de conversation, né

d'une cour débauchée et tyrannique, remplaçait avec succès la liberté de la presse, selon la remarque fine de madame de Staël. Une série d'événemens qui amenèrent sur la scène des hommes nouveaux, et qui ouvrirent une tout autre lice aux luttes de la politique, a produit un changement notable dans le style des écrivains, et dans la conversation de la société parisienne : elle a perdu cette forme épigrammatique, ce ton sec et bref, autrefois si général, qui n'a guère été conservé que par M. de Talleyrand, et qui tient souvent lieu d'esprit, à force d'être le langage convenu du *trait*. Néanmoins, c'est dans la société de Paris, seulement, que vous entendrez encore ces mots heureux, ces saillies imprévues, ces aphorismes piquans et philosophiques, relevés par l'élégance du tour et le bonheur de l'expression : dans ces dernières années, la littérature a gagné en force, en éclat et en relief, mais sans perdre son ancien génie : l'esprit est encore ce qui réussit le mieux en tout. Quel est aujourd'hui le prosateur le plus *populaire ?* Paul Courrier ; le poète le plus *populaire ?* Béranger; l'auteur dramatique le plus *populaire ?* Scribe ; le plus *populaire* orateur ? M. Thiers.

Gaîté et Frivolité.

La place Vendôme sous la régence et au temps de Law. — La gaîté française survécut seule aux malheurs de cette époque. — Mot de M. de Rennes. — La gaîté est-elle le bonheur? — Pourquoi les Français étaient jadis si frivoles. — Peu de changemens dans les mœurs, jusqu'à la Restauration. — Caractère du Directoire. — But de Napoléon. — Gaîté guerrière de l'Empire. — Retour des Bourbons. — Le premier changement notable date du gouvernement constitutionnel. — Statistique de M. Dupin. — Le caractère français ne s'est pas autant modifié qu'on pourrait le croire. — Les institutions d'un pays ne peuvent agir sur le caractère primitif, sans qu'il y ait réaction. — Influence de climat, de race. — Les Français seront gais tant qu'ils auront une constitution. — Le législateur sage doit plutôt chercher à perfectionner le bien qu'à déraciner le mal dans le caractère d'un peuple. — Montesquieu et Bentham aux deux extrêmes.

Voyez : un vétéran garde la colonne Vendôme, et le carrosse d'un député traverse la place ; la voiture roule avec vitesse, car l'honorable craint d'arriver trop tard pour le budget. J'aimerais mieux vous peindre cette place sous des couleurs plus vives et plus brillantes.... Tenez, voilà des tentes, non pas tentes de guerre,

la toile en est trop fine et trop blanche ; sous ces dômes gracieux , vous trouvez les coupes de Venise , les chaînes de Malte , les étoffes de Perse et la soie de l'Inde : vous marchez sur des tapis riches , moelleux , et aussi doux que la mousse. De tous côtés on vous offre le jus des oranges et des citrons embaumés ; votre pouls vient à baisser , relevez-le avec un verre de champagne ; vos lèvres sont brûlantes de fièvre , vous avez pour vous rafraîchir la glace des Pyrénées ; la nuit , le jour , des musiciens , des courtisanes , des jongleurs : point de repos , toujours de la joie et des fêtes : les beaux seigneurs , les gentilles beautés de la brillante cour de France , forment des groupes aux couleurs bigarrées... Voilà, lecteur, le tableau que je voudrais mettre devant vos yeux. Pourquoi ces tentes dressées ? pourquoi cette foule de jongleurs, de musiciens, de courtisans ? pourquoi ces grandes dames et ces hauts dignitaires qui , aux jours d'apparat , se pressent dans les appartemens royaux du régent , pourquoi sont-ils aujourd'hui confondus avec les flaneurs indolens , avec les spéculateurs tumultueux de cette place profane ! Oui , spéculateurs... C'est de ce théâtre , qui vous paraît si gai et si brillant , c'est de ce lieu fatal et sombre que la banqueroute va s'élancer aux quatre coins de la France ; c'est là que se rassemble un peuple

autrefois chevaleresque, et dégradé maintenant par une cupidité frénétique... A travers les faux semblans de la joie, et le clinquant de la richesse, dévoré par les passions honteuses de la Bourse, il regarde, semblable au frère du Bossu dans le conte arabe; il voit cet or se changer en feuilles sèches et flétries, que le vent dispersera bientôt sur les plus fertiles provinces de la France, comme autant de signes de la colère céleste. Ainsi arriva-t-il; et la nation n'eut pas seulement à regretter son or. L'honneur, que Montesquieu appelle « l'éducation d'une monarchie, » et qui était le principe vital, la force morale de la monarchie française,... cet honneur s'abîma avec le système de Law, et cette fleur de sentiment, qui se conserva pure et belle dans l'ancien régime, ne fit plus que languir, flétrie par le souffle empesté de ce voluptueux et terrible bazar.

Voilà pour l'ancienne France!... pour la France sous le règne élégant du plaisir et de la tyrannie; alors qu'elle était insouciante et joyeuse en tous temps, en tous lieux, traitant les choses les plus légères avec un air d'importance, et les plus graves avec légèreté : pour la France avec sa danse folâtre et sa noire Bastille, avec sa cour déhontée et son gouvernement banqueroutier. C'était alors qu'il fallait observer la France, si

l'on voulait voir une nation, victime destinée à l'autel, et déjà parée des guirlandes du sacrifice. Alors régnaient l'esprit et la gaîté, mais sans vertu, sans caractère, sans grandeur. La majesté de la monarchie avait suivi l'indépendance de la noblesse : toutes deux étaient parties ; c'était fini des révoltes belliqueuses de la ligue et des débauches masquées ; un système de froide licence avait succédé aux vaillantes folies des Français : elle était morte la chevalerie de ces temps d'ivresse, où la beauté jetait gracieuse et souriante le brandon de la discorde ; où l'on cherchait la lutte plutôt pour varier les plaisirs de la société, que pour changer les destinées du peuple ; où l'art du gladiateur romain avait atteint sa perfection, où l'on faisait de la mort une étude pour tomber avec grâce. Le règne du régent efféminá le caractère national, glaça l'enthousiasme, émoussa l'honneur : mais malgré les fléaux qui couvraient la France de leur aile funèbre, la gaîté française n'en fut point obscurcie un instant. Elle résista à tous les changemens, elle resta le trait distinctif de l'ancienne France ; il s'y mêlait une légèreté, un air de frivolité cavalière, que le philosophe savait prendre aussi aisément que le fat, qui était dans les manières, sinon dans les idées, qui était à la superficie, sinon au cœur de la société. La

France ne fut jamais plus gaie qu'au temps où notre poète gracieux et élégiaque [1] errait avec sa muse sur les rives de la Loire... Mais la gaîté et le bonheur sont-ils nécessairement synonymes ?...

Madame de Sévigné nous parle d'un certain M. de Rennes qui ne voulait pas faire sa barbe avant le jour de son jugement. « Je serais bien fou, » disait-il, « de soigner ma figure avant de savoir à qui ma tête appartiendra. Le roi me la dispute : quand je saurai à qui elle doit rester, alors, seulement, si c'est bien à moi, j'en aurai soin. » Cette incertitude de M. de Rennes sur sa vie, la France l'avait sur son intelligence ; aussi négligeait-elle de cultiver sa raison et de s'adonner aux travaux sévères, mâles et hardis de l'entendement. Le droit d'exercer les facultés plus élevées qui, loin de nous éloigner du bonheur, embrassent l'étude des meilleurs moyens d'être heureux, dans l'acception la plus étendue de ce mot, ce droit, par cela même qu'il n'était pas défini, semblait être proscrit. Une grande liberté d'opinion était sans aucun doute accordée à quelques philosophes du XVIII[e] siècle, dont l'influence s'augmentait encore par la nouveauté de leur tâche : mais de ces hommes, le plus exalté passa

[1] Goldsmith.

nombre d'années dans l'exil, et l'on ne doit pas oublier que le philosophe de Genève dut à la composition d'un mauvais opéra son succès le plus flatteur peut-être et le plus signalé. Voltaire, le bel esprit, le poète, le cynique, était aussi courtisan au plus haut degré; il lançait ses traits contre le trône, l'aristocratie et l'autel, sous l'abri de correspondances royales et d'amitiés de cour; il était l'écrivain le plus populaire de son temps, parce qu'il avait le moins de pédantisme; le plaisant et le gracieux de la forme faisaient passer l'importance et la gravité du fond; et les souverains avaient le bon goût de pardonner les principes populaires d'un philosophe qui prêchait avec l'aisance et la vivacité d'un page. La seule carrière sérieuse, sous la vieille monarchie, c'était l'église; et les seuls hommes de capacité qui brillèrent à cette épque, brillèrent sous la soutane. Mais encore la route des honneurs sacerdotaux traversait-elle les boudoirs de la cour, et si l'on en croit la chronique, le fier Richelieu dansa en costume d'arlequin devant Anne d'Autriche, pour gagner les faveurs de cette orgueilleuse princesse. « En Espagne, » disait un philosophe français du XVIII[e] siècle (Helvétius), « en Espagne, on demande: Est-ce un grand de première classe? en Allemagne: Peut-il entrer au chapitre? en France: Est-il bien à la cour? en Angleterre:

Quel homme est-ce ? » L'Angleterre était alors le seul pays où un homme était estimé pour lui-même, parce que l'Angleterre était alors le seul pays où un homme doué des qualités requises pour la carrière publique pouvait se créer et conserver, sans aucune aide ou secours étranger, une position dont son propre mérite donnait la mesure. Plus la position était noble, grave et indépendante, plus hauts étaient les honneurs, plus grande était l'estime générale. De là, le caractère sérieux des Anglais prit un air de noblesse, d'indépendance, une teinte de gravité plus que naturelle. Le but de l'ambitieux était le même en France et en Angleterre, le pouvoir et les honneurs (l'ambition n'a pas d'autre but) ; mais on y arrivait par des voies différentes, d'où résultait une gravité plus sérieuse chez la nation grave, et une frivolité plus gaie chez le peuple frivole. On cesse de s'étonner de l'importance que Louis XIV donnait à l'arrangement d'un cotillon, quand on se rappelle qu'il réglait lui-même, et de point en point, la carrière politique de ses courtisans. A cette époque, comme je l'ai dit, c'est par la société que l'ambitieux parvenait ; aussi faisait-il une étude particulière des grâces de la société, et surtout de l'esprit, moins pour être aimable que pour se pousser dans le monde.

« Ce jeune homme ira loin ! » disait un vieux



marquis, sur les derniers jours de Louis XIV ; « ses manières sont parfaites, et il danse fort bien. » Telle était la cour, refuge de nobles aventuriers, avides de fortune et d'honneurs que donnait seul le sourire du monarque, sourire qui était souvent le ricochet de celui de la maîtresse du roi. Telle était la cour ; et la capitale imitait la cour, et choisissait ses magistrats pour leurs manières ; et les provinces imitaient la capitale, et votaient plus de fonds aux gouverneurs qui leur donnaient les plus beaux bals [1]. Mais si une classe était gaie et frivole, le plus souvent par un excellent calcul, pour obtenir le pouvoir, l'autre était également frivole et gaie, par l'impossibilité même de l'obtenir. Les personnes plus riches, adonnées au commerce, le tiers-état, comme nous pourrions l'appeler, pour qui le terme de la carrière était l'achat d'une charge (premier échelon de la noblesse de leurs petits-fils) ; ces personnes, dis-je, avaient un air plus sérieux et un maintien plus grave ; elles se sentaient forcées d'être *respectables*, parce qu'elles n'étaient pas nobles. Mais les deux extrêmes de la société, les gens de *qualité* et la *canaille*, se donnaient au plaisir à cœur joie : la seule différence, c'est que les uns couraient au plaisir parce qu'on

[1] Madame de Sévigné.

leur fermait la porte des affaires, les autres parce que le plaisir était pour eux une affaire.

Depuis la mort de Louis XVI jusqu'à la restauration, les événemens publics, malgré leur grandeur terrible, pénétrèrent peu avant dans la vie privée : le changement dans les mœurs ne fut pas aussi profond qu'on aurait pu le supposer. Les acteurs qui prirent un rôle dans la société étaient nouveaux, le drame fut presque le même. Si la cour du Luxembourg était plus vulgaire, elle n'était ni moins frivole, ni moins voluptueuse que celle de Versailles, et Louis XV lui-même ne fut guère plus accessible aux influences de femmes que le citoyen Barras. Quant à Napoléon, sa politique était de ressusciter la mémoire de Louis XIV. Les maximes de ce règne, « qu'il fallait mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse ; » les maximes que le grand philosophe de la France [1] croyait nécessaires pour cimenter les élémens de l'antique monarchie et qui furent également réputées utiles au maintien de l'empire militaire, redevinrent à la mode : rehausser la dignité de la cour, éblouir et tromper les yeux du peuple, entourer le trône de

[1] Montesquieu.

prestiges (la Fortune devait *remplacer* la légitimité), réparer le vieux système avec des matériaux neufs, et conserver ainsi les anciennes mœurs ; telle fut la politique du premier consul, politique dans laquelle il marcha ouvertement depuis le moment où il prit le manteau impérial, jusqu'à son alliance avec la maison de Hapsbourg ; le peuple devait aimer son gouvernement pour ses fêtes, l'intérêt devait lui attacher les grands. Toute carrière indépendante était fermée, et partant, point d'indépendance dans les actes individuels ; rien par lui-même, un homme était tout par la faveur de l'empereur. Ce peu de stabilité dans une existence mal assurée et toute de sujétion, menait droit à l'insouciance de M. de Rennes, et par suite à la gaîté, à la frivolité! Les plaisirs, le luxe de l'empire, et même son despotisme, entretenaient dans la nation le caractère joyeux et sans souci du bon vieux temps ; et d'un autre côté ses victoires et ses périls jetaient sur la gaîté de cette époque aventureuse, une teinte martiale qui convenait assez bien à un peuple de guerriers, descendans des soldats de Louis XIV, et eux-mêmes conquérans de presque toutes les capitales de l'Europe.

Dans ces jours d'agitation tumultueuse où les événemens se pressaient avec une rapidité telle

que dix-sept années font un siècle pour l'histoire et la postérité, dans ces jours pleins et brillans où l'on entendait à chaque coin de rue et le cri des bulletins et le roulement des tambours, où l'existence était un rêve de combats et de gloire, la chanson suivait le soldat au bivouac [1]; dans le sobriquet d'amitié qu'il donnait à son chef (*le petit caporal*), le conscrit trouvait un dédommagement aux fatigues de la campagne, et l'amour pour Bonaparte se conserva toujours dans l'armée, lors même que les yeux de la nation s'étaient dessillés sur le despotisme et l'égoïsme de l'empereur.

Mais, comme disait le sage à Crésus, « personne ne connaît sa fortune jusqu'à la mort [2]. »

[1] Il y a un poète, chantre du soldat et gai comme lui, qui, par son génie, a le droit d'être le chroniqueur de cette époque; et, par une étrange bizarrerie, nous le voyons, barde républicain, chanter la gaîté et les gloires d'un despotisme militaire, sous l'égide de cette liberté constitutionnelle dont il méprisait la modération. (*Note de l'auteur.*)

[2] La châsse de Saint-Denis fut, au moyen âge, la cause de mille contestations. Un monastère ne se vantait pas plutôt de posséder cette précieuse relique, qu'il soulevait une masse de réclamations; comme d'habitude, la victoire était pour qui parlait le dernier, et les troupeaux des fidèles de se porter en masse à la châsse du nouveau prétendant. A la fin on trouva un cadavre qui, selon la phrase de la Chronique, était « envelopé en un drap de soie si viel, et porri, que il s'evanouissoit et devenoit poudre. » Comme de raison on déclara que c'était le véritable Saint-Denis.... De même le Comité de salut public, le Directoire,

Certes un esprit prophétique animait Vergniaud quand il comparait la révolution de 89 à Saturne qui dévore ses enfans... L'Empire tomba à son tour, comme était tombé tout pouvoir sorti de cette puissante lutte entre l'intelligence et l'ignorance ; l'Empire croula ; les Bourbons rentrèrent au palais de leurs pères ; le temple de la *gloire* (la Madeleine) fut consacré à la *religion* et la salle du sénat de Bonaparte fut occupée par les députés de la France.

De toutes les révolutions qui avaient changé les destinées de la nation, celle-ci était la plus grande, et elle devait nécessairement influer sur son caractère. Pour la première fois, depuis des siècles, le Français cessa d'être un joueur ou un coureur de dignités ; son existence ne dépendit plus d'un coup de bonheur ou d'adresse. Avec attention et talent il put presque *calculer* (et il y a une grande force dans ce mot), il put presque *calculer* son élévation régulière au premier rang dans l'État, et fonder sa grandeur sur

le Consulat et l'Empire jouirent, pour la sainteté de leur origine, d'une glorieuse réputation. Mais en l'an de grâce 1814, le parti qui finit par triompher déclara, avec des circonstances tout-à-fait semblables aux précédentes, que le *vrai saint Denis* avait été enfin découvert, et la restauration fut célébrée par des fêtes et des feux d'artifice.

(*Note de l'auteur.*)

l'opinion publique. La carrière où l'appelait désormais l'ambition, était sérieuse, solide, et demandait, comme condition de succès, du temps et de la persévérance. L'effet qui devait en résulter, pour le caractère national, ne fut pas borné seulement à ceux qui aspiraient au premier rang; c'est un des avantages du gouvernement représentatif, de répandre dans tout le pays les vertus et les talens qu'on exige dans une assemblée de députés. L'homme à qui l'on commet le choix d'un représentant de ses intérêts, commence naturellement par réfléchir sur la nature de ces intérêts, et les qualités, auxquelles il donne son suffrage, deviendront justement celles qu'il cherchera lui-même à posséder.

Ce résultat serait encore plus prompt et plus infaillible dans un pays où la presse libre publie tous les jours les débats des Chambres, et commente spirituellement chaque mot, chaque syllabe qui tombe de la tribune nationale, rôle si facile pour le critique placé en dehors des affaires.

Des causes pareilles ne pouvaient agir pendant seize ans, sans amener, jusqu'à un certain point, une conséquence naturelle, c'est-à-dire sans donner une teinte plus sévère et plus mâle au caractère de la société, qui, toujours sensi-

ble au plaisir, savait moins le concilier avec la politique et l'ambition.

Le changement dont je parle devient encore plus évident par les tables de M. Dupin, qui ont paru en 1828. Comparez les publications de 1812, 1820 et 1826, vous trouverez que la France, réduite à ses anciennes limites, publia deux fois autant d'ouvrages que l'Empire au moment de sa plus vaste étendue. Et faites attention! Pendant que cet accroissement était manifeste pour toute espèce de publication, il l'était surtout (et c'est là le fait important), il l'était beaucoup plus pour les productions qui éclairent l'esprit que pour celles qui sont destinées à l'amuser. Cette branche de la littérature, consacrée aux plaisirs de l'imagination, et qui tenait le premier rang sous l'Empire, descendit au second sous le gouvernement constitutionnel; elle produisit des ouvrages historiques, des voyages, de la biographie, et en même temps les livres de la législation gagnèrent en popularité et en considération.

Ainsi, dit M. Dupin, « par l'heureux effet de nos institutions, les goûts de la France ont perdu de leur frivolité! Les études graves ont gagné: la littérature philosophique, l'étude de la jurisprudence et des lois, la méditation de l'histoire, l'observation, la comparaison des mœurs et des

coutumes, les productions de l'art et de la nature qui caractérisent les nations contemporaines et les contrées qu'elles habitent ; voilà les objets principaux vers lesquels s'est dirigé l'esprit de la nation française. » L'écrivain de talent que je cite, préoccupé par ses idées du moment, est trop enclin peut-être à charger ses tableaux ; les Français, sous la restauration, ont perdu un peu de leur gaîté, et plus encore de leur frivolité : mais le changement n'a certes pas été aussi grand que M. Dupin nous le donne à entendre ; n'oublions pas, quand nous apportons pour preuve de leur gravité plus sérieuse le débit plus considérable des livres sérieux, n'oublions pas, dis-je, que ces productions sont devenues elles-mêmes, dans ces dernières années, plus légères et plus amusantes. Il est une foule de circonstances qui agissent continuellement pour conserver chez les Français leur caractère primitif de gaîté et de frivolité ; l'influence de la jeunesse, celle des femmes, causes et effets d'un état particulier de la société, doivent surtout entrer en ligne de compte ; rappelons-nous aussi, dans l'examen de ces conséquences du gouvernement représentatif en France, que sur trente-trois millions d'individus, il n'a pas une influence directe sur plus de deux cent mille.

Il ne faudrait pas non plus s'imaginer que les

institutions d'un pays doivent changer le caractère primitif de la nation, sans que ce caractère primitif ne réagisse fortement sur les institutions; il faut nous attendre, comme conséquence naturelle des nombreuses révolutions politiques que la France a subies, à voir long-temps les Français embarrassés de réconcilier les habitudes qu'ils ont prises sous un gouvernement despotique, avec celles qu'ils contractent sous un gouvernement constitutionnel. Le langage même, transmis de génération en génération, comme l'expression de certaines idées et de certaines habitudes, exerce à son tour une influence journalière, que ni les lois ni les traités ne sauraient effacer; le ciel, le climat, les localités ont aussi la leur. Je ne donne pas raison aux philosophes qui font dépendre uniquement de ces circonstances matérielles la forme des gouvernemens; mais sans aucun doute cette influence est réelle; nous ne pouvons nous donner arbitrairement les institutions qui nous plaisent; l'homme ne dépend pas entièrement de l'homme; il est soumis au pouvoir de la nature et de Dieu, pouvoir difficile à apprécier, mais incontestable, et qui règle les destinées de tous les peuples sur cette terre.

Les années peuvent couler, et le caractère frivole et gai des Français, altéré déjà, peut subir

encore de nouveaux changemens. La gravité, qui et venue rembrunir le front de la société, peut pénétrer plus profondément jusqu'au cœur ; le sérieux qui a gagné certaines classes de la société peut s'étendre à d'autres, et prendre des racines plus profondes. Les années peuvent couler, et ce monument majestueux, qui s'élève sur les bords de la Seine, peut retentir encore des accens éloquens de la tribune constitutionnelle; les années peuvent couler, et les portes du Panthéon se rouvrir pour les cendres des sénateurs qui ont bien mérité de la patrie ; toutes ces phases diverses peuvent se succéder. Mais tant que les gais rayons du soleil qui brille aujourd'hui, dorera les vallées de la Provence ; tant qu'il mûrira les coteaux pourprés de la Bourgogne et de la Champagne, beaucoup de ce que nous voyons maintenant restera infailliblement. Cette insouciance et ce laisser-aller joyeux, qui donnèrent une couleur particulière à la religion, à la politique, aux victoires du temps passé; qui se glissèrent dans l'église, les palais et les camps, avec leur éclat brillant et corrupteur, rendant les choses pires, mais aidant à les supporter, ces traits distinctifs doivent se conserver en grande partie ; tant que vous ne vous arrangerez pas pour que les cieux et le sol, le climat et l'atmosphère soient les mêmes, n'espérez pas que

des lois semblables produiront des effets identiques sur une race dévouée au travail, peu amie du plaisir, fanatique en affaires, en politique, en religion, et sur le peuple insouciant et incrédule, galant et actif, intelligent et joyeux philosophe, qui pose devant moi quand je laisse ma plume courir sur ce papier. Vous connaissez Procuste et son lit de fer; il avait l'obligeance de l'accommoder à la taille de tous les voyageurs, c'est-à-dire qu'il allongeait les membres de ceux qui étaient trop petits, et qu'il rognait ceux qui avaient le malheur d'être trop grands : ainsi il taillait chacun d'après son modèle. Je ne suis pas pour la philosophie de Procuste; je suis pour qu'on donne de l'instruction à tous; c'est le sol de la liberté, la terre d'où l'arbre doit germer et grandir. Mais je ne suis pas d'avis de tourmenter sa croissance ou d'entrelacer symétriquement ses branches à ma fantaisie. Qu'il germe et croisse au sein des coutumes et des mœurs; qu'il se forme et se développe librement; cette forme sera défectueuse peut-être, mais que les défauts ne soient pas grands, et je suis satisfait. Je ne veux point qu'une nation soit austère parce que dans une autre je trouve la vertu compagne de l'austérité; et je ne jette pas non plus des regards de mépris sur la frivolité que je vois accompagnée d'enthousiasme et de

grandeur. Les législateurs les plus sages, au lieu de s'efforcer de déraciner les vices d'un peuple, songent à perfectionner ses qualités. « S'il y avait, » dit le philosophe français, « s'il y avait dans le monde une nation qui eût une humeur sociale, une ouverture de cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité à communiquer ses pensées ; qui fût vive, agréable, enjouée, quelquefois imprudente, souvent indiscrète, et qui eût avec cela du courage, de la générosité, de la franchise, un certain point d'honneur, il ne faudrait point chercher à gêner ses manières, pour ne point gêner ses vertus. Si, en général, le caractère est bon, qu'importent quelques défauts qui s'y trouvent ? On y pourrait contenir les femmes, faire des lois pour corriger leurs mœurs et borner leur luxe ; mais qui sait si on n'y perdrait pas un certain goût, qui serait la source des richesses de la nation ? C'est au législateur à suivre l'esprit de la nation, lorsqu'il n'est pas contraire au principe du gouvernement ; car nous ne faisons rien de mieux que ce que nous faisons librement, et en suivant notre génie naturel. Qu'on donne un esprit de pédanterie à une nation naturellement gaie, l'état n'y gagnera rien, ni pour le dedans, ni pour le dehors. Laissez-lui faire les choses frivoles sérieusement, et gaiement les choses sérieuses ! » Montesquieu,

avec ses principes presque incompatibles avec le changement, est à un extrême; Bentham, avec sa philosophie aux formes arrêtées et universelles pour tout changement, est à l'autre extrême ; et les maximes de tous deux sont également erronées.

Crime.

Cherchons le caractère français dans les crimes de la France, comme nous l'avons cherché dans ses plaisirs. — Point de théories. — Ouvrage de M. Guerry. — Tableau des crimes dans ses cinq divisions de la France. — Le plus singulier calcul. — Influences des lois, du hasard, de l'instruction. — Influences manifestes : le climat et les saisons ; l'âge, le sexe. — Motifs des crimes. — Enfans naturels. — Suicides. — Écrits de personnes qui se sont suicidées. — La statistique de M. Guerry apprend ce qu'on a toujours appris. — Quelle est la liaison de la galanterie, de la vanité et de la frivolité des Français avec leurs crimes ? — Après avoir parlé du caractère de la France, parlons de son histoire.

Au point où je suis arrivé, je voudrais reporter mes regards en arrière sur les chapitres que je viens de terminer. Le Français paraît gai et galant, spirituel et vain ; nous l'avons vu au sein de ses plaisirs ; nous l'avons suivi au bal, à la guinguette et au théâtre ; la sombre avenue qui est maintenant devant nous conduit à.... la prison. Nous avons découvert le caractère de ce peuple dans ses amusemens, cherchons-le maintenant dans ses crimes.

S'il y a quelque vérité dans ce que j'ai déjà

dit, il semble raisonnable de croire qu'il est des qualités, des penchans et des passions qui distinguent un peuple d'un autre, et qui s'infiltrent partout, jusqu'au cœur de la législation. De plus, si mon livre a quelque mérite, c'est celui d'être écrit sans prétention d'avancer aucun dogme législatif de mon crû. Toute personne qui vit et qui lit de nos jours, doit avoir dans la tête une infinité de systèmes forcés, en économie, en politique, en morale, remplacés, chacun à leur tour, par un système nouveau, qui, paraissant le dernier, ressemble assez à la verge de Moïse dévorant la verge des Égyptiens.

Je ne puis croire, avec un des plus étranges et des plus positifs théoriciens modernes [1], que la mer a une rapide tendance à devenir de la limonade, et que la nature, en sa sagesse, a réservé un appendice caudal aux générations futures. Par suite des mêmes scrupules, je ne suis pas non plus porté à admettre que toutes les nations du monde sont douées exactement des mêmes dispositions, et doivent, en conséquence, être soumises à un gouvernement et à des institutions absolument identiques. Les divers remèdes secrets qui ont été proposés tour à tour

[1] M. Fourrier, de Dijon, le fondateur du Phalanstère, dont j'aurai occasion de parler à propos de la philosophie moderne en France. (*Note de l'auteur.*)

comme des spécifiques infaillibles de nos différens troubles civils, ressemblent, à mon avis, pour leur efficacité, à ces baumes, cordiaux et sudorifiques, que la médecine offre tous les jours à nos maux physiques, et qui guérissent également bien la pierre, la gravelle et la goutte. Quand je vois les effets produits par nos *pharmacopoles de gouvernement* et leurs pompeuses annonces de charlatans, je l'avoue, je penche vers cette croyance, que toute race, tout pays a ses qualités ou ses défauts propres, presque impossibles à déraciner, et qu'il est plus sage au législateur de chercher à les *diriger* habilement que de faire d'inutiles efforts pour les *détruire*. Mais cette théorie demande une attention continuelle à ce qui se passe autour de nous, à ce qui s'est passé avant nous ; elle demande des trésors de connaissances accumulés sans cesse, et une variation perpétuelle dans l'application de ces connaissances ; aussi ne suis-je pas surpris de la trouver moins populaire que les doctrines de cette école plus commode, qui vous donne en vingt pages *toutes* les notions possibles et nécessaires au gouvernement et au bonheur de *tous* les peuples de la terre.

Je suis conduit à ces réflexions par un nouvel ouvrage de statistique de M. Guerry (*Statistique morale de la France*), remarquable à beaucoup

d'égards, mais surtout en ce que cet habile joueur de boule renverse d'un seul coup toutes les quilles placées par les derniers faiseurs de statistique, et qu'il remet sur pied beaucoup de vieilles notions tombées en discrédit pour leur antiquité.

Des gens très sages ont prétendu que les crimes dépendaient *entièrement* des lois ; d'autres, qu'ils dépendaient *entièrement* de ce qu'ils appelaient l'instruction ; un petit nombre, philosophes encore plus déraisonnables, dans leur mépris pour toutes les règles existantes, ont préféré aux minuties du calcul le vague du hasard, et ils ont insinué, sans oser toutefois soutenir cette doctrine, que le vice et la vertu sont le *rouge et noir* de la vie, et le pur effet du hasard. M. Guerry entre en lice contre ces champions. Il divise la France en cinq régions [1] ou districts, composés

[1] *Division de la France en cinq régions.*

		POPULATION.
NORD.	Aisne, Ardennes, Calvados, Eure, Manche, Marne, Meuse, Moselle, Nord, Oise, Orne, Pas-de-Calais, Seine, Seine-Inférieure, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Somme.	8,757,700
MIDI.	Ardèche, Arriége, Aude, Aveyron, Bouches-du-Rhône, Gard, Haute-Garonne, Gers, Hérault, Lot, Lozère, Hautes-Pyrénées, Pyrénées-Orientales, Tarn, Tarn-et-Garonne, Vaucluse, Var. .	4,826,493
	A reporter. . .	13,584,193

chacun de dix-sept départemens ; il partage les crimes commis dans chacune de ces régions en deux classes : la première comprenant « les crimes contre la propriété , » la seconde « les crimes contre les personnes. » Et dans le tableau suivant, où le nombre 100 est pris comme terme, sont constatés les résultats de ses calculs.

CRIMES CONTRE LES PROPRIÉTÉS.

RÉGION.	1825.	1826.	1827.	1828.	1829.	1830.	MOYENNE.
NORD....	41	42	42	43	44	44	42
SUD......	12	11	11	12	12	11	12
EST	18	16	15	16	14	15	16
OUEST...	17	19	19	17	17	17	18
CENTRE.	12	12	13	12	13	13	12
TOTAL ..	100	100	100	100	100	100	100

	Report.	13,584,193
EST.	Ain, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Aube, Côte-d'Or, Doubs, Drôme, Isère, Jura, Haute-Marne, Meurthe, Bas-Rhin, Haut-Rhin, Rhône, Haute-Saône, Saône-et-Loire, Vosges	5,840,995
OUEST.	Charente, Charente-Inférieure, Côtes-du-Nord, Dordogne, Finistère, Gironde,	
	A reporter. . .	19,425,188

CRIMES CONTRE LES PERSONNES.

RÉGIONS.	1825.	1826.	1827.	1828.	1829.	1830.	MOYENNE.
	—	—	—	—	—	—	
NORD....	25	24	23	26	25	24	25
SUD......	28	26	22	23	25	23	24
EST......	17	21	19	20	19	19	19
OUEST...	18	16	21	17	17	16	18
CENTRE.	12	13	15	14	14	18	14
TOTAL.	100	100	100	100	100	100	100

De tous les calculs merveilleux publiés jusqu'à ce jour, celui-ci est peut-être le plus merveilleux. Quelle que soit la base sur laquelle il repose [1], on arrive à une conclusion qui n'est

	Report. . . .	19,425,188
	Ille-et-Vilaine, Landes, Loire-Inférieure, Lot-et-Garonne, Maine-et-Loire, Mayenne, Morbihan, Basses-Pyrénées, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne.	7,008,788
CENTRE.	Allier, Cantal, Cher, Corrèze, Creuse, Eure-et-Loir, Indre, Indre-et-Loire, Loire, Loir-et-Cher, Loiret, Haute-Loire, Nièvre, Puy-de-Dôme, Sarthe, Haute-Vienne, Yonne.	5,238,905
CORSE.		185,079
	TOTAL.	31,857,960

[1] M. Guerry prend pour base le nombre des personnes accu-

certes pas la moins étonnante; c'est que six années successives donnent à peu près le même résultat; et cela non point dans une seule espèce de crime, non point dans une division de la France, mais dans toutes les divisions de la France, et dans chaque classe distincte de crimes!... Ainsi se maintient entre les différentes parties du royaume un rapport criminel (si je puis ainsi parler), particulier et presque invariable, indépendant des milliers d'accidens auxquels la vie humaine est sujette, et qui ne paraissent ni l'influencer, ni le modifier réellement.

Un pareil rapport ne peut être l'effet de la législation, car la loi est partout la même en France. On ne saurait l'attribuer au hasard, car alors il ne se représenterait pas continuellement. Viendrait-il de l'instruction (je parle de celle

sées, car là, dit-il, où est un accusé, il y a dû avoir crime; mais il peut arriver aussi que pour cinq ou six accusés, il n'y ait eu qu'un seul crime commis, et *vice versâ*. C'est une des observations nombreuses que l'on pourrait faire sur l'exactitude générale de ces sortes de tables. Néanmoins la méthode de M. Guerry paraît aussi bonne qu'une autre; car en prenant les condamnés pour base, ce ne serait que changer d'erreur. D'ailleurs les documens du ministre de la justice ne sont pas pris autrement. Il est à regretter que nous n'ayons pas sous les yeux tous les élémens qui ont servi pour ces tables, si elles étaient exactes, ce serait l'œuvre d'histoire et de législation la plus importante qui ait jamais paru. (*Note de l'auteur.*)

qu'entendent d'ordinaire les faiseurs de statistique[1])?

Pour apprécier cette dernière influence et connaître le nombre d'habitans qui reçoit de l'éducation, M. Guerry prend la liste des conscrits envoyés au ministre de la guerre, comme sachant lire et écrire; puis, avec les cinq divisions dont j'ai parlé, il trace trois cartes de la France par départemens; l'une représente par des chiffres l'état de l'instruction, l'autre le nombre des crimes contre les personnes, la troisième le nombre des crimes contre la propriété; il compare ces cartes, et il arrive à cette conclusion que les crimes contre les personnes sont les plus fréquens en Corse, dans le Sud-Est et dans l'Alsace, où le peuple est le plus instruit, et qu'ils sont les plus rares dans le Berri, le Limousin et la Bretagne, où l'ignorance est la plus grande.

Quant aux crimes contre la propriété, c'est une règle presque invariable que la quantité des délits est en raison directe de l'instruction. A moins que M. Guerry ne se soit trompé complètement, il paraît certain que si l'instruction n'augmente pas le nombre des crimes, ce qui peut fournir matière à discussion, il n'y a aucune raison de croire qu'elle le diminue. Le fait

[1] *Voyez* les tables curieuses de statistique de M. Guerry.



est que ni par la voie qu'a suivie M. Guerry, ni par aucune autre, il n'est possible d'arriver par la statistique à l'appréciation de la valeur réelle de l'instruction.

Sous cette dénomination « ceux qui savent lire et écrire » on comprend et ceux qui épellent, et ceux qui barbouillent un griffonnage indéchiffrable, sous les yeux d'un magister de village, et ceux qui ont reçu tous les bienfaits d'une éducation scolaire et libérale. « Lire et écrire » est pour les uns le dernier degré de l'échelle des connaissances; c'est le premier pour les autres. Science importante, je veux bien l'admettre, quand elle facilite l'accès aux autres études, mais presque inutile lorsqu'elle se borne à un mouvement difficile et machinal des doigts et des lèvres : cette définition de l'instruction est donc tout-à-fait fausse et ridicule, appliquée indistinctement à tous les départemens. Dans telle province où l'on compte seulement deux cents personnes sachant lire et écrire, souvent il y en a qui ont reçu les bienfaits de l'éducation deux fois plus que dans telle autre où l'on trouverait quatre cents écrivains et liseurs de cette force. D'ailleurs, en supposant même, ce que nous ne faisons pas, qu'un Breton ait une écriture aussi bonne et lise avec autant de facilité qu'un Provençal, et qu'ils ne sachent pas autre chose,

pour croire qu'un degré semblable d'instruction amènera des résultats identiques, il faudrait nécessairement que tous deux eussent les mêmes dispositions, le même tempérament, la même force d'esprit et de corps. S'il y a entre les hommes une différence autre que celle du plus au moins dans la connaissance des lettres de l'alphabet, comment, au nom de Dieu! espérez-vous décider si leur conduite tient à cette différence spéciale dans leur manière de lire et d'écrire? En un mot, lors même que nous pourrions apporter dans nos calculs l'exactitude la plus rigoureuse, calculs que nous sommes forcés d'asseoir aujourd'hui sur les fondemens les plus vagues, nous serions, je le crains, toujours aussi loin de la vraie conclusion, but des recherches de tous ces Don Quichottes de la statistique.

Ce n'est pas seulement d'après les tables de M. Guerry que je crois à la probabilité et à la justesse de ses résultats; personne encore n'a jamais prétendu qu'en Italie, le pays le plus avancé pour la civilisation au moyen-âge, les crimes fussent plus rares, et je n'accorde pas grande confiance au philosophe qui soutient que l'instruction, tout en développant les passions, est un moyen de les réprimer, et que là où les désirs sont plus nombreux il y a plus d'abstinence et de modération. Il y aurait plus de franchise et

de sagesse à l'avocat des lumières à prendre une base plus large et un point de vue plus étendu ; de reconnaître l'existence simultanée des deux principes qui, de tout temps, ont partagé le monde ; d'admettre que les sources du plaisir et du pouvoir sont aussi celles du crime et du vice ; que le bien est toujours mêlé de mal ; que le bien existe là où le mal ne prédomine pas ; car la nature est gouvernée par une seule loi, et le torrent de la civilisation ressemble à ce fleuve mystérieux qui cache dans ses ondes et le crocodile et le riche limon qui fertilisera le sol [1].

Si l'éducation est un avantage, ce n'est pas parce qu'elle empêche les hommes de commettre des crimes, mais parce qn'elle ajoute à leurs

[1] Mes idées sont tellement en harmonie avec le passage suivant, que je ne puis m'empêcher de le citer. « Du reste, nous disons à cette occasion notre opinion tout entière, sur l'influence de l'instruction. Ses avantages nous paraissent infiniment supérieurs à ses inconvéniens. Elle développe les intelligences et soutient toutes les industries : elle protège ainsi la force morale et le bien-être matériel des peuples. Les passions qu'elle excite, funestes à la société quand rien ne les contente, deviennent fécondes en avantages, lorsqu'elles peuvent atteindre le but qu'elles poursuivent. Ainsi l'instruction répand, il est vrai, parmi les hommes quelques semences de corruption, mais c'est elle aussi qui rend les peuples plus riches et plus forts. *Chez une nation entourée de voisins éclairés, elle est non seulement un bienfait, mais une nécessité politique.* » Beaumont et Tocqueville, *Du système pénitentiaire aux États-Unis.* (*Note de l'auteur.*)

jouissances sans accroître leurs vices dans la même proportion; mais si elle ajoutait à nos fautes plus qu'à notre bonheur, s'il en était ainsi, c'est à nous-mêmes qu'il faudrait nous en prendre, c'est à l'insuffisance de notre éducation, à cette croyance absurde qu'il suffit de savoir lire et écrire, et qu'après cela nous pouvons nous croiser les bras et nous reposer sur ce chef-d'œuvre. Autant vaudrait dire que si nous pouvions amener la rivière dans nos terres, il serait parfaitement indifférent de la faire arriver au moulin ou de la laisser inonder le champ de blé.

Par l'instruction, nous créons une force qui, abandonnée à elle-même, peut produire plus de bien que de mal; qui produira toujours du bien mêlé de mal, mais qu'il est toujours de notre devoir de conduire et de diriger pour qu'il en découle autant de bien et aussi peu de mal que possible [1], et si nous souhaitons assurer nous-

[1] Je fus assez surpris d'entendre dernièrement lord Brougham citer l'excellent ouvrage de MM. Beaumont et Tocqueville, pour prouver qu'il suffit de détruire l'ignorance pour empêcher les crimes. Que disent ces messieurs? « On peut croire qu'un pays qui a des débouchés pour son industrie et son agriculture, commettra moins de crimes qu'un autre pays jouissant des mêmes avantages, sans avoir le même degré de lumières. *Cependant, nous ne pensons pas que l'on puisse attribuer à l'instruction la proportion moindre des crimes dans le Nord,* parce que dans le Connecticut, où elle est beaucoup plus répandue que dans

mêmes ses résultats, si nous voulons la voir de loin, la régler et jouir de ses effets, il nous faut non seulement *nourrir l'esprit*, mais encore *former le caractère*; donner non seulement des idées, mais une éducation aussi morale qu'intellectuelle; enfin, il faut que nous inspirions aux hommes de grands desseins et de nobles désirs, en même temps

l'état de New-York, les crimes *augmentent* avec une effrayante rapidité; et si on ne peut en accuser les lumières, on doit du moins reconnaître qu'elles *ne sont pas un frein.* »

Voilà ce que disent MM. Beaumont et Tocqueville sur les effets de l'instruction en général dans l'Amérique : mais il y a en Amérique des établissemens où l'on fait avec l'instruction des épreuves, non seulement sur l'enfant qu'on veut élever dans la vertu, mais sur celui qui est déjà tombé dans les voies du vice, et, chose bizarre, l'éducation donnée aux jeunes condamnés dans les maisons de refuge, produit chez eux un effet qui n'est pas généralement produit par l'éducation sur la société. Pourquoi cela? Parce que dans ces établissemens, on soigne surtout la morale, parce qu'on songe moins à charger la mémoire qu'à élever l'ame, à former, à rendre meilleur le caractère. « Ne mens pas, et conduis-toi aussi bien que possible! » telles sont les paroles simples que l'on adresse aux enfans qui entrent dans ces maisons; chez eux, on ne permet pas de rapporter; toutes les punitions corporelles sont proscrites : « La discipline de ces établissemens est toute morale, et repose sur des principes qui appartiennent à la plus haute philosophie. Tout tend à y relever l'ame des jeunes détenus, et à les rendre jaloux de leur propre estime, et de celle de leurs semblables : pour y parvenir, on feint de les traiter comme des hommes, et comme les membres d'une société libre. » J'invite mes lecteurs à lire avec attention cette partie de l'ouvrage de MM. Beaumont et Tocqueville, page 26, *Du système pénitentiaire*. (*Note de l'auteur.*)

que nous stimulons leurs efforts et que nous aplanissons pour eux les voies de l'ambition.

Mais laissons cette discussion générale, et revenons à la question plus directe qui nous occupe. D'après les présomptions que je hasarde, d'après les tableaux que j'ai donnés et les cartes de M. Guerry, il semble qu'en France il existe une ou plusieurs influences que le hasard ne domine point, qui sont indépendantes et des lois et du mode d'instruction quel qu'il soit; que cette influence règle les crimes ainsi que leur distribution, non seulement pour leur nombre, mais aussi pour leur genre.

Quant à l'action que peuvent exercer les particularités de race, les habitudes, fruit de vieilles institutions, les différences qu'apporte la richesse ou la stérilité du sol, la constitution physique d'une province, ses plaines ou ses montagnes, la communication des rivières ou le manque d'eaux; quant à l'action de toutes ces circonstances qui modifient chacune les passions, les penchans, les poursuites, les besoins, et par conséquent les crimes d'une population variée, M. Guerry déplore le manque de matériaux suffisans pour ses calculs, et nous laisse dans des doutes [1] que je

[1] Mais ce que la statistique n'a pu faire avec ses tables, le poète l'a fait avec ses chansons, et le peuple avec ses proverbes. (*Note de l'auteur.*)

ne me trouve pas en état de dissiper. Au milieu de ces incertitudes, nous savons seulement que la France, en dépit de son système d'unité, présente encore une variété infinie de races distinctes par leur langage, leurs préjugés et leurs mœurs, et que ni les lignes et les cercles de l'abbé Sieyes, ni la politique terrible de *la Montagne*, ni le génie de centralisation de Bonaparte, n'ont pu donner au Normand lent et grave le caractère vif et joyeux du chevaleresque enfant du Béarn.

Les résultats auxquels nous sommes arrivés avec la statistique de M. Guerry sont purement négatifs; elle ne prouve pas ce qui *est*, mais elle prouve suffisamment la *non-existence* de ce que d'autres avaient prétendu *exister*. M. Guerry a donc complètement renversé la doctrine du hasard; il n'a pu nous montrer l'action du gouvernement; il n'a pas contesté d'une manière satisfaisante les effets de l'instruction; il nous a laissés tout-à-fait dans le doute sur les influences diverses qui modifient et doivent modifier les actions humaines, mais il nous donne sur quelques influences visibles des renseignemens curieux que je crois devoir consigner ici : celle du climat, par exemple; celle des saisons, qu'il n'a pas rattachées l'une à l'autre, et que je ne séparerais pas. Observez en effet que les crimes contre les personnes sont toujours plus nombreux

en été, tandis que ceux contre la propriété le sont beaucoup plus en hiver; et de même, pour les crimes commis dans le Midi, ceux contre les personnes sont plus multipliés que ceux contre la propriété, tandis que pour le Nord la proportion est inverse. En comparant les cartes de M. Guerry, on peut établir comme règle générale que partout où les crimes contre les personnes se multiplient, ceux contre la propriété sont dans une proportion décroissante [1].

Mais l'influence de l'été et de l'hiver est plus fortement tranchée et plus exacte dans ses retours que celle du climat, celle du Nord ou du Midi.

Sur cent personnes par an condamnées pour atteinte à la morale publique.

Années :	1827.	1828.	1829.	1830.	Moyenne.
	36	36	35	38	36

pendant les trois mois d'été.

[1] Il faut en excepter l'Alsace et les départemens de la Corse, de Seine-et-Oise, de la Moselle et de la Lozère, où ces deux espèces de crimes sont en proportion égale. Les attentats à la pudeur sont pour un sixième dans les crimes commis ; les crimes contre la propriété sont près des trois quarts du nombre total, qu'on peut évaluer à cinq mille trois cents par année ; les vols domestiques y sont compris pour un quart. Dans les dernières années, il y a eu augmentation dans le nombre des crimes contre la propriété, et diminution dans celui des crimes contre les personnes. (*Note de l'auteur.*)

Sur cent blessures ou plaies.

Années :	1827.	1828.	1829.	1830.	Moyenne.
	28 .	27 .	27 .	27	28

pendant les trois mois d'été [1].

[1] Mais la différence entre le Nord et le Midi de la France devient encore plus remarquable, si après les avoir comparés entre eux, on compare ensuite la France avec l'Angleterre.

La population de l'Angleterre et du pays de Galles est à peu près la moitié de celle de la France, et je puis dire hardiment que le nombre total des crimes y est plus du double. Mais dans cette somme si supérieure, le viol ou tentative de viol ne s'y trouve que pour un, et en France pour trois; le meurtre ou tentative de meurtre, pour un, et en France pour six; prenez les infanticides seulement, vous aurez, pour la France, cent dix-huit, et trente pour l'Angleterre, quoiqu'ils aient été plus fréquens que jamais en 1829, 1830 et 1831. Est-ce la sévérité de notre Code pénal qui produit cette différence? Non pas, car depuis que la peine capitale est devenue plus rare chez les Français, le nombre des crimes contre les personnes a diminué. On ne saurait conclure avec exactitude de deux pays dont les lois et la police se ressemblent si peu. Mais malgré cela, on trouvera entre eux la même différence qu'entre le Midi et le Nord de la France. Il y aura chez nous plus de crimes contre la propriété, moins contre les personnes, et en définitive un total plus considérable. (*Note de l'auteur.*)

INFLUENCE DES SAISONS *.

A. — CRIMES CONTRE LES PERSONNES.		Sur 1,000	Sur 1,000
Hiver	Décembre	82	— 221
	Janvier	90	
	Février	70	
Printemps	Mars	85	225
	Avril	78	
	Mai	92	
Été	Juin	99	+ 283
	Juillet	89	
	Août	95	
Automne	Septembre	88	241
	Octobre	75	
	Novembre	78	
	Total	1,000	1,000

B. — CRIMES CONTRE LA PROPRIÉTÉ.		Sur 1,000	Sur 1,000
Hiver	Décembre	102	+ 279
	Janvier	96	
	Février	91	
Printemps	Mars	94	236
	Avril	75	
	Mai	77	
Été	Juin	78	— 231
	Juillet	71	
	Août	82	
Automne	Septembre	80	254
	Octobre	85	
	Novembre	89	
	Total	1,000	1,000

Les crimes contre les personnes sont pour un quart dans la totalité des crimes commis tous les ans.

* Dans ce tableau, le signe algébrique + indique le *maximum*, et le signe — le *minimum*.

Ainsi, on ne saurait contester ni l'influence de l'atmosphère, ni celle du climat, ni celle des saisons, sur les crimes, et ce sont ces résultats propres à la France qui la séparent en quelque point des autres pays, et qui distinguent ses différentes divisions les unes des autres.

Mais l'action de l'âge et du sexe sur les crimes en France offre surtout un vaste champ aux recherches sur les mœurs, les habitudes et le caractère des Français.

On peut tirer plusieurs conclusions intéressantes d'un tableau de statistique fort curieux; comme il est naturel de le supposer, la plus grande partie des crimes est commise par les deux sexes, entre vingt-cinq et trente ans, lorsque les facultés sont dans tout leur développement et les passions dans toute leur force. Les meurtres deviennent de plus en plus fréquens de vingt ans à cinquante; les faux suivent la même progression ascendante, et plus loin encore jusqu'à soixante-dix ans et au-delà. Parmi les crimes commis par des personnes plus que sexagénaires, le fait le plus frappant est la proportion énorme des violences exercées sur des enfans. Sur mille crimes de 50 à 60 ans, on compte 98 violences sur des enfans; de 60 à 70, 166; de 70 à 90 et plus, 318.

Ce crime est trois fois aussi fréquent qu'aucun

autre chez les vieillards, et l'on voit ici ce qui arrive dans les maladies de toute espèce ; plus la digestion se fait mal, plus grand est l'appétit.

Nous sommes conduits à examiner l'influence des sexes, et nous trouvons cette conclusion bizarre que les violences sur les adultes sont en seconde ligne [1] chez les jeunes gens, et que les violences sur des enfans sont en première chez les vieillards.

Depuis le premier pas jusqu'au dernier, depuis l'entrée dans la vie jusqu'au jour du départ, l'influence des sexes, dans toutes ses merveilleuses variétés, depuis la passion physique jusqu'à la dépravation morale, domine en France toutes les actions humaines, et fait ressortir ici d'une manière plus sérieuse une foule des traits de caractère dont j'ai parlé ailleurs d'un ton plus léger.

Ce n'est pas tout : nous trouvons que pour les crimes commis en Angleterre et dans le pays de Galles, les femmes sont dans la proportion de un à cinq ; en France, elles sont dans la proportion de un à trois.

Cette différence en moins chez les femmes ne paraît pas reconnaître pour cause leur innocence

[1] Je parle des crimes contre les personnes.
(*Note de l'auteur.*)

plus grande, mais leur plus grande faiblesse. En effet, à mesure qu'un crime devient plus facile à commettre, il se renouvelle plus souvent dans un rapport direct, et là surtout où l'on s'attendait moins à le rencontrer, c'est-à dire sous le toit d'un maître, d'un père et d'un époux. Les deux cinquièmes des vols des femmes sont des vols domestiques; ceux des hommes comprennent un cinquième seulement. Il y a un meurtre sur vingt, une attaque à main armée sur vingt-cinq [1]; la femme est coupable d'un tiers des parricides, d'une moitié des empoisonnemens; et lorsqu'un homme ou une femme conspirent contre la vie d'un autre, le complice, s'il est pris dans la famille, sera presque certainement une femme (M. Guerry); tant il est ennemi du repos et de la nullité ce sexe nerveux et irritable qui tantôt empoisonne un époux, tantôt intrigue pour un amant, tantôt réclame hautement l'égalité des droits, tantôt écrivaille dans le « *Livre rose!* » La nature des femmes françaises est toujours la même : elle les conduit quelquefois à la gloire et quelquefois aux galères.

M. Guerry poursuit son analyse, et passe à l'examen des motifs des crimes.

[1] L'infanticide est le crime le plus commun chez les femmes.

Dans mille crimes, empoisonnemens, meurtres, assassinats et incendies, les motifs sont ainsi distribués :

Haine et vengeance.	264
Trouble de ménage	143
Querelles dans les maisons de jeu.	113
Adultère	64
Débauche, concubinage, séduction.	53
Jalousie	16

La haine et la vengeance donnent le *maximum*, et la jalousie le *minimum*. Remarquez, un des crimes les plus communs en France est le viol, et le plus faible aiguillon du crime est la jalousie. Cependant l'adultère entre comme cause pour une grande proportion (trente-cinq sur cent); mais les crimes qu'il engendre ne sont pas l'effet de la jalousie; ce n'est pas l'offensé qui se venge, c'est l'offenseur; ce n'est pas le trompé, c'est le trompeur qui commet un second crime comme conséquence du premier. Clytemnestre est la tragédie bourgeoise de la vie privée : trois fois sur cinq ce sera la femme adultère et son complice qui conspireront contre la vie de l'époux trahi [1].

[1] Je recommande les tables de M. Guerry comme antidote aux romans du jour et aux doctrines favorables à l'adultère, que les maris de nos jours écoutent si volontiers. (*Note de l'auteur.*)

La débauche, le concubinage et la séduction causent presque autant de crimes que l'adultère; mais ici c'est la vie de la femme, comme dans l'adultère celle du mari, qui est le plus menacée. Une maîtresse constante est un fardeau; on adore une inconstante; la liaison qu'on forme par inclination est regardée sous un point de vue tout autre que celle que l'intérêt dicte d'ordinaire. L'infidélité d'une maîtresse excite plus de haine et de colère que l'infidélité d'une femme. Quoi qu'il en soit, parmi les femmes mariées, l'infidélité n'expose leur vie que dans la proportion d'un sur trente-trois; parmi les maîtresses, c'est un sur six. Il est amusant d'avoir ces faits sous les yeux; il est instructif de les communiquer à ces femmes mariées qui vous déclarent que la légèreté de leur nature les rend ennemies des liens du mariage. Je me permettrai de leur dire que si elles réussissent dans leur projet d'émancipation, leur inconstance mettra leur vie en danger six fois plus.

Recherchons maintenant le nombre des enfans naturels et des suicides qui se lie au même état de société, au même caractère, aux mêmes passions des Français.

Le nombre annuel des enfans naturels est 67,876 (34,708 garçons, 33,168 filles). Le département de la Seine, dont la population est un

trente-deuxième de la population totale de la France, donne un sixième des enfans naturels; et un tiers des Parisiens seraient aujourd'hui des bâtards sans la malheureuse destinée des enfans illégitimes; les trois-cinquièmes de ces enfans sont abandonnés par leurs parens, et un sur trois meurt avant d'atteindre la troisième année. Où il y a plus d'hôpitaux l'on compte moins d'infanticides; mais ces établissemens, qu'on pourrait accuser d'encourager le libertinage et de diminuer la population, font ce que la loi défend de faire aux parens, ils tuent l'enfant; le crime de l'individu retombe sur la tête de l'État. Duplicité misérable! On punit la mère pour son crime, on loue le gouvernement pour son humanité[1].

Tels sont les maux de la charité mal appliquée.

Benefacta malè collocata, malefacta existima.
(TERENT.)

Le nombre des suicides de 1827 à 1830 est de 6900, c'est-à-dire à peu près 1800 par an; et, comme pour les enfans naturels, le département de la Seine y contribue pour un sixième. On compte dans le Nord plus de suicides, et

[1] Il paraît que dans le Nord, où l'instruction est le plus répandue, il y a plus d'enfans naturels.—Les prostituées viennent surtout du Nord. (*Note de l'auteur.*)

moins dans le Midi ; c'est juste l'inverse de ce qui a lieu pour les meurtres et les assassinats. Une loi qui paraît invariable [1], c'est que dans les provinces où l'on est le plus tenté de tuer les autres, on est le moins tenté de se tuer. Chose bizarre, la somme des suicides en un an égale presque celle des crimes commis contre les personnes [2], et est au moins triple de celle des meurtres et des assassinats (à part les infanticides) ; en sorte que si l'on trouve un cadavre, et si l'on cherche la cause de la mort, il y a trois à parier contre un que l'individu est mort de sa propre main plutôt que de celle d'un autre.

Il est à peine nécessaire de faire observer que la somme réelle des suicides doit être de beaucoup inférieure à celle qui est fournie par les documens officiels. M. Guerry a donné un tableau des sentimens divers qui animaient les individus au moment où ils se sont privés de l'existence. Ce tableau est formé d'après les papiers trouvés sur eux après la mort.

Tantôt, « ils craignent de manquer de courage. » — Tantôt, « ils sentent qu'ils ne tiennent plus à rien sur la terre. » — « Ils sont dégoûtés de la vie. » — « Ils insultent les ministres

[1] Excepté en Alsace et en Provence.
[2] Suicides, 1800 ; crimes contre les personnes, 1865.

de la religion. » — « Ils ont des pensées de débauche et de libertinage. » — « Ils veulent que leurs lettres soient publiées dans les journaux. » — « Ils se vantent de mourir hommes d'honneur. » — « Ils donnent des instructions pour leur enterrement. »

Voyez ce que contiennent toutes ces phrases! Voyez la vanité, la frivolité qui ne s'arrête pas même en face de la tombe! Voyez les passions, si légères, si ridicules, si fortes.... les passions qui arment la main d'un pistolet et qui dictent au même moment un paragraphe au *Constitutionnel!.....* [1]

Sentimens exprimés dans les papiers laissés par les suicidés.

VILLE DE PARIS.

Ils jouissent de leur raison.

On a le droit de se délivrer de la vie, quand la vie est un fardeau.

Ils se sont décidés après beaucoup d'hésitation.

Tortures de leur esprit.

Leurs idées étaient confuses.

Horreur inspirée par l'acte qu'ils vont accomplir.

Préoccupés des peines qu'ils vont souffrir.

Crainte de manquer de courage.

Aveu d'un crime secret.

[1] C'est ce journal que les suicidés choisissent, je ne sais pourquoi, pour annoncer leur mort. (*Note de l'auteur.*)

Regret d'avoir cédé à la tentation.
Prière du pardon.
Désir d'expier un crime.
Ils ne tiennent plus à rien sur la terre.
Dégoût de la vie.
Reproches à des personnes dont ils croient avoir droit de se plaindre
Expression d'amitiés pour des personnes, etc.
Adieux à leurs amis.
Désir d'obtenir les prières de l'église.
Insulte aux ministres de la religion.
Foi en une vie future.
Pensées de débauche et de libertinage.
Matérialisme.
Prière de ne pas donner de publicité à leur suicide.
Désir qu'on publie leurs lettres dans les journaux.
Réflexions sur les misères de la vie humaine.
Croyance dans la fatalité.
Prière à leurs enfans de leur pardonner le suicide qu'ils vont accomplir.
Meurent hommes d'honneur.
Regrettent de ne pouvoir témoigner leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs.
Parlent d'espérances qu'ils voient s'évanouir.
Regrets de la vie.
Prière à leurs amis d'accorder une larme à leur mémoire.
Regrets de quitter un frère, etc.
Prière de cacher à leurs enfans la nature de leur mort.
Inquiétudes pour l'avenir de leurs enfans.
Incertitude d'une vie future.
Ils recommandent leur ame à Dieu.
Confiance en la divine merci.
Instructions pour leur enterrement.
Prière à des amis de garder une mèche de cheveux, un anneau en leur mémoire.
Désir d'être enterrés avec une bague ou un autre souvenir.
Comment ils voudraient être enterrés.

Crainte d'être exposés à la Morgue.
Réflexions sur ce que deviendra leur corps.
Désir d'être portés droit au cimetière.
Prière d'être enterrés avec les pauvres.

M. Guerry a une nombreuse collection de ces papiers : leur publication, toute simple, serait du plus haut intérêt.

Tout homme, peu habitué à ces sortes de recherches, s'imaginerait à peine que le mode du suicide est réglé par l'âge d'une manière aussi exacte et aussi invariable que les saisons par le soleil. Et cependant il en est ainsi, si l'on peut en croire M. Guerry.

Dans la jeunesse, on se pend ; dans l'âge mûr, on se brûle la cervelle ; dans la vieillesse, on revient à la pendaison.

Je suis entré dans de si longs détails sur l'ouvrage de M. Guerry, parce que cet habile calculateur a essayé de poser des règles certaines sur des points de morale et de jurisprudence, où l'on s'était jusqu'alors contenté des plus vagues assertions ; ses efforts, heureux ou malheureux, méritaient toute notre attention ; et, de plus, je me sens fort disposé à admettre la plupart de ses conclusions. Ce n'est pas que ses calculs m'inspirent une confiance aveugle, je n'ai pas tant de foi dans la statistique. Mais dans ce cas, les résultats auxquels il est arrivé sont ceux que don-

neraient les lois ordinaires de la nature et l'observation.

Un philosophe historien a dit que les statues, les monumens, les arcs de triomphe, ne devaient être regardés comme des témoins irrécusables, que s'ils rappelaient des événemens dont la vérité fût probable. J'en dis autant des chiffres des faiseurs de statistique, par la nécessité où ils sont de puiser à des sources très incomplètes. Mais que prouve M. Guerry? Ces faits dont il nous démontre la probabilité, nous les savions bien des siècles avant ses tables : c'est la femme coupable ou le mari infidèle qui, dans quatre-vingt-quatorze cas sur cent, ajoutent le meurtre à l'adultère. Le profond auteur du Prince a deviné sur une grande échelle ce que M. Guerry vient d'établir sur une petite.... Ce dogme, trop beau pour être vrai, que la richesse et l'instruction sont incompatibles avec le crime, est contredit à chaque page de l'histoire des mœurs du genre humain ; il est réfuté par les chiffres ; et cependant c'est seulement aussi d'après des chiffres qu'on oserait le soutenir.

Les premiers philosophes et les premiers législateurs ont condamné, au nom de la politique et de la morale, ces désordres des deux sexes, sur lesquels Christ a mis le sceau de la réprobation divine, et qu'on nous représente aujour-

d'hui, pour la millionième fois, comme contraires au bien-être de la société. L'influence des races et du climat est une doctrine aussi ancienne que la séparation des fils de Noé. On s'étonne de la marche lente de l'intelligence, quand on voit qu'il faut à des maximes si vieilles et si banales la consécration d'une autorité nouvelle.

Ce que je viens de dire est pour les faits qui regardent le genre humain en général; pour ceux qui ont rapport à la France en particulier, les calculs de M. Guerry se trouvent presque entièrement d'accord avec les conclusions données par une observation rationnelle. Il nous montre la population du Nord active et industrieuse; celle du Midi, indolente, passionnée, charitable; celle du centre ignorante, honnête, et attachée aux liens de famille; tandis qu'à Paris on trouve, et l'on devait s'y attendre, un peuple généralement sensuel et qui se dégoûte facilement de la vie. Voilà ce que nous apprennent ses tables, et ce que nous aurions dit sans les voir.

Je n'entends pas déprécier par ces réflexions le mérite des ouvrages de statistique, ils ont sans doute une valeur réelle; mais trop de gens aujourd'hui sont aveugles aux défauts de cette méthode : émerveillés lorsqu'on leur prouve une vérité par des chiffres, ils croient à l'erreur

étayée aussi sur des chiffres, et ils se laissent aller continuellement au trivial, au superficiel, à l'absurde, parce qu'ils ne croient pas que rien puisse être trivial, superficiel et absurde avec une forme sérieuse et érudite [1].

Les philosophes du dix-huitième siècle, si matériels qu'ils fussent, ne l'étaient point encore autant que nous. Aujourd'hui, tout raisonnement doit parler aux sens; une doctrine est nulle et sans valeur si elle ne s'avance pas hardiment, soutenue par des chiffres. L'orateur, le philosophe, et même le romancier, s'adressent « aux *faits*. » Sans aucun doute, les faits sont la base nécessaire des vérités générales ; mais des chiffres ne sont pas toujours des vérités : des chiffres qu'on ne peut contester sont très souvent contredits, en politique comme en science, par les absurdités mêmes qu'ils prouveraient. Prenez un exemple : d'après un subside accordé à Philippe de Valois en 1328, il semblerait qu'il y avait à cette époque huit millions de familles dans les pays dont se compose aujourd'hui la France ; huit millions de familles à quatre personnes pour chacune (et c'est

[1] Combien de fois un pays ou une manufacture se trouve dans cette position singulière si spirituellement décrite par le pauvre Pope, lorsqu'après la visite du docteur, il se tournait vers son ami pour lui dire : « Hélas ! mon cher, je me meurs, en allant toujours de mieux en mieux ! »

une évaluation modérée) donneraient un total de trente-deux millions d'habitans, c'est-à-dire la population actuelle. Voltaire cite cette absurdité ; et c'est une entre mille.

Mais le livre de M. Guerry est, par le talent de son auteur et la conscience des recherches, le meilleur ouvrage de statistique qui ait paru, et de long-temps on n'en publiera un pareil sur la France.

Revenons à notre première idée: jusqu'à quel point ce que M. Guerry dit des crimes s'accorde-t-il avec ce que j'ai dit des plaisirs des Français ?

Ne trouvons-nous pas de lien entre la galanterie dont j'ai parlé plus haut, et les crimes dont je parle ici? Ne ressort-il aucune remarque de ces violences des jeunes gens sur les adultes, de celles des vieillards sur les enfans ; de ces empoisonnemens des femmes adultères, de cette mortalité effrayante des enfans trouvés ? La vanité dont j'ai dessiné les traits est-elle sans rapport avec la haine et la vengeance qui dictent tant de crimes, avec le dégoût de la vie qui mène tant d'individus au suicide? N'y a-t-il pas de liaison entre la gaîté, l'insouciance et la frivolité qui caractérisent les folies des Français, et l'insouciance, le dégoût de la vie qui grossit la liste de leurs fautes, et remplit une page si remar-

quable et si terrible dans l'histoire de la nature humaine? Je n'ose m'aventurer dans ces recherches : mon but n'est pas d'établir des doctrines, mais d'éveiller l'attention.

Et maintenant que j'ai faiblement et à la hâte, mais du moins avec assez d'exactitude, esquissé quelques traits principaux du caractère français, puis-je espérer que mon lecteur m'accompagnera dans mes excursions dans le domaine historique de la France moderne? le présent touche au passé, et je voudrais peindre quelques-unes de ces révolutions rapides d'où est sorti ce peuple nouveau qui ressemble encore à l'ancien; car il me semble impossible d'avoir des idées justes et précises sur l'avenir d'une nation dont on n'a point étudié le passé.

LIVRE II.

RÉVOLUTIONS HISTORIQUES.

« Les hommes qui ne reportent pas leurs regards vers le passé, ne liront jamais dans l'avenir. »

BURKE.

« Je veux parler de la condition matérielle de la société, des changemens matériels introduits dans la manière d'être et de vivre des hommes, par un fait nouveau, par une révolution, par un nouvel état social. »

GUIZOT.

RÉVOLUTIONS HISTORIQUES.

Ancien Régime.

C'est à Versailles qu'on comprend mieux l'*ancien régime*. — La monarchie renversée par la première Révolution était la monarchie de Louis XIV. — Ses fautes. — Caractère de ses successeurs. — L'alchimiste et le cuisinier. — Nécessité de soutenir par la guerre, dans l'opinion publique, la noblesse de cour. — Impossibilité. — Plusieurs circonstances hâtèrent les prévisions de Louis XV. — Colbert, Law, Voltaire. — Revue de la Révolution et de l'ancien régime. — Définition de l'ancien régime. — Ce que Louis XVI aurait pu faire. — La cour formée par l'ancienne noblesse. — Le monarque appauvri et obligé d'entretenir les nobles. — La destruction de la haute aristocratie a chargé le souverain des vices de la petite noblesse; la colère du peuple a remis la nation aux mains de la populace. — Le bien qui sortit du mal.

Otez à ce palais les cent années dont le poids surcharge son front royal, éclairez ces vastes appartemens riches de fresques et de dorures,

ouvrez ces portes énormes et majestueuses, couvrez d'une foule animée de courtisans les marches de cet escalier de marbre par où l'on vit s'enfuir demi-nue une fille de la maison de Hapsbourg, une reine de France; rendez pour un moment, rendez sa splendeur au palais où les souvenirs du siècle de Louis XIV vivent encore tout entiers! C'est à Versailles, c'est en promenant vos regards sur ces jardins magnifiques et tirés au cordeau, sur cette cour spacieuse, sur ces immenses bâtimens encore décorés de leur inscription en lettres d'or « écuries du roi; » c'est à Versailles, quand vous vous trouvez entre les cinq routes qui des portes royales mènent en Espagne, en Italie, à Paris, en Allemagne et en Angleterre; c'est à Versailles que vous comprenez le génie de *l'ancien régime*, tel qu'il existait dans la tête de son fondateur.

J'appelle Louis XIV fondateur de ce régime, car la monarchie que renversa la révolution de 89 était la monarchie de Louis XIV, qui fit d'un grand fief un grand royaume, et qui détruisit le gouvernement féodal de huit siècles qu'avait déjà miné Richelieu. L'ancienne monarchie était de nature complexe, et le souverain partageait son pouvoir avec la noblesse, la magistrature et le clergé. Louis XIV simplifia le système, et dit: « L'État, c'est moi. » Il put le dire impuné-

ment. Dans les camps, à la cour, la noblesse avait sacrifié son indépendance : affaiblis par les luttes malheureuses de la Fronde, les parlemens n'avaient pas essayé de résister à la colère de leur jeune maître ; le clergé était soumis, du moment où il avait renoncé au maniement de ses biens, et le silence qui régnait partout était le signe de la sujétion universelle.

Ennemi déclaré des révolutions, ce grand roi joua un rôle de révolutionnaire, rôle dangereux pour les princes comme pour les peuples ; la violence de la populace plaça la dictature aux mains de Cromwell et de Napoléon : les doctrines absolues des rois leurs prédécesseurs menèrent à l'échafaud Charles Ier et Louis XVI. En concentrant le pouvoir du royaume dans la couronne, Louis XIV liait l'existence de la monarchie aux fautes de son propre gouvernement, et faisait dépendre la force de cette monarchie de la force d'un individu. Le sceptre devint trop lourd, et celui qui l'avait fait ainsi ne put le porter que dans la vigueur et l'orgueil de sa jeunesse.

Le caractère du duc d'Orléans, prince à la capacité duquel la postérité n'a pas rendu justice, était le moins propre à raffermir un système déjà chancelant. Moins effrayé des dangers que des embarras, facilement séduit par toutes les innovations originales, il ne sut qu'intriguer

péniblement pour éviter les troubles, et risquer des expédiens contre la banqueroute. Cet édifice fondé par Louis XIV, il fallait, pour le soutenir, de la force et de la grandeur; il préféra les coups d'adresse, et les ruses brillantes; et l'Europe s'amusa pour un temps du bouffon habile et débauché qui, sous le masque de cardinal, représentait la monarchie imposante de Louis XIV.

Dans les plaisirs du régent et de son successeur, dans les goûts de l'alchimiste et du cuisinier, perce l'esprit qu'ils apportaient aux affaires sérieuses. L'indolent épicuréisme de Louis XV consacrait comme système ce qui sous la régence était toléré comme un désordre passager : les caprices amoureux de l'un devinrent chez l'autre débauches réglées, et la cour, qui sous le règne de Louis XIV frappait d'une crainte respectueuse par son étiquette et sa morgue, qui étonnait sous la régence par ses vices mystérieux, inspira le dégoût sous le règne suivant par son insolence et ses mœurs dissolues; et d'ailleurs, pour soutenir une noblesse sans ressources, et dont la fierté ne réclamait que le privilége exclusif de porter l'épée, il était nécessaire de la montrer souvent sur les champs de bataille aux yeux de la nation, et alors elle savait se faire pardonner, sinon aimer, par un

peuple guerrier et vain, lorsqu'elle pouvait allier le courage avec le plaisir, l'ambition avec la frivolité, la chevalerie avec l'amour.

Mais dans les temps modernes, la guerre dévore des sommes énormes, et chaque année augmente la nécessité et le danger de faire la paix ; un tel système était donc, par ses conditions même d'existence, difficile à maintenir. La noblesse, emprisonnée dans la cour, devait avoir face à face pour ennemie la grande masse du peuple, et le souverain, s'il s'identifiait avec la noblesse, courait le risque de partager le sort d'une aristocratie hautaine et impuissante dont il avait abandonné les prétentions et détruit la force.

Sans doute plusieurs circonstances hâtèrent ce dénouement, que Louis XV, moins imprévoyant par esprit que par caractère, avait entrevu de loin et confusément. Plus l'on étudie les événemens de cette époque, plus on est frappé de la variété des élémens qui concouraient à un résultat unique. La prospérité commerciale qui s'éleva si haut, grâce à la sagesse et à l'économie de Colbert, et la ruine générale qui couronna les opérations savantes et terribles de Law, furent également favorables à cette aristocratie d'argent qui aida la première révolution et fit la seconde. Bien plus, la vanité de poète de Richelieu, l'arrogance impérieuse de Louis XIV,

le caractère intrigant du régent, et l'indolente faiblesse de Louis XV, tout poussait à l'avancement d'une nouvelle noblesse destinée à être encore plus redoutable à l'ancien ordre de choses, et qui, dans le fait, a changé les destinées d'une grande partie du monde.

La littérature commença par flatter les passions des grands, par s'associer à leurs goûts, puis finit par se mettre contre eux. Les doctrines qui, débitées du haut d'une chaire philosophique, auraient été punies et proscrites, se glissèrent dans une pièce de théâtre, dans une chanson, dans une épigramme, et surprirent ainsi la faveur. Moins par artifice systématique que guidé par l'intérêt du moment, l'écrivain qui trompait la caste tout entière louait l'individu, et le même homme qui de sa solitude de Ferney soufflait la destruction sur le clergé, la cour et la monarchie, dédiait un poème au pape, écrivait à une impératrice, et se faisait le panégyriste déhonté d'un débauché fashionable et d'une maîtresse royale. Ainsi, il y avait deux classes nouvelles : l'une puissante par ses richesses, l'autre plus puissante encore par son intelligence, qui par un accord tacite s'étaient liguées contre l'ordre de choses dont elles étaient sorties, mais qui, ayant été formé dans un temps où elles avaient à peine une existence, ne leur offrait pas dans

la société une place égale au rang qu'elles se croyaient appelées à conquérir. A côté d'une galère chargée de musiciens et décorée de fleurs voguait le vaisseau funeste qui amena la peste en France [1], fléau qu'elle avait mérité par ses crimes; de même, avec la prospérité et la gloire de l'âge d'or de l'ancien régime, avec son commerce et ses arts, vint sombre et inaperçue la juste et terrible révolution de 89.

Pendant bien des années, on ne demandait qu'aux ruines de la Bastille les souvenirs de l'ancien régime; on n'écrivait l'histoire de la Révolution qu'avec des matériaux pris aux cachots de la Conciergerie et de la Force; le temps est venu pour l'historien d'être impartial, et de reconnaître qu'il y avait dans l'ancienne monarchie gloire et grandeur, et même que dans la catastrophe qui la renversa il y eut justice et nécessité! Je parlerai tout à l'heure de la révolution. Je me bornerai, pour l'ancien régime, à quelques réflexions. Un historien, dont l'essai sur la monarchie de Louis XIV laissera à la postérité une juste idée de l'ancienne histoire et de

[1] Le chevalier d'Orléans, bâtard du régent, et grand-prieur de Malte, revenait de Gênes, où il avait accompagné sa sœur. A côté de sa galère étaient plusieurs vaisseaux qui, sortis d'un port de Syrie, apportèrent en France la peste qui désola Marseille.

(*Note de l'auteur.*)

l'esprit moderne du peuple français, a dit : « Cette monarchie peut être ainsi définie : une royauté absolue et dispendieuse, sévère pour le peuple, hostile envers l'étranger, appuyée sur l'armée, sur la police, sur la gloire du roi, et tempérée par la justice du monarque et par la sagesse de ses conseils, choisis dans les différens ordres de l'État, et par le besoin de ménager, pour la guerre ou pour l'impôt, le nombre et la fortune de ses sujets. » Cette phrase renferme l'idée d'un système militaire qui dépendait, comme je l'ai remarqué, du caractère personnel de son chef. Effacez les mots « dispendieuse » et « sévère, » lisez : « *une royauté absolue, mais économe, douce pour le peuple,* » et vous aurez un gouvernement assez semblable à la monarchie prussienne, gouvernement qu'une nation éclairée de nos jours ne trouverait pas impopulaire, et qui serait fort bien adapté au caractère français; Louis XVI aurait pu faire de la royauté en France quelque chose d'approchant de la royauté prussienne.

Les dépenses de la couronne, les priviléges de la noblesse, la vénalité des emplois, les lettres de cachet, les charges écrasantes du peuple, tous ces abus étaient incompatibles avec le bien-être d'une nation, mais n'étaient pas nécessairement inhérens aux prérogatives hautaines de la cou-

ronne. Par une diminution des dépenses inutiles de la cour, on pouvait plus facilement entretenir l'armée ; par un partage égal des charges de l'État, on pouvait réconcilier la bourgeoisie avec la noblesse ; en unissant l'armée et le peuple , et en évitant ainsi la nécessité d'employer la valeur de l'une contre les mécontentemens de l'autre , l'organisation militaire pouvait devenir un moyen de défense, au lieu d'être un instrument d'agression. Avec ces améliorations, la vieille monarchie eût été sans doute supportable, et l'on aurait prévenu ou différé sa chute. Ses vices, si l'on ne regarde pas la cour comme partie du gouvernement, étaient surtout des vices d'administration, mais vices inséparables de la cour. Le grand malheur de l'abaissement de la noblessse fut la création de cette cour. A d'autres égards, la politique de Louis XIV, dangereuse pour lui et pour ses descendans, n'était pas, en définitive, si fâcheuse pour la nation.

La simplicité qu'il introduisit dans le gouvernement amena le despotisme, mais, avec lui, l'ordre, ce premier besoin d'un peuple qui veut avancer dans les voies du progrès. On doit à son administration l'éclairage régulier des rues de Paris, et la création d'une police utile et forte. On cultiva les arts, et leur éclat rejaillit sur la monarchie ; on encouragea le commerce pour se soute-

nir sur un pied de guerre régulier ; et tant que le génie qui avait opéré ces changemens fut là pour veiller à leur maintien, la France atteignit un degré de prospérité que de longs désastres pouvaient seuls détruire. Il n'est pas jusqu'au plus grand défaut de Louis XIV qui n'ait été profitable au pays. Les édifices immenses qui coûtèrent des sommes si folles, ont servi à répandre le goût de l'architecture, auquel on doit non seulement l'embellissement, mais aussi la salubrité et le comfort de la France et de l'Europe ; la vue de ces magnifiques monumens, ce spectacle continuel du beau et des difficultés vaincues, ont imprimé à la pensée ce sceau de force et de majesté, puissant élément de grandeur chez une nation qui aspire au premier rang parmi les monarchies du monde.

De loin, et dans un point de vue où les traits sont moins en relief, l'ancien régime paraît aussi digne d'admiration que de blâme. Mais pénétrez plus avant dans les plus petits ressorts de la machine politique; passez du roi à ses serviteurs, des intentions du gouvernement aux vices de l'administration, vices liés entre eux d'une manière inséparable; suivez la cour dans ses diverses ramifications, la « noblesse » jusqu'à la « *noblesse*, » et alors vous rencontrerez des abus qu'il était impossible de maintenir et également impossible de corriger.

Comme la haute aristocratie était ruinée, *trente mille* nobles pauvres se rejetèrent sur l'État, et l'on créa pour eux quarante mille places. C'était cette formidable armée de solliciteurs qui s'unissait pour le maintien des abus, indispensables, disait-elle, à la dignité du trône. Il ne fallait pas que le monarque fût un homme ordinaire pour attaquer un cortége pareil de créatures, représentans de son pouvoir, et organes de cette opinion publique qui environnait sa personne. D'un autre côté, le peuple, depuis long-temps oublieux des anciens bienfaits de la monarchie, ne pouvait plus supporter un système qui, fondé sur des idées de conquête à l'étranger et de paix au-dedans, n'avait pas même la gloire à offrir pour excuse de son injustice, de son extravagance et de sa faiblesse.

Dans l'histoire de toutes les nations, il semble qu'une main invisible conduit les choses humaines, et les faits qui paraissent les plus disparates et les plus isolés sont unis par une chaîne mystérieuse. Louis XIV fonde un système de despotisme et d'ordre sur les débris d'une noblesse puissante qu'il est alors obligé d'entretenir. Le mal qui accompagne un plus grand bien enfante à son tour des avantages et des calamités. La haute aristocratie une fois détruite, le monarque fut accusé des vices de la petite noblesse,

et la colère du peuple remit pour un temps la nation aux mains de la populace.

Les fanatiques qui ont traversé cette merveilleuse et sombre époque, ont passé et n'ont laissé après eux aucun bien immédiat pour le genre humain. Mais la Providence, qui veille toujours sur l'avenir, préparait ses voies en silence. Les terribles philosophes du *salut public* creusaient, comme le vigneron d'Ésope, pour un trésor introuvable; mais, de même que le vigneron, à force de remuer le terreau au pied de sa vigne, rendit le sol fécond pour ses petits-fils, ainsi, ces philosophes durs et égarés, à force de chercher des utopies, ont fait plus tard un bien réel, et tout en perdant leurs peines, ils ont enrichi l'avenir.

Révolution de 89.

Marche des États-Généraux à Versailles. — Conséquences de la politique de Richelieu. — Toutes les classes demandaient les États-Généraux. — Chacune avait un but différent. — Conduite du peuple, du Parlement, de l'armée. — Mort de Mirabeau et fuite de Louis XVI. — L'Assemblée nationale. — Portrait de Mirabeau. — Comment Louis XVI aurait-il pu se sauver? — Les factions de la révolution ressemblent aux prêtres romains qui succédaient à celui qu'ils tuaient. — Conduite des Girondins. — La *Montagne*. — Portrait de Robespierre.

Beaucoup de gens peuvent se rappeler encore le jour où dans les rues de Versailles, de cette cité dont je voudrais ressusciter les pompes royales, marchaient en ordre et avec solennité les membres des États-Généraux, les hommes auxquels la France avait confié son bonheur et ses destinées. Ici, des robes violettes, des panaches et des plumes blanches comme la neige; là, le costume noir et simple du tiers-état... c'était la première scène d'une révolution qui était à la veille de s'accomplir; car le philosophe

avait préparé un âge d'action, comme le poète une ère de philosophie.

Il résulta de la politique de Richelieu et de Louis XIV, spoliateurs de toutes les classes du royaume au profit de la couronne, que toutes les classes crurent gagner à dépouiller la couronne. Le parlement de Paris, qui avait autrefois prêté secours au roi contre l'aristocratie de l'épée, passa naturellement du côté du peuple après la défaite de la noblesse, et toutes les fois qu'il se sentit fort de la puissance populaire ou de la faiblesse royale, il leva l'étendard de la révolte. La *noblesse d'épée* elle-même, qui avait gardé pour ses aïeux ce respect que des honneurs héréditaires inspirent toujours, se reportait jalouse aux temps où ses ancêtres jouissaient d'une espèce d'indépendance féodale, et ne voyait pas sans plaisir l'abaissement d'un pouvoir qui les avait abaissés. Toutes les classes entrevoyaient dans la convocation des États-Généraux une chance d'assurer leurs priviléges, et toutes la réclamaient [1]. Mais les partis divers, réunis par le même vœu, se séparèrent aussitôt après le succès. Les factions commencèrent à se disputer le pouvoir; la fameuse assemblée du jeu de Paume décida à qui il appartiendrait.

[1] Le Parlement, les Pairs, les États de Dauphiné et le Clergé dans l'Assemblée de Paris. (*Note de l'auteur.*)

Alors le Parlement, habitué à se ranger du côté le plus faible, s'unit avec la couronne; tandis que la noblesse militaire, sous les ordres du comte d'Artois, retrouvait en ce moment critique le vieil esprit de son ordre, et voulait avec une armée se rendre indépendante du peuple et du roi. Le 14 juillet, qui sépara les officiers des soldats, n'offrit plus aux Nobles d'autre ressource que celle d'un camp étranger, et comme l'aristocratie de la France tenait à l'aristocratie de l'Europe, l'émigration commença : ce fut le signal de la guerre.

Les phases de la révolution se succèdent avec rapidité et nous mènent droit à la grande catastrophe; la conséquence naturelle des événemens de juillet fut le départ de la cour pour Paris, et dès lors le pouvoir de l'assemblée fut assuré. La mort de Mirabeau ne laissa à Louis d'autre alternative qu'une soumission complète ou la fuite. Il fut arrêté; le peuple lui pardonna, et le souverain, qui avait fait des concessions, ne fut plus qu'un prisonnier gracié et repentant. La dissolution de l'Assemblée nationale le surprit dans cette position.

Avec l'Assemblée nationale périt ce qu'il y avait de mieux dans la révolution; cette Assemblée était plus instruite que sage, plus vaine qu'ambitieuse, plus populaire que monarchique,

plus monarchique qu'aristocrate, plus forte en théorie qu'en pratique, plus zélée que capable, plus rhétoricienne qu'éloquente; elle fut probe, courageuse et grande; enthousiasme, énergie, désintéressement, talent oratoire, profondeur de pensées.... et incapacité politique: voilà ce qui la distingua.

Elle renfermait dans son sein tous les germes de grandeur que peut féconder une noble passion; mais elle était sans connaissance des affaires..... et elle a prouvé par son exemple l'importance d'une éducation politique; avec plus que les idées nécessaires pour constituer un bon gouvernement, elle manqua de ce tact, de cet instinct de conservation des corps qui ont long-temps existé; en se prenant elle-même au piége où Cromwell poussa ses ennemis, elle montra la plus complète ignorance de la nature variable des révolutions en général, et du caractère particulier du peuple français [1]. L'Assemblée nationale n'était pas appelée seulement à *proclamer*

[1] « Depuis qu'on nous rassasie de principes, » disait Duport le *Montagnard*, le politique praticien par excellence: « depuis qu'on nous rassasie de principes, comment ne s'est-on pas avisé que la stabilité est aussi un principe de gouvernement? Veut-on exposer la France, dont les têtes sont si ardentes et si mobiles, à voir arriver tous les deux ans une révolution dans les lois et dans les opinions? » (*Note de l'auteur.*)

des opinions déjà *proclamées,* mais à les *formuler* pour l'avenir ; c'était là le plus beau côté de sa mission, et elle échoua complètement par une fatalité peut-être inévitable.

Arrêtons-nous un moment sur cette époque : voyez cet homme au front large et ridé par l'étude, à l'œil hagard et fatigué par la débauche ; voyez ces figures étranges et farouches qui l'entourent ; on lit dans leurs yeux : « Vengeance sur nos oppresseurs, » tandis que leurs lèvres tremblantes prononcent ces paroles plus tard si terribles et alors si pures : « Liberté, justice pour le genre humain ! » Voyez-le, avec sa large poitrine, son poing fermé, sa grosse tête rejetée en arrière, rendue plus terrible encore par une forêt de cheveux artistement arrangés pour ajouter à l'effet théâtral de son air formidable.

Voyez-le au club des Jacobins qui retentit de sa voix puissante, ou bien dans ces fêtes voluptueuses, dernières joies de la cour ; dans une chambre aux mystérieux rideaux de soie, aux lumières étincelantes, entouré de danseuses de l'Opéra et d'actrices ; familier avec les roués et les aristocrates ; enivré par le vin, la société, l'amour ;... ou bien encore (tant sa nature est étrange et changeante), voyez-le dans la retraite du cabinet, le patron, l'idole et le maître d'une jeunesse studieuse, communiquer ses idées à ces

élèves, profiter de leurs travaux, et, par la sévère application des théories aux faits, préparer ces attaques profondes et passionnées qui abattirent le vieux système et qui auraient renouvelé le nouveau !

Tel était Mirabeau. Sans lui, disent les uns, il n'y aurait point eu de révolution ; par lui, disent les autres, la révolution eût été arrêtée dans son cours. Oui certes, cet homme avait un grand génie : c'était un de ces mortels dont parle Bossuet, mystérieux instrumens des desseins de la Providence. Avec des idées un peu aristocratiques par sa naissance, il prit parti pour le peuple, parce que, comme le peuple, il avait été opprimé. Élevé par les mêmes passions qui souillèrent sa vie privée aux plus hauts degrés de la carrière politique, agent d'intrigue à Berlin, prisonnier laborieux à Vincennes, courtisan, débauché, patriote, instruit, actif, résolu, il était le seul homme qui pût comprendre son époque et la guider, parce que seul il tenait à toutes les classes, parce que seul il avait toutes les qualités de son époque. Aristocrate dans sa démocratie, il aurait sacrifié les priviléges et non les titres de son ordre ; il aurait dépouillé le roi de son pouvoir, mais il lui aurait laissé les respects ; et quoiqu'il reconnût que le bien-être des masses doit être la fin d'un gouvernement,

il proclamait que le pire des maux est la souveraineté de la multitude. Bien qu'il reçût de l'argent de la cour dans ses dernières années (le fait paraît certain), il n'était pas vendu. D'après ses convictions, il n'eût jamais poussé la révolution plus loin que l'Assemblée nationale, et les misérables débats pour savoir si on appellerait le roi Sire, et si on lui donnerait une chaise ou un fauteuil pour s'asseoir, auraient excité son mépris et son dégoût. Ce fut par ce débat que l'Assemblée législative ouvrit ses travaux, et comme Duport l'avait prédit, elle entreprit une nouvelle révolution.

Alors commencèrent les proscriptions ; alors le décret contre les émigrés et les prêtres ; alors le ministère girondin (les premiers républicains au pouvoir); l'insurrection de juin (qui devait renverser le trône); l'invasion des Prussiens, les massacres de Septembre, puis la Convention. La *Montagne* joua dans la Convention le rôle de la Gironde dans l'Assemblée législative : celle-ci avait détrôné le roi, la Convention lui trancha la tête.

Ainsi périt Louis XVI, déclarant sur l'échafaud qu'il n'avait jamais eu d'autre pensée que le bonheur de son peuple, victime de sa propre faiblesse, victime de la nécessité et de la violence des temps. Ceux qui ont écrit sur cette période,

ou qui ont médité sur cette catastrophe, ont hasardé presque tous leur opinion sur la possibilité plus ou moins grande de la prévenir. Selon les uns, le monarque aurait réussi, s'il avait dès le principe résisté avec fermeté à toutes les réformes; selon d'autres, s'il s'était abandonné sans réserve au mouvement populaire, il aurait pu se maintenir sur le trône et se faire adorer de ses sujets comme roi constitutionnel. Quelques uns, et parmi eux Burke, ont paru penser que si Louis, sans s'opposer aux réformes, avait prescrit lui-même les changemens nécessaires, il aurait renouvelé et rajeuni les vieilles institutions; ou même, si les États-Généraux avaient opéré ces modifications, en liant le passé au présent, on aurait reconnu et admis un principe de durée dans l'organisation nouvelle, qui serait devenue ainsi plus conforme aux habitudes et aux besoins d'un ancien peuple, dont l'histoire était à continuer et non à recommencer.

La première méthode était, je crois, impossible; laisser les choses dans le *statu quo*, c'était garder un Parlement qui refusait d'enregistrer les taxes, et un peuple qui refusait de les payer; c'était garder un clergé, une noblesse, une armée, c'est-à-dire tous les pouvoirs et toutes les classes de l'état, mécontens d'une autorité qui ne flattait pas l'opinion et qui ne pouvait plus se

créer de défenseurs. Le second plan, spécieux en théorie, était, à mon avis, inexécutable dans la pratique : il fallait supposer que le parti vainqueur userait toujours modérément de sa victoire, et que les vaincus supporteraient leur défaite avec patience. Restait un troisième moyen qui avait l'immense avantage de changer l'esprit sans altérer la forme de la Constitution. Si on avait adopté ce système à la mort de Louis XIV, ce qui eût été possible si le duc de Bourgogne lui avait succédé, les idées nouvelles qui grandissaient chaque jour, se seraient peut-être introduites par degrés dans un mode de gouvernement susceptible d'améliorations populaires ; mais après le règne de Louis XV, de Rousseau et de Voltaire, rien ne parut aux théoriciens modernes et au peuple nouveau qui avait surgi, rien ne parut, dis-je, aussi grotesque, aussi étrange que la Constitution gothique et surannée qui dormait dans la tombe de Louis XIII. Les Nobles auraient pu l'accepter, elle leur laissait plus d'indépendance ; mais c'était contre la Noblesse que la nation murmurait.

Plus vaine qu'orgueilleuse, plus sensible aux affronts personnels qu'aux droits populaires, amoureuse de liberté, plutôt comme innovation que comme bien acquis, moins ennemie de la couronne que de la cour, la nation se serait sou-

mise à une royauté nouvelle qui eût établi l'égalité, plutôt qu'à un vieux système de liberté favorable aux priviléges et aux distinctions. Louis XVI aurait pu suivre l'exemple des fondateurs de l'ancien ordre de choses qu'il était appelé à maintenir; il aurait pu abaisser encore davantage, et traiter avec une sévérité plus rigoureuse la Noblesse, dont Louis XIV avait commencé l'abaissement; il aurait pu réprimer son insolence et ses prétentions, et réformer ces abus pour la destruction desquels on réclamait une constitution. Comme le sauvage mais illustre Czar, il devait concentrer la révolution dans ses mains; mais alors il lui fallait probablement commettre beaucoup des violences, et prendre sur lui bien des crimes qui ont souillé les fastes de la république. Le rôle était difficile, et Louis XVI était, par caractère, tout-à-fait au-dessous de cette œuvre grande et hardie, à laquelle il aurait fallu Napoléon pour général et Mirabeau pour ministre.

Ce prince a montré trop de bonté et trop de faiblesse pour garder sa couronne; la génération passée en a souffert, la génération présente y a gagné; il n'a eu ni le bonheur, ni le talent d'offrir à la France un despotisme éclairé; et par une suite naturelle de concessions et d'attaques, la nation arriva à une république terrible.....

Il y avait un temple à Rome où les prêtres succédaient à celui qu'ils avaient assassiné. L'humanité recule d'horreur devant une période de l'histoire où les partis qui se disputaient le pouvoir semblèrent avoir adopté sans remords cette méthode barbare. Tous les partis se succédaient sur l'échafaud, Louis XVI, les Girondins, les Hébertistes, les Dantonistes, le Triumvirat! Affreux malheur d'une époque affreuse; une révolution ne peut se préserver de l'erreur et du crime! Montrez-moi des hommes dont les talens promissent plus de grandeur et les vertus plus de justice que ces nobles et éloquens Girondins, hommes supérieurs et égarés, qui lâchaient leurs émissaires brutaux et furieux contre le palais d'un monarque dont ils connaissaient la bonté, et dont ils auraient dû, par politique, pardonner les erreurs.

Ainsi ils furent victimes de l'exemple qu'ils avaient donné eux-mêmes; et ce fut en vain que leur chef essaya plus tard de distinguer ce qu'il appelait les séditieuses insurrections de la *Montagne*, de l'insurrection également séditieuse qui avait poussé la Gironde au pouvoir [1].

[1] « Vous êtes libres; mais pensez comme nous, ou nous vous dénoncerons aux vengeances du peuple. Vous êtes libres; mais associez-vous à nous pour persécuter les hommes dont nous re-

Le système des Girondins était compatible avec la justice et la société, et ils n'hésitèrent point à le faire triompher par la violence. Celui des Jacobins révoltait la nature et le cœur humain, et ils étaient disposés consciencieusement à en passer par tous les crimes pour réaliser leur théorie. « De l'audace, de l'audace, et encore de l'audace, » disait Danton. « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, » disait Barrère. « Plus le corps social transpire, plus il devient sain, » disait Collot-d'Herbois, et au milieu des massacres et des exécutions, à travers les prisons et les échafauds, sur les cadavres de leurs amis, de leurs concitoyens et de leurs collègues, ces fanatiques marchaient froidement et d'un pas ferme vers cette liberté, dont l'autel, comme celui de l'idole Jaggernaut, était couvert de sang et de victimes humaines.

Il est impossible de refuser à ces hommes une audace singulière, une intelligence forte et sévère, qui, soustraite à l'influence d'un aussi horrible délire, les eût rendus chers à la France, comme défenseurs de la nation. Menacés à la fois par la guerre civile et la guerre étrangère, par la révolte dans l'ouest et dans le midi, par les

doutons la probité et les lumières, ou nous vous dénoncerons aux vengeances du peuple. » *Discours de Vergniaud.*

Girondins, les Royalistes en armes, par le drapeau blanc arboré à Toulon, et par une flotte anglaise dans le port, ils n'eurent pas un moment de doute, d'hésitation ou de crainte ; ils prouvèrent la vérité de cette maxime de Machiavel, répétée par Montesquieu, qu'un peuple en révolution est bien près de conquérir les autres ; et entourés d'ennemis au-dedans, ils jetèrent le gant à l'Europe, et montrèrent par douze cents mille soldats que leurs ressources étaient au niveau de leur audace.

Il y a deux historiens qui, éblouis, ce me semble, par le courage et la fermeté que déployèrent ces hommes dans des circonstances si critiques, ont excusé leurs crimes par la fatalité. Selon eux, ces massacres et ces victoires étaient liés par une horrible nécessité, et les nouveaux principes de liberté ne pouvaient se défendre des intrigues hostiles de l'aristocratie que par le plus infernal système d'illégalité, d'espionnage et de meurtres. J'estime le caractère et la valeur française beaucoup plus que ces deux écrivains ; non, les descendans des guerriers qui combattirent sous Bayard et Duguesclin, les fils des braves soldats de Henri IV, la race de héros qui remplissait les armées aux jours de gloire de Louis-le-Grand, les Français enfin, fameux dans tous les siècles par leur bravoure, leur enthousiasme,

et leur haine du joug étranger, n'étaient pas forcés de puiser leur courage dans la peur. Je ne puis ni ne veux croire cette accusation. Les Romains étaient meilleurs juges du sentiment qui anime et doit animer une armée, lorsqu'ils admettaient des défaites honorables : ils sentaient que les menaces ou les punitions humilient, et que le moyen de rendre les hommes capables de grandes choses est de montrer beaucoup d'indulgence pour leurs faiblesses.

La liberté ne consiste pas à planter des arbres et à signer des décrets au nom de la république. Quand Danton disait : « Nous sommes en petit nombre, la liberté nous défend la pitié envers nos ennemis, » non seulement il établissait un despotisme éphémère, mais encore il favorisait les doctrines du despotisme dans tous les siècles ; non seulement il faisait injure à ses compatriotes, mais il faisait une injure plus sanglante encore à ses principes et à ceux de son parti. Ainsi, il souillait et rendait suspectes ces belles paroles que Rome nous a laissées, et qui, jusqu'à ce jour, s'étaient conservées dans toute leur pureté ; ainsi, il semblait justifier cette accusation plus d'une fois répétée, que les crimes des Jacobins étaient payés par l'or de la monarchie.

On frémit de s'arrêter long-temps sur les événemens de cette époque mystérieuse et terrible.

Je la quitte avec joie ; mais je ne veux point oublier l'homme qui fut en première ligne dans ces jeux de la politique, où le perdant laissait sa tête.

Vous qui déclamez contre les vices et la vénalité de Mirabeau, réjouissez-vous de savoir que cet homme était surnommé le pur, le juste, l'incorruptible. Aucune folie n'avait flétri sa jeunesse ; sévère, propre et soigné dans sa mise, il n'avait, ni dans son caractère, ni dans sa personne, rien de cette négligence aisée, rien de cette susceptibilité nerveuse qui fait qu'un homme éclate et s'oublie lui-même. Dans cette précision exacte de son costume, son ame semblait se montrer tout entière ; chez lui tout révélait l'égoïsme, tout annonçait cette volonté ferme et indomptable, supérieure à toutes les qualités et même au génie, et qui l'éleva audessus de Vergniaud et de Danton, chefs de parti comme lui et plus capables de grandeur, mais moins actifs et moins intrigans ; il y avait dans leurs vues plus de portée que dans les siennes, mais aussi plus d'obscurité, et souvent ils ne savaient pas où ils allaient.

Lui ne douta jamais : jamais il ne fut un instant incertain sur le but de *ses* efforts. Ce but était circonscrit, clair, concentré. Dans toutes ces calamités, au fort de la terreur, dans les vic-

toires qui frappaient le monde de stupeur, lui ne voyait que le succès et le pouvoir d'un seul individu, et cet individu c'était lui, Robespierre. On a dit de ce triumvir plus de mal peut-être qu'il ne méritait. Le plus puissant des *montagnards*, on l'a pris souvent comme type de la *montagne*. Meurtrier des bourreaux, et pendant un temps seul maître de la terrible machine qui régnait alors, vainqueur de la Gironde, qui avait vaincu la monarchie, vainqueur de Camille Desmoulins, qui avait commencé 89, de Danton, dont le nom apparaissait si redouté dans les annales de la révolution, il fut regardé comme un être plus merveilleux et plus monstrueux qu'il ne le fut réellement.

Le grand bonheur de Robespierre fut d'arriver le dernier. Il avait joué dans l'Assemblée nationale un rôle trop insignifiant pour qu'il tînt à ces débuts dans la carrière, et il entra dans la Convention à la tête d'un nouveau parti, dont l'ambition non satisfaite appelait le combat, tandis que les Girondins, dont le but était atteint, se plaisaient à goûter en paix les fruits de la victoire. Mais les Girondins n'avaient pu aller si loin qu'en excitant les passions du peuple, et les passions populaires une fois soulevées, la faction la plus violente saisit bientôt le pouvoir. Pour mieux comprendre le vrai caractère, les crimes et les

talens de Robespierre, il est nécessaire de dire quelques mots des projets de son parti.

Quand Saint-Just parlait de mettre la justice et la vertu *à l'ordre du jour*, il était sincère dans le sens qu'il donnait à ces paroles. Son idée était de bannir de la société la misère et la richesse, fléaux qui, selon lui, engendraient tous les vices. Les saint-simoniens d'aujourd'hui ne disent pas autre chose; mais ce que la secte religieuse voulait obtenir par la presse et la discussion, Saint-Just et Marat voulaient y arriver par la guillotine. Ils ne s'aveuglaient pas sur la nécessité d'établir une tyrannie, mais ils justifiaient les moyens par la fin; et toujours pour excuser leurs actes ils mettaient ce but en avant.

Ces deux hommes étaient des fanatiques qui commirent les crimes les plus atroces avec les intentions les plus bienveillantes. Robespierre était plus égoïste que fanatique; et comme il adopta les idées de son parti, moins par conviction que par ambition, ils ne les poussa pas loin et finit par s'arrêter. Nous le trouvons accessible à la pitié quand ses camarades étaient implacables, et ce ne fut qu'aux deux derniers mois de son règne, lorsqu'il vit qu'il ne pouvait s'appuyer que sur la guillotine, qu'il envoya ses compatriotes à l'échafaud, par troupes de cinquante par jour; et même alors il méditait un

compromis ; il avait envoyé son frère dans les provinces, et probablement il se serait réglé sur ses avis. Prévoyant qu'une réaction en faveur de l'ordre était nécessaire, s'il avait vécu, il aurait sans doute essayé de le ramener lui-même ; il aurait fait avec économie et fermeté ce que fit le Directoire avec faiblesse et prodigalité.

Directoire.

On marche vers un régime nouveau. — Constitution de l'an III. — A un système d'énergie succède le repos. — Le Directoire heureux un moment. — Il ne pouvait durer. — Ses armées battues, sa chute était certaine. — On lui cherche un successeur. — Bonaparte fut l'homme que cherchait Sieyes.

Robespierre était tombé, et la guillotine ne s'arrêtait pas. La victoire remportée au nom de la paix se continuait par la terreur; et « la jeunesse dorée, » avec ses longs cheveux *à la victime,* courait sur les boulevards, pourchassant ses ennemis au cri de liberté, comme au cri de liberté s'étaient faits les massacres de Paris et les noyades de Nantes. Mais dès lors on commença à marcher vers un nouveau régime. Après les Comités la *Montagne* fut abattue, les Jacobins furent terrassés, les faubourgs désarmés, et le buste de Marat fut arraché du Panthéon, comme celui de Mirabeau l'avait été auparavant. La réaction, qui commença par enlever le pouvoir des mains du peuple, finit par l'appel aux armes

des royalistes, et, de la double défaite de la populace et des factions, sortit la constitution de l'an III, le Directoire. Le gouvernement directorial fut la régence de la république. Au système adopté pour réveiller toute l'énergie de la nation, succéda un système de repos pour endormir cette énergie. Le citoyen fut convié au plaisir dans les bals magnifiques de Barras, et l'armée servit à réprimer les émeutes auxquelles on avait jadis poussé les faubourgs.

Ce gouvernement eut un mérite, celui de verser peu de sang, bien qu'exposé aux attaques de deux factions. Pichegru et ses complices furent déportés à Cayenne, humanité rare en ce temps; et la conspiration que Babœuf avait dénoncée comme si formidable, put se disperser tranquillement après la mort de son chef. Le Directoire fut heureux jusqu'à une certaine époque. Au-dedans, les royalistes et les démocrates étaient également soumis. Au-dehors, la paix de Campo-Formio et le traité de Rastadt avaient proclamé en Allemagne et en Italie la puissance de la République. Mais un gouvernement qui est continuellement forcé de vaincre, doit reposer sur un système de force et d'unité; et la constitution de l'an III était nécessairement faible et divisée. Le Directoire ne pouvait être toujours victorieux, et un premier échec était

le signal de sa chute. Dès que ses armées battirent en retraite, on prévit son renversement, et on lui chercha un successeur. Bonaparte était l'homme que cherchait Sieyes. Son esprit renfermait tous les élémens d'ordre et de force ; il était le vrai type du génie qu'appelait la nation agitée et mécontente sous la domination irrégulière et impuissante des cinq.

Long-temps déchirée par les factions, la France, qui n'était point habituée à une forme particulière de liberté, la France avait soif de repos, de stabilité; elle ne se sentait aucune répugnance pour le changement ; elle ne savait pas que l'agitation est une nécessité pour un État libre, et qu'avec ce mot : « *Je ne veux point de factions,* » son général entendait : « *Je ne veux point de liberté.* »

Le Consulat et l'Empire.

La Constitution de l'abbé Sieyes. — Excellente, mais faite sans songer aux acteurs. — Bonaparte en Corse. — A Toulon. — Premier Consul. — Détruisit la liberté, maintint l'égalité. — Connaissait l'influence de la littérature, s'appelait membre de l'Institut, et créait la Légion d'Honneur. — Il fonda son pouvoir sur les passions humaines, mais il ne comprenait pas les vertus. — Son génie voulait tout matérialiser. — Son empire, énorme masse qui ne pouvait remuer sans lui. — Le Consultat prépara l'Empire. — Situation de Bonaparte avant la guerre d'Espagne. — Toutes ses fautes résumées et manifestées par son mariage. — Plus grand que le plus grand des rois légitimes, en tant que leur ennemi, il s'abaissa au niveau du plus petit en sollicitant leur alliance. — L'Allemagne se lève. — Dernière guerre. — Il tomba, parce qu'il était sans appui. — Les forces de la nation qu'il représentait, écrasées sous le poids de l'idole. — Bonaparte ne doit pas être jugé comme un général ordinaire. — Les Anglais ont persévéré dans leur guerre contre Napoléon ; leur justification. — La statue de Napoléon relevée. — C'est une générosité qui approche de la lâcheté. — Effets de l'Empire. — Avantages et désavantages. — Il eut trois époques. — Bonaparte méconnut l'opinion publique, mais l'estima toujours.

Il n'y eut peut-être jamais de constitution plus vaste dans son plan, plus simple et à la fois plus

variée dans ses détails, et qui parût mieux convenir aux circonstances, que la constitution de l'abbé Sieyes : elle semblait garantir l'ordre et la liberté ; cette pyramide, immense à la base, s'élevait par degrés jusqu'au sommet : elle était forte, elle était populaire ; elle ne donnait, ni aux masses, ni à un seul homme, un pouvoir contraire à la volonté et à l'intérêt général ; mais elle avait un défaut qui, sur une moindre scène, a souvent gâté l'œuvre du génie ; Sieyes avait trop peu songé aux hommes auxquels il destinait un rôle. Le soldat qui revint d'Égypte pour chasser à la bayonnette les Cinq-Cents de l'Orangerie, n'était pas le citoyen fainéant qui pût se contenter d'une vaine garde et des pompes insignifiantes « du grand électeur. » Le système de Sieyes ne fut donc pas adopté. Son nom resta comme une sorte d'emblème à la constitution de l'an VIII. Cependant, tout imparfaite qu'elle fût, cette constitution obtint le double des votes qui avaient sanctionné les deux précédentes, tant était vive la soif du repos, tant était grand le nom de Bonaparte. Déjà, en 1792, ce soldat ambitieux avait entrevu dans son horizon le trône de France. On lui conseillait de retourner en Corse, avec la chance de succéder à Paoli ; il avait répondu : « Il est plus aisé de devenir roi de France que roi de Corse. » Et dès ce jour son étoile s'éleva, ra-

pide et orgueilleuse, comme entraînée par une puissance irrésistible, au-dessus des destins de ses contemporains.

Sous-officier d'artillerie à Toulon, et rival de Marescot, le plus habile ingénieur de son temps, il soutint ses opinions devant le terrible tribunal dont la censure valait la mort; et déjà il parlait avec la voix et la supériorité d'un maître. Aux ordres de Barras au 13 vendémiaire, il donna son nom à la victoire qui fut remportée, et consolida pour un temps la république chancelante qu'il était destiné à renverser. Envoyé comme général en Italie, il joua le rôle de souverain, reçut des ambassadeurs, conclut des traités, fit et défit des royaumes. Ardent, infatigable, de l'Italie il s'élança sur l'Orient, avec le désir et l'espoir de laisser l'empreinte de son génie sur cette terre où avaient passé les ombres de tant de puissans conquérans; et enfin il revint prendre sa place dans la Révolution, qui, après beaucoup de chefs, accepta pour la première fois un maître.

Avec cet instinct des hommes nés pour le commandement, il vit d'un coup d'œil jusqu'à quel point le despotisme était possible, et il devina le caractère de l'époque et de la nation qu'il aspirait à gouverner. Il ne se brouilla avec aucune faction; car il voulait fonder un nouveau système, et y rattacher tous les partis disposés à une tran-

transaction. Le sentiment de l'égalité est naturel à l'homme ; et lorsqu'il a pénétré dans la société, il y pousse des racines profondes et durables. L'amour de la liberté est une passion qui demande du temps pour grandir, ses ramifications sont étendues ; difficile à définir, et la plupart du temps associé à des lois et des institutions particulières, il faut qu'il soit entré dans nos mœurs pour prendre de l'empire sur nos cœurs.

L'amour de la liberté ne pouvait donc exister en France, où aucune *forme de liberté* n'avait existé long-temps ; au contraire, le sentiment de l'égalité avait pénétré instantanément jusqu'au cœur de la nation. Bonaparte brisa d'un seul coup ce qui était peu aimé et mollement défendu ; il conserva ce qu'il était difficile, pour ne pas dire impossible, de détruire. Ce double but se montre dans toutes ses œuvres ; dans son Code, où il tâche de rendre tous les citoyens égaux devant la loi, et de mettre tous les actes de son pouvoir au-dessus de la loi ; dans son gouvernement, où sa justice d'administrateur suppléait à celle qu'il aurait trouvée dans les réglemens, et où il punissait avec sévérité les vexations et l'oppression qu'il défendait à la nation de punir. Son despotisme était terrible, mais juste et glorieux, brillant et noble, et il trouvait un appui dans le caractère français.

J'ai dit que Louis XVI aurait pu continuer à régner s'il avait flatté l'ambition littéraire du dix-huitième siècle, en abolissant les priviléges de la cour, où l'épée seule était en honneur et où la noblesse seule portait l'épée; j'ai dit que la vieille monarchie aurait pu vivre encore, si l'aristocratie s'était régénérée par les idées nouvelles que Voltaire jetait du haut de son trône de Ferney, et grâce auxquelles la littérature et les arts conquirent dans l'État la place qu'ils avaient dans la société; Bonaparte sut comprendre cette politique, lorsqu'avant son consulat il regardait comme son plus beau titre d'être *membre de l'Institut*, et lorsque plus tard il fonda l'ordre de la Légion-d'Honneur, et donna à Masséna, le premier général, et à David, le premier peintre de France, la même croix, la même marque de distinction.

C'est ainsi qu'il satisfit et la vanité naturelle des Français, et l'amour de l'égalité qui était devenu pour eux une seconde nature; c'est ainsi qu'il jeta sur les sables mouvans de la révolution, dispersés et chassés par tous les vents, ces masses de granit sur lesquelles reposerait encore son édifice s'il n'avait pas voulu l'élever jusques aux cieux. Quoique emporté au-delà de ses intentions par l'ardeur de son caractère, Napoléon eut une politique toujours profonde; il assit son pouvoir

sur les passions humaines : la religion est une passion, il rétablit la religion ; la guerre en est une aussi, il poussa la guerre jusqu'à un excès qui eût bientôt fatigué toute autre nature que celle des enfans de la Gaule.

Il voulait étonner l'avenir par le gigantesque de ses desseins : ce but était toujours devant ses yeux. Routes, canaux, ponts, il laissait partout autour de lui ces œuvres grandioses qui assurent la prospérité des générations futures. Mais, grand dans ses idées, grand dans son caractère, il voyait peu au-delà des faiblesses et des besoins matériels de ses semblables ; il ne considérait dans la révolution que l'ambition qui l'avait égarée et perdue, mais il restait aveugle au dévouement qui l'avait fait naître, au désintéressement qui l'avait ennoblie ; il refusait de croire à ces vertus, en dépit du courage de Carnot. Ce fut là son erreur.

L'avantage de la vertu sur le vice dans un gouvernement, c'est qu'il n'y a dans ce dernier ni germe fécond, ni principe de durée. Si vous voulez que votre machine dure, vous en agrandirez les ressorts, vous les rendrez plus solides. Il faut conduire les hommes par les passions de l'humanité; mais si vous voulez que votre gouvernement soit stable, vous mêlerez à ces passions quelque chose de cette nature sublime et immatérielle qui nous fait concevoir l'éternité.

Le génie de Bonaparte, essentiellement mathématique, était disposé à tout matérialiser. Il vit les sentimens qui animaient la France, et sur lesquels il devait baser son gouvernement; il s'empara de ces élémens, les combina, leur donna une forme matérielle, compacte et solide; mais la vie n'y était plus. Son empire devint une masse énorme qui tenait dans sa main de géant et qu'il lança avec force. Grâce à cette impulsion, la course fut rapide, impétueuse, terrible, et pendant long-temps elle renversa tous les obstacles; mais, privée de son moteur puissant, la machine alla se briser contre une force plus puissante encore, une force morale : l'œuvre de Napoléon disparut, car l'ame, la vie et l'individualité manquaient.

Bonaparte prépara pendant son consulat les matériaux de l'Empire; et dans ses généraux, ses avocats et ses sénateurs il trouva ses maréchaux, ses chambellans et les ministres qui devaient apporter à son trône gloire et appui. Le pouvoir qu'il tenait ostensiblement de la nation, mais qu'il devait en réalité à son épée, avait besoin, devant ses soldats, de la consécration de la victoire, et la campagne qui finit par Marengo plaça le moderne Annibal au-dessus des plus fameux généraux de l'antiquité. Il fallait un exploit aussi beau pour se parer de la pourpre im-

périale, et la bataille d'Austerlitz éleva les destinées de l'Empire au-dessus des gloires de la République.

C'est alors que Bonaparte aurait pu consulter à la fois sa sûreté et son ambition. Maître de la France et de l'Italie, comme Empereur et Roi; de l'Espagne, par la servilité de ses gouvernans; de la Suisse, par l'acte de modération; de la Hollande et de Naples, par ses deux frères; ayant à ses ordres les rois de Bavière, de Wirtemberg et la confédération du Rhin, avait-il d'autre ennemi à craindre que... son génie? On avait jusqu'alors applaudi à son despotisme, et il régnait sur la plus grande partie de l'Europe, sans choquer ni les idées, ni les affections des peuples.

Ainsi peuvent raisonner le philosophe et l'historien; ainsi raisonnent rarement les héros dont les actions appellent les méditations de l'historien et du philosophe, et qui, d'ordinaire, se sont montrés plus téméraires et plus fous dans les premiers pas obscurs de leur carrière, que plus tard, lorsqu'ils ont franchi d'un bond les limites possibles de l'ambition humaine.

Bonaparte était monté si haut grâce à ses victoires sur l'Europe, à l'admiration qu'il avait excitée, et à son triomphe sur les factions; au-dedans et au-dehors, il avait vaincu. En France

son despotisme était sage, sa gloire éclatante; sur le continent, il avait combattu les souverains et leurs armées, mais il était apparu aux peuples plutôt en libérateur qu'en ennemi. Sa spoliation impolitique de la Prusse, et l'injuste occupation de l'Espagne, déchaînèrent contre lui de nouveaux élémens.

De ce moment, l'Empereur des Français, qui jusqu'alors avait été regardé comme un être à part, devint un simple roi de la terre, et il excita le soulèvement que l'empereur de Russie et d'Autriche exciteraient aujourd'hui, s'ils déclaraient la guerre aux libertés de l'Europe. Confondu avec la tourbe des souverains, il rechercha leur alliance, et la main qui avait été au service de Barras fut offerte à la fille des Césars.

Toutes les fautes de Napoléon peuvent se résumer en cet acte, qui le sépara d'un seul coup, et du système qu'il avait fondé, et de la carrière qu'il avait traversée; ce ne fut plus l'aventurier audacieux qui marchait à la tête d'un nouvel ordre de choses; ce fut une de ces *vieilles perruques* que, jusqu'alors, il avait battues par ses armes et ridiculisées par ses dédains. Il n'est point pour un homme public de faute plus grossière que celle de méconnaître la nature de sa position.

Tant qu'il est l'ennemi décidé d'un parti et

l'ami déclaré d'un autre, jamais il n'hésite, jamais il ne s'arrête. Il connaît ses ennemis et ses alliés naturels ; mais sitôt qu'il complique ses relations, il n'y a plus qu'incertitude dans ses desseins et dans ses actes. Quel que soit le parti qu'il adopte, il a des espérances et des craintes ; il doute sur les meilleurs moyens de succès, et cette indécision empêche l'unité, gage essentiel de réussite. Bonaparte était l'enfant des idées nouvelles et des sentimens nouveaux ; son génie leur avait communiqué une force gigantesque, il s'en donnait au siècle pour le représentant, en face de l'Europe alarmée et stupéfaite. Il est vrai que d'une république il avait fait un empire militaire, et qu'une nouvelle aristocratie entourait son trône. Mais toujours il avait commandé à un peuple de soldats comme un frère aîné, et les titres qu'il avait donnés étaient autant d'ordres de mérite distribués aux plus dignes.

Il était non pas le maître, mais l'organe de l'opinion publique ; et le génie guerrier de la France empruntait sa voix éclatante.

Il était l'ennemi naturel des possesseurs des vieux trônes, gardiens des prérogatives usées et des généalogies poudreuses de l'antique Europe. Ils ne pouvaient faire la paix avec lui sans se réconcilier avec un principe en guerre avec leur propre existence. Tant qu'il comprit son rôle,

sa marche fut simple ; ses ennemis étaient en face de lui, et c'était seulement dans les sympathies nationales qu'il pouvait recruter des partisans et espérer des alliés.

Ennemi des rois légitimes, il était dix mille fois plus grand qu'eux ; mais il s'abaissa au-dessous du plus petit prince d'Allemagne dès qu'il sollicita leur alliance. Le prestige qui l'avait fait supérieur à tous s'évanouit; ceux mêmes qui l'entouraient se sentirent humiliés, et tous les nouveaux noms, toutes les nouvelles gloires de la France, tombèrent dans une nullité relative, quand on vit que Bonaparte lui-même se croyait obligé d'allier l'éclat de ses hauts faits au sang historique d'un ennemi vaincu, quand il sembla douter lui-même de la réalité de sa grandeur, quand il parut craindre que son diadème ne fût pas vraiment royal avant d'avoir été placé sur le front légitime d'une fille des vieux rois.

Le refus de la Russie de s'allier à Napoléon fut comme un présage certain de la défaite future de l'empereur et de *sa grande armée*, et cette politique misérable qui plus tard lui fit préférer à la liberté de la Pologne l'intérêt de son beau-père autrichien, révéla toutes les erreurs où l'entraînait sa fausse position. Le seul bonheur qui suivit sa nouvelle alliance fut la naissance d'un fils, héritier d'un empire déjà sur le

déclin. La réaction qui commença par la Russie, la Prusse et l'Espagne, et qui, par le système continental, s'étendit avec rapidité dans toute l'Europe, fut couronnée par la défection de l'empereur d'Autriche, malgré les avances de son gendre, et par le soulèvement de tout le nord de l'Allemagne, après cette campagne mémorable où Napoléon laissa sous les neiges et les ruines de Moscou la renommée de ses troupes et le prestige de sa fortune. Il fut vaincu au moment où la victoire lui était le plus nécessaire : la nation, long-temps enchaînée par sa gloire, était fatiguée de son despotisme. Écrasé par la conscription, les impôts et les *cours prévôtales* de Napoléon, le citoyen soupirait après le repos, la sécurité et le commerce, tandis que le prêtre conspirait dans sa prison contre l'ennemi du pape, et que le ministre de l'Empire complotait pour être ministre de la Restauration.

Alors, rejeté derrière le Rhin, abandonné par le peuple qu'il défendait, seul contre le monde, Bonaparte compta sur sa vieille garde et sur son génie ; il se prépara avec une habileté et un courage dignes de ses meilleurs jours à protéger la France contre les armées qui, profitant du reflux de la guerre, s'élançaient pour l'envahir. Swartzemberg s'avançait par la Suisse, Blücher par Francfort, Bernadotte par la Hollande, et

les Anglais sous le commandement de Wellington; les Anglais qui n'avaient jamais baissé la tête, qui ne s'étaient jamais lassés, les Anglais, fiers de leur persévérance indomptable, regardaient fièrement leur vieil ennemi des hauteurs des Pyrénées.

Peu de temps s'écoula, et ces bandes ennemies dictaient aux Parisiens les conditions de la paix. A Prague, Napoléon aurait pu avoir les bornes du Rhin ; à Châtillon il aurait pu s'asseoir sur le trône de l'ancienne France. Tout ce qui lui resta alors fut la souveraineté de l'île d'Elbe, où il se retira. Ainsi tomba l'homme qui, seul dans les temps modernes, eût aspiré à la domination universelle. Après avoir planté son étendard dans presque toutes les capitales de l'Europe; après avoir gagné un royaume à chaque bataille et distribué des couronnes et des trônes avec la majesté et la toute-puissance d'un dieu, il fut abattu par un seul revers : il tomba facilement, car il manquait d'appui. Les forces de la nation qu'il représentait étaient écrasées sous le poids de l'idole, et même l'esprit militaire qui l'avait soutenu jusqu'alors l'abandonna, quand il demanda dans une année onze cent mille soldats à une population qui avait déjà livré trois mille batailles.

Les dernières années de son règne, brillantes

en hauts faits militaires, mais où pâlit son étoile, furent ternies par une faiblesse dont les héros sont rarement à l'abri : ce fut alors que le roi des rois se vanta d'être gentilhomme ; ce fut alors que le guerrier sévère, mais franc et ami du soldat, devint empereur bourgeois et s'entoura de toutes les *niaiseries* surannées d'une cour Bourbonnienne. On souffre à le voir, solliciteur vulgaire, appeler dans son palais la noblesse orgueilleuse qui le méprisait ; à voir son respect pour *les dames du château* et pour ceux qui, sous l'ancien régime, avaient le privilége de monter dans les carrosses du roi. Plus flatté des hommages adressés au souverain que des respects payés au guerrier, il était alors plus entouré de courtisans que de compagnons d'armes ; il inspirait moins la passion de la gloire que le désir des honneurs ; et ses maréchaux, bien différens des généraux pauvres et enthousiastes de la république, songeaient moins au pays qu'aux récompenses, moins à la victoire qu'à son prix.

Comme guerrier, Bonaparte ne doit pas être jugé d'après les règles ordinaires, c'est-à-dire par ses succès ou ses revers sur les champs de bataille. A ses plans militaires se rattachait d'ordinaire quelque haute conception politique ; et il guerroyait, non pas pour enlever un poste ou une place, mais pour changer les destinées du monde;

il lui fallait donc souvent, non seulement obtenir la victoire, mais l'obtenir d'une certaine manière, effrayer l'Europe par l'audace de ses projets autant que par le succès de l'exécution : aussi le voyons-nous pendant toute sa carrière dicter la paix aussitôt après la bataille. Les conséquences immenses de ses victoires auraient dû lui apprendre qu'elles ne sauraient se répéter souvent; personne, avec les chances contre soi, ne peut jouer durant un nombre d'années, dans la vue de beaucoup gagner, sans tout perdre.

Mais le despotisme qui avait été organisé pour la guerre, devait se continuer par la guerre. « La France était forcée de conquérir l'Europe, ou l'Europe de conquérir la France [1]. » Cette phrase est d'un général français attaché à Bonaparte, et l'Anglais qui songe en la lisant aux vastes plans et à l'insatiable ambition de ce conquérant, reconnaîtra, en dépit des impôts et des désastres qu'une longue guerre entraîne après elle, reconnaîtra, dis-je, s'il a le courage de s'élever au-dessus des préjugés de parti, que si l'Europe doit beaucoup à l'Angleterre pour sa persévérance, l'Angleterre ne doit pas moins aux ministres et aux guerriers dont l'énergie inces-

[1] Le général Foy, *Guerre de la Péninsule.*
(*Note de l'auteur.*)

sante et la fermeté infatigable ont obtenu la seule paix, garantie réelle de la liberté du genre humain [1].

Aujourd'hui la mémoire de Napoléon est chère à tous les Français ; et il est difficile de concilier cette affection pour leur ancien empereur avec le royalisme exagéré des uns, les doctrines constitutionnelles des autres, et le républicanisme passionné de plusieurs.

Oublieux du sentiment qui leur fit renverser sa tyrannie, les partisans de toutes les opinions s'accordent aujourd'hui à chanter un hymne de louanges monotones ; et au nombre des faits merveilleux de notre époque, nous avons vu la monarchie qu'une presse libre poussa au trône, bannir Lafayette de ses conseils et rétablir la statue de Bonaparte.

Il y a dans cette réparation une générosité qui

[1] Je n'approuve la conduite de l'Angleterre ni avec Bonaparte quand il était à notre merci, ni avec la France en 1815 ; nous n'aurions pas dû alors confondre la nation avec l'armée, ni humilier un peuple brave avec lequel nous voulions rester en paix; mais bien qu'opposé sur beaucoup de points, comme je le suis et comme je l'ai toujours été, au parti alors au pouvoir, je crois qu'il est de la justice de déclarer que la longue guerre où il a engagé l'Angleterre me semble une nécessité fatale, dangereuse sans doute, mais inévitable avec un homme comme Napoléon sur le trône de France.

(*Note de l'auteur.*)

approche de la bassesse. Qu'y a-t-il donc de commun entre un gouvernement qui prêche la paix et professe la liberté, et le conquérant qui écrasa toutes les lois sous les roues de son char de guerre? Peut-il l'admirer? Non, certes. Pourquoi cette admiration? « Oui! crient les Français, le pied du despote pesait sur nos têtes; mais son despotisme était glorieux. » ... *Glorieux!*

Vous avez vu *tomber* la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite,
Jusqu'en vos murs, le char injurieux!

France, où était la gloire d'avoir les Cosaques campés dans tes murs, et de te soumettre à un roi imposé par l'étranger? Jamais la France, depuis Crécy et Azincourt, ne fut dans un état si pitoyable qu'à la fin de ce règne dont elle est si fière. Son commerce était détruit, son industrie paralysée, sa population décimée par un système trop faible pour protéger sa capitale contre l'ennemi. De 1802 à 1817 (quinze ans), le nombre des patentes n'avait augmenté que de 56,000; de 1817 à 1829 (douze ans), l'accroissement

monta à 253,000 [1]. En 1814, on compta à Paris 21,247 naissances, et 27,815 *morts*. Voilà les faits qui signalent les gloires de l'Empire; voilà la différence qui existe entre la paix et la guerre, entre un despotisme même éclairé et une constitution imparfaite.

L'Europe que ses armes ont conquise doit plus à Napoléon que la nation qui fut l'instrument de ses conquêtes. Bonaparte a porté au loin la civilisation et le Code de la France; dans les anciens royaumes qui ont été rétablis il a renversé beaucoup de vieilles idées qu'il est devenu impossible de remettre debout; il a porté le progrès partout où il a porté la défaite, et les communications qui devaient faciliter la victoire ont tourné au profit de l'industrie et du commerce.

Au dedans il comprima souvent l'énergie qu'il excitait au dehors; mais en critiquant l'Empire, il serait injuste de nier ses bienfaits. Cette passion du grandiose, qui entraîna Bonaparte en Égypte et à Moscou, a valu aussi à la France ces ponts, ces canaux, ces arcs de triomphe, et ces monumens mémorables dont il a embelli le pays. Le même système, qui pendant un temps em-

[1] Patentes en 1802, 791.500; 1817, 847,100; 1829, 1,101,193.
(*Note de l'auteur.*)

prisonna l'industrie dans certaines voies, donna l'essor aux manufactures des produits indigènes. Cette soif insatiable de gloire, qui finit par l'invasion, a élevé si haut les Français, que longtemps encore ils seront capables de grandes choses. Enfin, cet esprit de force et de centralisation, qui a détruit en partie les principes et les bienfaits de la révolution, a consolidé et assuré le reste. Napoléon, fort et puissant génie, fut aussi l'enfant de la fortune; ses succès furent comme sa chute l'œuvre du héros et l'œuvre des circonstances.

Il ne faudrait pas se fonder sur l'exemple de Bonaparte pour mépriser l'opinion publique; bien au contraire, son règne est une preuve éclatante de toute la puissance de cette opinion : jamais il ne la blessa impunément, et jamais il ne manqua, même dans ses actes les plus impopulaires, de la respecter jusqu'à un certain point. L'Empire peut se diviser en trois époques : dans la première, la nation et l'armée ne faisaient qu'un; la victoire au dehors et la sécurité au dedans étaient *l'opinion publique*. Bonaparte appartenait à cette période; ce fut l'ère conforme à son génie, et il était alors, comme il s'en vanta plus tard, le seul et vrai représentant du peuple français. Dans la seconde époque, poussé par sa passion, il dépassa cette opinion publique qui était sur

son chemin ; il bâtit l'arbitraire sur cet enthousiasme de gloire militaire qui l'avait porté au premier rang dans la république ; le besoin de repos et de tranquillité qui avait remis le pouvoir en ses mains comme au magistrat d'un état libre, il le changea en lâche servilité. Cette politique de régner par les armes sépare l'armée de la nation et donne à chacune des vues et des intérêts différens. En France, où toute la population aime la guerre, cette division s'opérait presque insensiblement et avec une lenteur qui cachait ses progrès. La victoire d'Austerlitz fut célébrée avec presque autant d'enthousiasme national que si elle eût été remportée par le premier consul ; mais les batailles qui suivirent, où le succès fut aussi complet et aussi glorieux, semblent avoir généralement produit sur le peuple une sensation mélangée ; les triomphes d'Eckmuhl et de Ratisbonne, d'où on ramena comme trophée vingt mille prisonniers, ajoutèrent moins à la gloire du conquérant qu'à la satiété de conquête qui commençait. La troisième et dernière époque de Napoléon commence quand son esprit despotique eût créé une réaction dans cette opinion publique, favorable autrefois à la tyrannie, parce qu'elle l'était au repos, tandis que son goût pour la guerre, également extrême, avait fatigué ses vaillans soldats ; alors la liberté acquit

une force nouvelle à chaque décret impérial qui voulait l'abattre ; alors fut défaite cette grande armée qui marchait presque découragée à la victoire [1].

[1] Quand on lit la conspiration de Mallet, on voit que ce n'est pas le désastre de Moscou qui a tué Bonaparte. Lorsqu'un aventurier (échappé de prison avec 18 fr. dans sa poche, et n'ayant d'autres complices que les niais qui seraient ses dupes) pouvait mettre en danger un trône qui n'était point soutenu par un prestige héréditaire, la popularité sur laquelle ce trône était bâti n'était qu'un sable mouvant. Mais tandis qu'un tempérament particulier, auquel le temps et la continuité semblaient ajouter de la force, marquait irrésistiblement la course de Bonaparte, la netteté de son jugement lui montrait toujours où son but devait tendre. Il vit, il comprit toujours que son pouvoir s'appuyait sur la faveur populaire et sur l'opinion publique; mais cette énergie violente qui l'avait fait type d'une période particulière, était trop indomptable pour fléchir ou céder aux besoins et aux vœux d'un autre. Il était loin de *mépriser la popularité;* mais comme le caractère de son génie était la *décision et la force*, il se flatta toujours que *c'était par la décision et la force que la popularité était conquise.* (*Note de l'auteur.*)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

PARIS.

Entrée.

Boulevards.

Palais-Royal.

Les Quais et les Tuileries.

Divisions.

Et caetera, etc., etc., etc.

LIVRE PREMIER.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES.

Politesse.

Galanterie.

Vanité.

Pages 138 a 152.

Esprit.

Pages 153 a 164.

Gaîté et Frivolité.

Crime.

LIVRE II.

RÉVOLUTIONS HISTORIQUES.

Ancien Régime.

Révolution de 89.

Directoire.

Le Consulat et l'Empire.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

